NAZIONALE VITT. EMANUELE
14
31 H
21

# LE CHRÉTIEN PAR LE SENTIMENT

*Sedebit populus meus in pulchritudine pacis, & in tabernaculis fiduciæ, & in requie opulentâ.*

Isaie, c. 32.

TOME TROISIEME.

*Suite de la IIe. Partie.*

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE
DOM. PROF. ROM.
IHS

*A PARIS.*

De l'Imprimerie de M. LAMBERT, rue & à côté de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXIV.

a Lugage du frere cadet Capucin

Digitized by Google

# TABLE
## DES CHAPITRES
### *& Sections qui ſont contenus dans ce troiſiéme Volume.*

### CHAPITRE TROISIEME.

*L'Attrait de la Religion Chrétienne dans l'excellence de ſes loix.*

SECT. I^e. *L'attrait de la Religion Chrétienne dans la conformité de ſes loix avec la raiſon.*

SECT. II^e. *L'attrait de la Religion Chrétienne dans la douceur du caractere qu'imprime l'eſprit de ſes loix.*

SECT. III^e. *L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'amour des ennemis qu'inſpire l'eſprit de ſes loix.*

SECT. IV^e. *L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'empire que donne ſur les paſſions l'obſervance de ſes loix.*

SECT. V^e. *L'attrait de la Religion Chrétienne dans ſes ſoins ingénieux à ramener les prévaricateurs à l'eſprit de ſes loix.*

SECT. VI^e. *L'attrait de la Religion Chrétienne dans le rapport de ſes loix au bien de l'état.*
CHAP. IV. *L'attrait de la Religion Chrétienne dans le courage qu'elle inſpire contre les malheurs de la vie.*
CHAP. V. *L'attrait de la Religion Chrétienne dans le caractère d'honneur qu'elle imprime aux yeux mêmes des hommes.*
CHAP. VI. *L'attrait de la Religion Chrétienne dans le lien d'amour dont elle unit l'ame avec Dieu.*
CHAP. VII. *L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'eſpérance dont elle conſole la vertu.*
CHAP. VIII. *L'attrait de la Religion Chrétienne dans la paix de Dieu dont elle remplit l'ame.*
CHAP. IX. & dernier. *L'attrait de la Religion Chrétienne dans la beauté des ſentimens qu'elle inſpire à la mort.*
CONCLUSION *de la ſeconde Partie.*
RÉSUMÉ *de l'Ouvrage.*

Fin de la Table des Chapitres.

# AVANT-PROPOS.

LA Religion Chrétienne avoit trop d'attraits ; l'homme ne pouvoit s'empêcher de l'aimer, autant par rapport à elle que par rapport à lui-même. Plus il faiſoit de progrès dans ſon amour, plus il goûtoit de douceurs qui lui faiſoient ſentir le prix de ſa félicité. Il s'eſtimoit heureux de vivre ſous ſes loix qui mettoient ſon eſprit & ſon cœur dans un état de liberté parfaite : tout en lui étoit plaiſir, comme dans la Religion tout lui paroiſſoit aimable : il eût regardé comme l'époque de ſes plus grands malheurs le moment fatal où il auroit ou-

blié qu'il étoit Chrétien. Cette heureuſe ſituation de ſon ame n'étoit point l'effet d'une imagination prévenue; il jouiſſoit réellement dans ſon cœur de tout ce qu'il pouvoit ſouhaiter de délices & de tranquillité ſur la terre. La victoire ſur ſes paſſions, combat qui ſeroit pour les mondains le plus cruel des ſacrifices, étoit pour lui le ſujet de ſa plus douce conſolation : ce qu'on appelle, malheurs de la vie, n'ôtoit rien à ſon eſprit de ſon calme & de ſa ſérénité : il ne lui en coutoit point de pardonner une injure, au contraire il voyoit d'un œil plus tendre encore un ennemi qui l'avoit mis dans le cas de mériter devant Dieu : les charmes de l'amour divin dont ſon ame étoit

toute enivrée, lui tenoient ici bas lieu de toutes choſes : c'en étoit trop ; ſa ſeule eſpérance dans le ſiécle futur faiſoit le bonheur de ſes jours. Pouvoit-il ſe faire illuſion ſur ſon état bienheureux, cet homme qui connoiſſoit, voyoit, & ſentoit ainſi que le royaume de Dieu étoit dans ſon cœur ? Tant d'avantages que lui procuroit la fidélité de ſon culte l'engageoient donc puiſſamment à vivre en bon & parfait Chrétien : lui étoit-il poſſible de ne pas aimer une Religion qui non-ſeulement le prémuniſſoit contre les diſgraces de la vie, mais encore lui faiſoit goûter par anticipation les délices des prédeſtinés ? ou bien pouvoit-il lui devenir infidéle, tandis qu'il voyoit

l'abîme de tous les malheurs s'entr'ouvrir pour le punir de ſon infidélité ?

Les attraits de la Religion Chrétienne ne ſont, non ſans doute, ô Cléonime, ni énigme ni fantôme; leur force imprime réellement la douceur d'un ſentiment phyſique ; exigez-vous donc pour vous en convaincre que nous bouleverſions les élémens ? Le Chrétien coule, oui, malgré votre incrédulité, les jours les plus délicieux. Il trouve la paix de ſon cœur dans les régles d'une bonne conduite dont l'idée ſeule vous épouvante : c'eſt pour lui vivre & regner que de fouler aux pieds les vanités de la terre qu'il vous faut néceſſairement aimer, dites-vous, ſi vous ne voulez miſéra-

blement languir : le ſeul nom de Chrétien lui paroît infiniment plus glorieux que tous ces vains titres de la grandeur humaine dont vous vous énorgueilliſſez : il goûte plus de joie dans un ſeul jour que vous ne goûtez de vrai plaiſir dans trente années de volupté : la certitude de la mort, cette mort dont la penſée ſérieuſe vous fait frémir, eſt pour lui comme le gage de la vie éternelle dont il porte l'inquiéte eſpérance dans ſon cœur : en dis-je aſſez ? Eh, faut-il que pour vous rendre ici ſenſible, j'expoſe à vos yeux tout ce que le Chrétien ſent dans ſon ame, de force, de courage, d'amour, de félicité ?

Il étoit difficile & même impoſſible de repréſenter le Chrétien ſoumis aux opérations de l'Eſprit Saint, ſans parler des impreſſions que cet eſprit faiſoit dans ſon ame. J'ai rempli dans le Tome précédent cet objet que me preſcrivoit la néceſſité de la matiere: mais je ne l'ai fait que légérement; je ſçavois que je devois déployer les myſteres de la vertu par un développement & plus étendu & même plus pathétique. D'ailleurs ces traits échappés du bonheur du juſte avoient une liaiſon intime avec d'autres attraits de la Religion dont je n'ai rien dit encore : j'ai dû dire dans les

précédens Chapitres que l'eſprit de Dieu rempliſſoit l'ame du Chrétien ; il me reſte à expoſer dans les ſuivans ce que c'eſt que l'ame du Chrétien remplie de l'eſprit de Dieu.

L'obſervance des préceptes eſt le fondement & comme l'appui du bonheur du Chrétien: ſans elle, Dieu toujours fidéle à récompenſer ſes amis, ſe change en Dieu de juſtice pour punir les rebelles : & par le plaiſir qu'il goûte à répandre ſes bienfaits, il a donné à ſon peuple une loi qui en vertu de ſon obéiſſance le rendroit heureux ſur la terre. Mais cette loi n'eſt pas comme les loix des na-

tions qui enchaînent tout enſemble & la liberté & la volonté : c'eſt un décalogue, qui loin de gêner l'homme raiſonnable rend au contraire aimable à ſes yeux l'eſprit de ſa légiſlation. Ses préceptes n'ont rien dont il ne ſente & l'avantage & la néceſſité : il les aime, parce qu'il voit qu'ils ont un rapport intime au deſir qu'il a de vivre en homme d'honneur & de bien. Alors tout ſe convertit en plaiſir pour lui, juſqu'aux larmes dont il arroſe ſes infidélités paſſées : la Religion qu'il ne perd jamais de vue, l'anime d'un courage qui l'éleve au-deſſus du mortel : il ne redoute

plus les méchans qu'il regarde comme des inſtrumens dont Dieu ſe ſert pour le perfectionner dans la vertu : ſon repos eſt en Dieu d'où l'Enfer s'efforceroit envain de l'arracher : il enviſage la fin de ſes jours de ces yeux enchantés dont un Pilote cherche & contemple la terre qui va terminer le cours de ſa pénible navigation ; & jamais ſon cœur ne fut pénétré d'une joie ſi parfaite, que lorſqu'enfin ſon corps ſe trouve abbatu pour la derniere fois ſur ſon lit de langueur. Développons, Cléonime, tous ces attraits de la Religion Chrétienne dont je voudrois tant vous inſpirer l'amour :

ce n'en eſt pas trop pour moi de faire tous les efforts pour le bonheur d'un homme que j'aime.

# LE CHRÉTIEN
## PAR
# LE SENTIMENT.

## *SUITE DE LA IIe PARTIE.*

## CHAPITRE PREMIER.

### *L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'excellence de ſes loix.*

QU'ÉTOIT la terre dans ces tems d'ignorance & de crime où les peuples n'avoient que des Philoſophes pour légiſlateurs ? où l'on n'étoit religieux que par politique ? & où le bien de l'état ſuſpendoit ſelon les circonſtances le

culte même des Dieux ? la Divinité ſans doute devoit avoir le pas ſur l'intérêt le plus cher de la République : eh! comment les mortels pouvoient-ils ſe flatter d'être heureux en ceſſant d'invoquer le Ciel qu'ils prenoient pour la ſource de toute félicité ? La Religion Chrétienne prend une autre route. Son premier devoir, pour ne pas dire ſon unique loi, c'eſt de chercher Dieu dont elle préfére l'amour à l'empire du monde ; par-là l'eſprit des loix éternelles conſtitue toute la politique de ſon gouvernement. Dans tous les états de la vie le Chrétien fait honneur à ſon poſte, parce qu'il en remplit les fonctions avec cette exactitude qu'exigent la raiſon & la foi : la terre alors eſt un ſéjour agréable : la paix dont elle jouit eſt toute naturelle ; c'eſt que Dieu la gouverne, & qu'elle eſt ſoumiſe à Dieu.

Plato in Timæo. de leg.

Quelque puiſſant que ſoit pour l'homme l'attrait de l'indépendance, ſon ame néanmoins ſouffre en ſecret de l'aſcendant trop impérieux que prennent ſes penchans : verroit-il d'un œil de complaiſance ſon impiété braver avec hauteur la vengeance des Cieux ? ſa haine ſe raſſaſier cruellement de carnage ? ſon

libertinage dévouer ſans pudeur ſon ame & ſon corps à tout l'opprobre des flammes adulteres? mais non, il a aimé, cet homme, qu'un frein de délicateſſe ou de terreur ait réprimé les fureurs de ſon crime : il a reſpecté dans ſon cœur la loi naturelle qui lui ordonnoit de vivre en homme d'honneur & de bien : il a eû tous les regards tournés contre ſon front criminel; & il s'eſt caché de honte à l'aſpect du public ſcandaliſé de ſes forfaits; trop heureux encore ſi ſon repentir rétabliſſoit dans les eſprits l'éclat de ſa gloire flétrie! La Religion Chrétienne doit donc vous paroître aimable, Cléonime! par-là même qu'elle réprime en vous les inclinations du méchant homme. Quelle ſeroit la biſarrerie de vos penchans, ſi vous n'aimiez une Religion qui par ſes loix vous ramene à la vertu? qui vous détache de cet objet infâme? qui vous accrédite dans l'eſtime publique? qui vous rend autant plus précieux devant Dieu, que votre retour eſt ſincere, même après de longues révoltes? ne pourrai-je donc vous faire entendre la voix de votre propre cœur; & par-là vous faire aimer cette Religion qui n'enviſage que votre

bonheur dans le préſent qu'elle vous fait du teſtament de ſes loix, *& in Eccleſiis altiſſimi aperiet os ſuum, & in conſpectu virtutis illius gloriabitur.*

Eccleſiaſt. c. 24.

## SECTION PREMIERE.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans la conformité de ſes loix avec la raiſon.*

RAISON humaine, loi ſuprême qui préſidant dans le Sanctuaire de notre ame, nous commande le bien, & nous défend le mal. Loi fidéle que nous portons en naiſſant, & qui pendant la vie marche à nos côtés juſques dans la carriere du crime. Loi univerſelle qui ſans acception des climats ou des perſonnes oblige tous les hommes, le ſoldat, le héros, le ſçavant Chaldéen & la Cafre ſtupide. Loi antique, primitive, éternelle, qui précédant les Solon & les Minos, remonte à l'Auteur de la nature comme à la ſource du bien, Dieu jaloux qui créa l'homme pour lui-même, & en qui pour ſa propre gloire il imprima la lumiere naturelle, l'oracle de la vertu. Ce n'eſt donc point aux Légiſlateurs de l'antiquité que vous êtes redevable de la connoiſſance que vous avez du bien & du mal, vous, mon cher Cléonime! Lacta. l. 6. c. 8.

Senec. Epi. 68. la nature vous tint toujours lieu de code & de digeſte. Vous ſçaviez ſans Pythagore & Papyrius que vous deviez un amour filial à vos parens ; que l'homicide répugnoit à votre cœur ; que vous ne pouviez point faire à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. Vous ſçaviez ſans Socrate & ſaint Paul qu'il y avoit de la gloire à ſurmonter vos foibleſſes ; que le péché qui vous rapproche de la bête faiſoit l'opprobre de vos jours ; que la décence des mœurs étoit digne de votre rang, puiſqu'une ſi noble créature que vous ne pouvoit avoir été faite pour la honteuſe iniquité : la lumiere naturelle (1) vous apprit tout cela ; & vous aimâtes à marcher à la lueur d'un ſi admirable flambeau : com-

C'eſt dans ce ſens que Tertullien dit que l'ame eſt na- bien doit être chere à votre cœur la Religion Chrétienne qui régle ſa morale

(1) Ciceron fait de la loi naturelle la plus belle deſcription. » La raiſon, » dit il, eſt une loi juſte, » conſtante, éternelle que » la nature a imprimée dans » tous les hommes Elle » ordonne le bien & défend le mal : elle eſt la » récompenſe du juſte & le » ſupplice de l'impie. Le » Sénat, le peuple, les » Rois, ne peuvent ni la » modifier ni la détruire. » Elle eſt la même à Rome, » à Athènes, aux Indes, » en Mauritanie : elle embraſſe toutes les nations: » c'eſt Dieu qui l'a donnée, & qui l'a perpétuée. » C'eſt ſe mépriſer ſoi-même, conclud-il, que de » la violer ; mais jamais » le prévaricateur n'évitera » le châtiment qu'elle lui » prépare. »

ſur la droiture de vos propres penchans ! turellement Chrétienne, *naturaliter Chriſtiana.*

Livrons à leur honte ces monſtres que la nuit enfanta dans les horreurs du crime ; hommes dénaturés que la fureur dévoue à l'infâmie de la débauche : c'eſt là une race de Chanaan qui ne connoît ni raiſon ni divinité. Je parle à vous, ô homme ! qui chériſſez en vous l'ouvrage de Créateur & dont l'iniquité réveille du moins les remords : & d'abord, admirateur de votre propre excellence, plus jaloux de la raiſon qui vous annoblit que de la lumière des yeux qui vous éclaire, reconnoiſſez dans les loix évangéliques la morale de la philoſophie même payenne ; & apprenez par les maximes des ſages de l'antiquité profane ce que doit être pour vous l'Evangile du peuple Chrétien. *Bienheureux ſont ceux qui ont le cœur pur*, dit Jeſus-Chriſt, *parce qu'ils verront Dieu* : levez les yeux, créature favorite ! n'eſt-ce pas des Cieux que vous deſcendez ? c'eſt donc au-deſſus de la terre que vous devez porter vos deſirs : que ſont des plaiſirs corporels pour un eſprit qui prétend à des couronnes immortelles ? la plus noble portion de vous-même, c'eſt votre ame : autant que le diamant l'emporte ſur l'argile ; autant elle ſurpaſſe

Math. c. 5.

Cicer. 1. de legib.

Ariſt. l. 2. de anima.

le corps en excellence, en pouvoir, en beautés; elle vous égale aux intelligences : c'eſt donc à elle à commander, à
Taci. hiſ. l. 4. diriger tous les mouvemens du corps: tout ſoupir qui n'eſt pas de ſon reſſort eſt une déſobéiſſance; & vouloir juſtifier la révolte, c'eſt combattre & détruire l'autorité légitime. Le ſang de votre frere coule dans vos veines : vivez donc avec lui comme enfans d'un même pere : que vos mains eſſuient ſes
Virg. 1. Æneid. pleurs, puiſque c'eſt votre propre chair qui réclame votre tendreſſe : quel honneur pour vous d'acheter ſon cœur par des bienfaits ! de payer même par un
Vale. Max. l. 4. baiſer d'amour l'outrage de ſon ingratitude ! dans toutes vos actions la gloire doit précéder votre face, gloire de la
Saluſt. de conju. Catil. vertu qui illuſtre l'humanité : gardez-vous donc bien, ô homme ! d'obſcurcir ſon éclat par des voluptés brutales
Cato maj. 2. de finib. dont les brutes mêmes auroient horreur
Matth. c. 19. ſi elles avoient la faculté de rougir. *Obſervez donc les préceptes, ſerva mandata*, conclud Jeſus-Chriſt, ces préceptes que la raiſon vous preſcrivit dans le Paradis de délices; que mon pere ratifia ſur la montagne de Sinaï; & qu'aujourd'hui je renouvelle dans la terre promiſe.

Ainſi parle le Dieu des Chrétiens dont l'Evangile bleſſe notre fauſſe délicateſſe: ainſi parloient les ſages Payens dont les ouvrages flattent notre avide curioſité. Ils ne pûrent réſiſter, ces judicieux Philoſophes, au cri de la nature qui impoſoit à l'homme la loi de la vertu : ils puiſerent dans la droiture de leur propre cœur ces regles de vie dont ils étoient les premiers violateurs : ils vouloient que toute la terre fût inſtruite que s'ils aimoient le vice par foibleſſe ; ils préconiſoient la ſageſſe du moins par juſtice : je me trompe : l'attrait des vertus philoſophiques triompha en partie de leurs honteux penchans. Ils ne trouverent rien de comparable au plaiſir de ſoumettre le cœur à la raiſon : ils préchoient (1) par parole & par exemple cette décence des mœurs que nous ac-

(1) La gloire, compagne fidèle de la ſageſſe, fut l'écueil de preſque tous les Philoſophes : il n'étoit réſervé qu'à l'humilité chrétienne de rendre l'homme inſenſible à l'eſtime & à la flatterie : le ſage Payen avoit l'écorce de la vertu ; le Chrétien en poſſéde les fruits. Le Philoſophe pourtant ſentoit qu'il devoit vivre en homme raiſonnable du moins pour ſon propre honneur : heureux s'il avoit pû ſe vaincre ſur le deſir de paroître vertueux aux yeux des hommes ! mais humble ou vain, les éloges qu'il recevoit prouvent le cas qu'on faiſoit dans les ſiécles même idolâtres de l'homme obſervateur jaloux des préceptes de la raiſon.

cuſons de tyrannie dans la bouche des Orateurs Chrétiens. L'Eſclave des paſſions lâches étoit à leurs yeux un vil inſecte qui devoit ſe cacher ſous terre : ils ne pouvoient ſouffrir que l'homme laiſſât échapper la gloire de vivre en homme raiſonnable : l'amour du bien fut leur plus exquiſe volupté ; c'étoit là leur récompenſe : heureux s'ils avoient penſé que Dieu ſeul eſt le juge & le rémunérateur des vertus!

Il ne nous faut donc point aller chercher en Grece ou en Italie la reſpectable ſageſſe, ce riche tréſor de l'humanité : les ſiécles Chrétiens ſont venus, conſolons-nous ; les richeſſes des claſſes philoſophiques ſont déployées dans toutes nos écoles. C'eſt chez nous que d'un ſtyle bien plus éloquent nous prêchons les droits de la primitive raiſon. Nous perſuadons aux Rois la clémence par la bonté d'un Dieu dont ils ſont les adminiſtrateurs ſur la terre, & l'obéiſſance aux ſujets par la ſubordination qu'exige l'Auteur de la nature pour la tranquillité des états. Nous rendons les enfans aux peres, l'époux à l'épouſe, le citoyen à ſa patrie : êtes-vous juſtes, leur diſons-nous, de réclamer un cœur que vous cédâtes par reconnoiſſance,

tandis que vous conſervez celui qu'on vous donna par amour ? que faites-vous, ô homme de ſang ! & pour une injure qui vous bleſſe, pouvez-vous donc arracher à votre ennemi le plaiſir de l'exiſtence ! hé vous, homme de boue ! que dormez-vous dans le ſein de la volupté, fille de l'exécrable Gomorrhe ! comment ſouillez-vous votre corps que le Créateur décora de la blancheur des lis ? eh ! avec tant de majeſté ſur le front ne voudriez-vous donc jouir que du privilége des bêtes ? Leve les yeux, terre ! les Cieux dominent ſur ta tête : crains du moins le Dieu qui fit de ton globe l'eſcabeau de ſes pieds.

Dans quels tranſports d'amour les nations durent-elles recevoir un Evangile, qui faiſoit revivre les loix du premier âge de l'innocence ! & vous peuple Chrétien ! quelle doit être votre joie ſous les auſpices d'un tel guide ! je vois parmi vous ce culte d'un Etre ſuprême dont la grandeur ſe fait ſentir en nos ames preſque dès le berceau ; cet amour filial qui reſpecte le ſang qu'une mere tendre infuſa dans nos veines ; cet eſprit d'union & même d'eſtime qui ſans diſtinction de climats vous fait aimer & reſpecter dans les

hommes l'image de l'humanité. La fierté des paſſions étouffe dans le barbare les ſentimens de la nature : pour vous, ô Chrétien ! vous honorez la nature en domptant l'impudence des paſſions. Vous retirez votre main que la jalouſe cupidité ſollicitoit adroitement d'uſurper les droits de Céſar : vous réprimez l'ardeur d'une flamme impure qui s'élance vers des cœurs qui ne vous appartiennent pas : votre bouche eſt ſacrée ; & toutes vos paroles ſont dictées par la ſimplicité naïve, & l'auguſte vérité : Jeſus-Chriſt pouvoit-il vous impoſer un joug plus doux & plus conforme à vos deſirs que de vous aſſujettir à des loix émanées de votre propre cœur ?

La Religion Chrétienne n'inſpire donc rien que de juſte : ſes loix ſont celles de la plus rigoureuſe équité ; ſon regne eſt le regne de la belle nature, (1)

(1) La raiſon dicta à l'homme le culte de Dieu & la décence des mœurs dès l'origine du monde. » Ce culte, dit ſaint Auguſtin, a changé de nom » ſelon la convenance des » tems : avant Moyſe il » étoit ce que nous appellons la loi naturelle : il » prit enſuite le nom de » loi écrite : & enfin celui » de Religion Chrétienne : » de ſorte, continue ce » Docteur, que l'Evangile » n'eſt autre choſe que la » loi naturelle à qui Jeſus-» Chriſt a donné toute ſa » perfection : je ne ſuis » point venu détruire la » loi, dit cet homme Dieu, » mais pour la remplir ; » *addendo non ſolvit, ſed magis perficiendo confirmat*, conclut S. Aug.

c'eſt l'âge de l'innocente raiſon. Nous poſſédons réellement tous ces tréſors de ſageſſe dont l'antiquité ne jouiſſoit que par imagination : il n'étoit donné qu'à l'Evangile de rendre à l'homme ſa premiere intégrité ; & plus notre divin Légiſlateur nous paroît ſévere, plus nous ſentons que ſa loi perfectionne la nature.

Que de beautés dans ce diſcours moral que Jeſus-Chriſt fit ſur la montagne ! abrégé admirable de tout ce qui fut jamais conçu de plus pur, de plus utile, de plus conforme à l'humanité. Rapellez vous, Cléonime, tout ce qu'il y a eû de reſpectable dans les ſaints perſonnages du peuple Hébreu, la conſtance de Jacob, la douceur de Moïſe, la chaſteté de Joſeph, la patience de Jérémie. Repréſentez-vous tout ce que peut être le grand homme aux yeux mêmes des hommes, le Roi juſte & débonnaire, le Conquérant pacifique & compatiſſant, le Magiſtrat integre & déſintéreſſé, le Riche populaire & généreux. Retracez-vous tout ce qui dans la ſociété peut faire un citoyen parfait, la droiture ſimple & naïve, la bonté affable & officieuſe, l'amitié tendre & conſtante, le commerce doux & familier. Réuniſſez encore dans votre eſprit

Math. c. 5.

tout ce que vous pourriez ſouhaiter de perfection dons tous les états ; de probité dans le Courtiſan, d'incorruptibilité dans le Financier, de ſainteté dans le Prêtre, d'humilité dans le Sçavant, de ſobriété dans le jeune homme, de fidélité dans l'épouſe, de pudeur & de ſimplicité dans la vierge ; tout cela part de la bouche de notre oracle. Il veut que la ſageſſe de ſon diſciple ſurpaſſe tout ce que les anciens ſages ont pû imaginer de juſtice & de vertu ; qu'il
Ibidem. arrache l'œil qui le ſcandaliſe ; qu'il
Verſ. 24, 29, 37. embraſſe le tyran qui le perſécute ; qu'il s'abſtienne même de paroles inutiles ; que jaloux de tout ce qui compoſe l'honnête homme & l'homme de bien, en ſpectacle au Ciel & à la terre, il égale autant qu'il eſt poſſible la divinité, *ſi-*
Ibid. v. 48. *cut Pater veſter cœleſtis*. Eh, ne craignez point que ma loi (1) ſurmonte vos forces

(1) L'homme ne ſeroit pas ſi miſérable s'il avoit autant de force dans le cœur qu'il a de lumieres dans l'eſprit : *je fais*, dit l'Apôtre, *le mal que je ne voudrois point faire*. Il faut ſans doute qu'Adam ait péché par le cœur, puiſque la playe eſt plus terrible dans cette partie. Si les Philoſophes avoient fait tout le bien qu'ils connoiſſoient, nous célébrerions aujourd'hui leur mémoire : mais ils n'avoient point la grace de Jeſus-Chriſt ; leur raiſon ſuccomboit ſous le poids de leur foibleſſe, *video meliora, proboque ; deteriora ſequor*.

tés & votre courage : ma voix qui réveille les morts ſe fera entendre à l'oreille de votre cœur ; & de ma main dont j'appaiſe les flots, je ſoutiendrai votre foibleſſe : alors mon joug vous paroîtra doux & léger : un ſecret penchant vous entraînera après moi comme le plus digne objet de vos ſoupirs : vous déteſterez comme des perfidies ces voluptés corruptrices qui aviliſſent à vos propres yeux la dignité de votre rang : vous rougirez d'avoir connu trop tard la vertu que tout vous prêchoit d'aimer, & pour laquelle vous étiez naturellement fait : plus fier qu'un Monarque vous préférerez à toutes les couronnes le tréſor de mon Evangile, puiſqu'il enrichira votre ame des plus précieux dons dans l'ordre naturel & divin : quelle loi, ô homme! que celle qui fait de vous un enfant de liberté! un Héros en ſcience, en courage, en victoires! un modèle de vertu, l'ornement de la terre, & l'admiration des Anges! Luc. c. 6.

Un Evangile ſi ſublime étoit naturellement fait pour l'humanité : l'homme, né pour le grand, trouvoit dans ſes maximes le ſyſtême de la grandeur où ſon cœur aſpiroit : qu'étoit pour lui

l'univers ſous ſa puiſſance ? l'empire ſur ſes paſſions étoit à ſes yeux ſon plus magnifique triomphe. Il eſt vrai, le charme de la bagatelle trompa le philoſophe : il étoit homme ; & il ne connoiſſoit pas encore la grace du Rédempteur. Mais ſon ame eſſayoit toujours de reprendre ſes eſſors : il aimoit du moins à ſe retracer la gloire de la ſageſſe où il avoit droit de prétendre : il établiſſoit des écoles où d'un ſtyle pompeux il déploioit les beautés de la vertu autant qu'il pouvoit les connoître : que de ſoupirs ne lui arracha point l'idée du vrai bonheur ! & combien ne regretta-t'il pas d'avoir ſi longtemps vécû pour ne mourir qu'en philoſophe criminel ! quels euſſent été ſes tranſports, (1) s'il avoit ſçû comprendre que d'inſtitution d'origine l'homme étoit moins l'ouvrage de la nature que de la grace ! mais que n'eût-il pas dit ſi comme nous il ſe fût ſenti animé de ce courage divin qui peut tout, & qui ne craint rien ; qui cueille les lauriers au milieu des épines ; qui d'un foible eſclave ſuſcite le grand homme ; qui par une victoire

(1) Les anciens Philoſophes erroient dans la ſcience de la nature ; mais en matiere de morale ils débitoient de très-belles maximes.

au-deſſus des victoires enchaîne le cœur & ſes impérieux penchans ſous la puiſſance de la raiſon ? Religion Chrétienne ! cette gloire n'étoit due qu'à la force de vos attraits : vous ſeule pouviez rendre à la nature ſon originaire juſtice : quels heureux jours prépariez-vous au peuple de Dieu qui ſous votre regne de vertu voit renaître le premier âge de l'humanité ! S. Chryſ. hom. 61. in Genes.

Ne perdons point de vue le plan évangélique ſur lequel Jeſus-Chriſt entreprit de former la terre : qu'importe à la grandeur de ſon deſſein l'iniquité même de ſon peuple ! une Egliſe qui pour toute ambition ne cherche qu'à connoître, aimer & ſervir Dieu : là, tous les hommes ſont égaux, ou ne deviennent maîtres que pour être ſupérieurs en vertu. De toutes parts ſont érigés des temples où la Majeſté ſuprême eſt adorée en eſprit & en vérité. Dans tous les cœurs ce ſont des ſoupirs redoublés pour la conquête du ſouverain bien dont l'homme eſt naturellement ſi jaloux. On n'entend là ni la rumeur de la diſcorde, ni le bruit de la guerre offenſive : le vigneron bénit la Providence dans la roſée qui ranime ſes pampres ; & proſterne devant

Dieu ſa face ſur ſa vigne dévaſtée. Point d'indigence ſous ce regne de tendreſſe; la diminution du riche devient l'abondance du pauvre : il met la veuve ſous ſa défenſe, tandis que mille amis généreux ſe propoſent de protéger ſes propres enfans orphelins. La tempérance & la pudeur ſont l'ame des repas. L'époux n'a qu'un cœur qu'il conſerve à ſa ſeule épouſe : le jeune homme eſt conſtamment en garde contre l'attrait des paſſions naiſſantes : la Vierge marche d'un pas circonſpect ; la décence de ſes habits rehauſſe la modeſtie de ſon front; la fleur de l'innocence compoſe ſa parure, fleur brillante qu'elle préfere aux plus riches couronnes. Dans l'âge adulte on conſulte le Ciel ſur ſa deſtinée ; & ſelon ſes volontés on s'engage dans le monde ; on ſe dévoue au ſanctuaire ; on va d'un pas triomphant s'enſevelir dans le cloître : mais dans tous les états on ſe ſouvient toujours qu'on eſt mortel ; on meurt ſans regret, comme on a vécû ſans inquiétude : & ſi la pompe funèbre fait éclater les ſoupirs, ce ne ſont que des larmes d'amour & d'envie dont on arroſe le tombeau du citoyen décédé.

Telles ſont les vertus morales que

le fils de Dieu a preſcrites aux enfans des hommes, & dont l'Egliſe primitive fut l'exemple vivant. La chûte du premier des humains ne fut donc point un mal irréparable, puiſque le nouvel Adam nous fait rentrer dans les droits de notre origine. Nous joüiſſons des prérogatives de cet état parfait qui dans le commencement nous éleva à la condition des Anges : nos eſprits & nos cœurs ſont dirigés par une loi de vertu telle que l'exigeoit la dignité de notre rang : nous connoiſſons toute la honte de certains penchans que nous avions pris juſqu'ici pour des titres de l'humanité : (1) nous ſentons que le

Epi. ad Rom. c. 5.

(1) Tous les vices que condamne l'Evangile ſont déſapprouvés par la raiſon; par conſéquent il y a un rapport intime entre les lumieres de la raiſon & les préceptes de l'Evangile. Mais à ſon tour le cœur a ſa loi, qui eſt de ne vouloir pas comprendre pour avoir la liberté de mal faire : & delà s'enſuit une ignorance profonde des devoirs ſouvent les plus eſſentiels. Cette affectation de s'étourdir ainſi ſur la connoiſſance de ſes obligations a pris un tel aſcendant, qu'on regarde comme des paradoxes certaines régles de mœurs qui gênent trop les penchans : peu s'en faut même qu'on ne prenne pour un viſionnaire le Miniſtre qui inſtruit : certainement c'eſt bien là ſe rendre inexcuſable devant Dieu. » Je déplore la con-» duite de ceux qui paſſent » la vie ſans penſer à la » derniere fin de la vie, » dit M. Paſchal, & qui » par la raiſon qu'ils ne » trouvent pas en eux-mê-» mes des lumieres qui les » perſuadent, négligent » de les chercher ailleurs. » Cette négligence en une

Chriſtianiſme étoit fait pour nous, & que nous étions naturellement faits pour lui : eh ! quelle Religion plus conforme à la raiſon & plus digne de notre choix, que celle qui nous attache au bien ; & qui par là rend l'homme à ſa premiere deſtinée !

Ariſt. l. 2. ethic. c. 8.

Et c'eſt cet attrait puiſſant dans l'honnêteté des mœurs Chrétiennes qui fit ouvrir les yeux aux ennemis de la foi : modèle de vertu ſur lequel les Empereurs mêmes tyrans réſolurent de former le paganiſme. Le Payen admiroit malgré lui une Religion qui faiſoit des hommes parfaits : il voyoit en eux ces vertus eſtimables qui avoient échappé à la ſageſſe même de ſes Philoſophes : *voilà*, ſe diſoit-il à lui-même, *ce que je dois être* ! & le ſoir Idolâtre, le lendemain il étoit Chrétien. Les Prêtres des Idoles, édifiés de la pureté de notre encens, venoient puiſer aux écoles des Evêques les maximes du vrai culte : la courtiſanne rougiſſoit de ſon commerce, & ſollicitoit une place parmi nos reſpectables veuves : le ſoldat licentieux étoit jaloux de la retenue de ſon com-

Soſo. 11. c. 5.

» affaire où il s'agit d'eux-
» mêmes, de leur éternité,
» de leur tout, m'étonne,
» m'épouvante ; c'eſt un
» monſtre pour moi. »

pagnon ; il le prenoit par la main, & le conjuroit de lui apprendre à vivre & à combattre comme lui. Plus conforme à la lumiere naturelle que celle des Grecs, la ſageſſe Chrétienne étoit comme une merveille aux yeux des gentils : par les liens les plus doux on ſe ſentoit entrainer vers une Religion qui ramenoit les fidéles à l'eſprit de la belle humanité : leur vie exemplaire fit ceſſer la perſécution : & par l'accord ſi naturel entre les loix du Chriſtianiſme & la ſage politique, aux Empereurs payens, vous le ſçavez, Cléonime ! ſuccéderent bientôt les Princes Catholiques. Religion de mon Dieu, Evangile que j'adore ! qu'il eſt heureux de vous connoître ! morale ſainte ! je ſens que vous êtes faite pour mes mœurs : venez ; entrez dans mon ame : votre ſeul nom porte le reſpect & la joie dans le plus profond de mon cœur ! hélas ! qu'ai-je trouvé juſqu'ici dans les loix des enfans des hommes ! ce n'étoient que des fables dont je ſentois le ridicule par l'oppoſition de mon eſprit avec leurs maximes. Je les aimois cependant, parce qu'elles flattoient mon erreur, & que je trouvois en elles la juſtification de mes criminels penchans :

Lampri in Sever.

Pſal. 118

mais lors même que je ſuivois leur attrait, j'entendois une voix ſecrete qui diſoit à mon ame, *que fais-tu, inſenſée! la loi d'un Dieu eſt elle donc une loi de volupté? ou bien n'es-tu raiſonnable que pour t'abandonner à des excès qui ſcandaliſent la raiſon?* Votre Evangile, Seigneur! a découvert à mes yeux la profondeur de mon égarement: j'ai ſenti en le liſant qu'il développoit les oracles de vertu, qui dès l'enfance ſe firent entendre à l'oreille de mon cœur. Dans quels tranſports ai-je du recevoir une doctrine qui avoit tant de ſimpathie avec l'inſtinct de mon eſprit; qui m'offroit le tableau de la ſageſſe dont le crayon étoit ébauché dans mon ame! ô loi pure! joug délicieux! loi ſublime, la gloire & le plaiſir de mes jours! vous m'avez éclairé de vos lumieres céleſtes: vous avez diſſipé les ténébres de ma trop funeſte ignorance: vous m'avez conduit à J. C., ce Légiſlateur reſpectable dont les paroles ſont des paroles d'eſprit & de vie! divin flambeau! c'eſt par vous, oui, que je découvre la vérité, cette fille du ciel que j'aimois tant en ſecret ſans la connoître! heureuſes chaînes, liens reſpectables, ſi précieux à

mon cœur ! je reſpire donc enfin dans la douceur de votre eſclavage, car je ſens renaître dans tous mes eſprits l'âge de mon ancienne liberté ! non, jamais je n'aimai tant la vie ; je ne fus jamais plus digne de vivre que depuis que je combats ſous vos glorieux auſpices ! morale céleſte ! ſoyez pour toujours la régle de mes mœurs ! imprimez-vous de plus en plus dans mon ame, car vous êtes vraiment l'oracle de mon cœur ! ç'en eſt fait : vous ſerez à jamais ma loi, Décalogue divin ! duſſiez-vous laiſſer ma vertu, même ſans eſpérance ?

L'homme devoit trouver moins de réſiſtance dans ſon cœur par la connoiſſance qu'il avoit de la conformité des loix chrétiennes avec ſa raiſon : il domptoit plus ſouverainement ſes penchans dont le cri de ſa propre conſcience réclamoit le ſacrifice : l'ouvrage étoit ce ſemble difficile : mais il l'entreprenoit ſous les auſpices d'une Religion qui avoit le pouvoir de rendre tout, non-ſeulement poſſible, mais facile ; non-ſeulement facile, mais agréable ; Religion d'amour qui ôtoit au joug toute ſa péſanteur, & qui le rendoit d'autant plus léger qu'il paroiſſoit onéreux. En

d'abord elle imprimoit en lui cette douceur d'esprit qui renferme les passions dans les bornes de la bienséance & de l'honnêteté, *& flores mei fructus honoris & honestatis.*

Ecclesiasti. c. 24.

## SECTION SECONDE.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans la douceur du caractere qu'imprime l'eſprit de ſes loix.*

UN homme égal, affable, généreux: la droiture en toutes choſes eſt l'ame de ſes intentions: ſon œil eſt tendre, bienfaiſant, circonſpect: ſon cœur s'explique ſans déguiſement, avec tendreſſe, avec ſimplicité: couvrant une injure du voile de l'innocence, ou faiſant grace à l'impoſture: jamais ſa bouche n'eſt ouverte au menſonge; ſon langage eſt toujours le même, toujours naïf, toujours modeſte, toujours vrai: faiſant céder ſes volontés à la complaiſance, moins par bienſéance que par amitié: un ſuppliant devient ſon bienfaiteur par le plaiſir qu'il goûte à répandre ſes bienfaits: aujourd'hui faiſant tout ce que veut un eſprit raiſonnable, & demain ne faiſant rien de ce qu'il ne veut pas: humble, diſcret, patient; ſimple dans le mal, & prudent pour le bien: je préſume, Cléomine, que vous

voudriez être l'image de cet homme.

Toutes ces qualités, priſes dans les ſentimens du cœur, je m'explique, ne peuvent être ſans doute que l'ouvrage de la vertu. Quel eſt l'homme ſans Religion qui jamais ne penſe en mal ſur le compte d'autrui; moins jaloux de ſes intérêts que des droits de l'amitié; toujours prêt à ſe répandre en généroſités, comme pour ſe rendre ſervice à lui-même; meſuré dans ſes paroles au milieu des inſolentes & rugiſſantes furies; aſſez indulgent pour ſuſpecter la mépriſe dans la mauvaiſe foi; homme pacifique qui ſourit lors même que tout l'engage à frémir? il eſt vrai, l'antique Philoſophe fut marqué à quelques-uns de ces traits; mais tout n'étoit point vice dans le Philoſophe.

S. Chryſ. homil. 59. in Matth.

La Religion Chrétienne devoit rétablir la nature dans l'état de ſa premiere intégrité; tel fut le deſſein de l'Auteur de la grace en la donnant à la terre. Alors point de vice qui deshonorât l'homme qu'elle vouloit élever à l'ordre ſurnaturel. Ce n'en étoit pas aſſez pour lui de ſe dépouiller de tout penchant honteux; il falloit encore qu'il acquît ces qualités eſtimables qui ſont comme l'ornement du ſage & de la ſa-

geſſe : il devoit être en tout l'image de Jeſus-Chriſt dont il étoit le racheté, le ſerviteur & l'enfant. Il ſe rendroit aimable aux yeux mêmes des hommes par ce caractere de douceur qui fait tout enſemble & les délices & la gloire de l'humanité : il marcheroit toujours dans les voies de la juſtice, puiſque jamais il ne lui ſeroit permis de s'écarter des ſentiers de la vérité : ſon front conſerveroit toute ſa ſérénité, ou ne devoit s'irriter que lorſqu'il combattroit le crime, ou qu'il s'humilieroit devant Dieu : & autant que l'homme perfide trouble l'harmonie & la paix, autant par ſa droiture il cimenteroit l'union & le plaiſir de la ſociété (1).

Cette prérogative de la Religion de-

(1) Jeſus-Chriſt vouloit ire des hommes parfaits ; ur cela il nous a fait une de joindre la ſimplicité enfans à l'uſage de la on qui n'eſt autre choſe que l'amour de la ſa-. Sans cette candeur caractériſe l'enfance ; rible oracle ! ce Sau- nous aſſure que nous terons point dans le me des Cieux, *non itis in regnum Calo-* Cette loi d'enfance oit en nous les vices de l'âge adulte, l'orgueil, l'ambition, la volupté, la revolte, monſtres qui dégradoient l'homme, & qui ſans doute le rendoient indigne de la gloire éternelle promiſe à la vertu : elle paroît auſtere à l'homme charnel, il ne la connoît pas ; l'homme ſpirituel la trouve douce, Dieu lui communique ſa douceur, *jugum ſuave, Dominus dedit ſuavitatem.* S. Aug.

voit naturellement faire des impreſſions dans l'homme raiſonnable. Le peuple chrétien lui offroit le charmant ſpectacle de ces vertus morales ſi précieuſes aux yeux de toute l'antiquité, & qui en effet font tant d'honneur à la nature. Il voyoit en lui cet aimable commerce de ſentimens qu'accompagnent toujours les effuſions, les tranſports, les délices de l'amitié. Ses penſées, ſes paroles, ſes actions lui paroiſſoient conformes en tout à la vertu dont il faiſoit profeſſion: il n'y avoit en lui ni de l'inconſidération dans l'eſprit, ni du caprice dans l'humeur, ni de la précipitation dans la conduite. Il le voyoit deſcendre du haut de ſa fortune avec cette généreuſe indifférence qu'il y étoit monté: il aimoit ſa modeſtie dans la grandeur; il admiroit ſa tranquillité dans la baſſeſſe. C'étoit avec la plus touchante candeur d'ame qu'il donnoit des conſeils, qu'il demandoit des ſervices, & même qu'il recevoit les injures. Tel il l'avoit vû le matin, tel il le retrouvoit le ſoir, toujours content, toujours acceſſible, toujours vertueux; poſſédant toujours ſon ame dans l'embarras des affaires, dans le ſein de la diſcorde, dans l'amertume & la douceur de ſes innocens plaiſirs;

ıt ſi quelquefois il appercevoit en lui
le l'altération, le Chrétien lui diſoit
vec confiance que ſon cœur étoit tou-
ours le même, mais que Dieu l'affli-
eoit intérieurement pour ſon peu d'a-
ıour pour lui, pour ſon inconſtance
ans la vertu : c'étoit toujours le même
ɔmme qui lui paroiſſoit devenir plus
mable, par là-même qu'il ceſſoit quel-
ıefois ce ſemble de lui plaire.

En falloit-il tant à cet homme pour
faire aimer une Religion qui perfec-
nnoit ainſi l'humanité ? & lui étoit-il
ſſible de ne pas ambitionner ces qua-
:s de l'eſprit & du cœur qu'il ne pou-
t s'empêcher d'admirer dans les amis
la vertu ? Mais non, des objets ſi di-
:s de ſes penchans l'ont attaché plus
mement à l'eſprit du Chriſtianiſme.
chéri des loix qui en corrigeant ſes
ıuts de nature le rendoient eſtima-
à ſes propres yeux : il s'eſt glorifié
ſecret de la diſtance infinie qui le
roit de l'homme groſſier & biſarre.
l retour délicieux dans ſon ame lorſ-
a conſidéré que tout en lui obéiſ-
à la raiſon ! que ſon ſang étoit tou-
; frais & tranquille ! que ſa bouche
rononçoit que ce qu'elle vouloit &
it dire ! qu'à raiſon de ſon incor-

ruptible probité tout le monde ſe faiſoit autant un devoir de l'aimer qu'un plaiſir de le connoître ! Ne vous y méprennez point, Cléonime ! l'erreur ſeroit trop groſſiere : le Chrétien ſeul goûte la douceur d'une joie ſi légitime de ne rien penſer qui ne ſoit raiſonnable ; de porter la vérité dans ſon cœur, ſur ſes lévres & dans ſes yeux ; de ne ſe méfier ni des autres ni de lui-même ; d'éviter avec ſoin toute eſpéce de diſcuſſions ; de prodiguer les éloges ſans flatterie, & de les recevoir ſans orgueil : prétendriez-vous être maître de votre cœur & de celui des autres, vous qui paroiſſez ne vouloir vivre en paix ni avec les hommes ni avec vous-même ?

La Religion Chrétienne devoit naturellement former dans l'homme ce caractère d'aimable ſimplicité. Elle réformoit en lui cette humeur chagrine qui preſque toujours dégénere en caprice & même en malignité : elle lui faiſoit un crime de ces ſaillies impétueuſes d'un eſprit trop délicat ou d'un cœur trop volontaire : elle l'exhortoit autant par autorité que par amour à reprimer la vivacité de ſon tempérament, du moins pour le bon exemple qu'il devoit à ſes freres en Jeſus-Chriſt qui ne vouloit

dans ſon Egliſe ni contention ni diſcorde: ſouvenez-vous, mes enfans, de l'eſprit de mes loix; elles ſont l'oracle du Dieu de bonté & de la mere de miſéricorde. Que les Peuples infidéles marchent d'un œil arrogant & d'une contenance fière; que toutes leurs actions portent l'empreinte de leur ame altiére & féroce; la barbarie eſt la compagne de l'irréligion. Pour vous, ſéparés des nations incirconciſes, vous devez porter juſques ſur votre face l'Evangile de paix qui fait la régle de vos mœurs: la joie de la vertu doit être peinte dans vos yeux, pour que les hommes ſachent que vous ſervez Dieu avec amour & non par contrainte: il faut autant pour mon honneur que pour le vôtre qu'en vous voyant & en vous entendant l'on puiſſe dire, *voilà des Chrêtiens*! O mes enfans! voyez quelle eſt la douceur de mes charnes! contemplez la face du Seigneur des ertus à qui vous vous faites gloire d'apartenir! voudriez-vous deshonorer on nom & le mien par un caractère lieux qui humilie même l'humanité? Il devoit ſuffire au Chrétien que la eligion parlât pour ſe ſoumettre hummement à de ſi reſpectables volontés. ailleurs ſon obéiſſance tournoit à ſon

profit par la ſimplicité évangélique qu'il acquéroit, & qui lui méritoit l'éloge des hommes les plus injuſtes. Il ne ſentoit plus les accès de cette noire triſteſſe qui rendent l'ame importune & fâcheuſe : il jouiſſoit de tout lui-même dans ces événemens imprévus où la ſurpriſe en agitant le ſang porte le trouble dans l'imagination : il avoit la paix au-dedans & au-dehors par ſon attention à ne rien penſer ou dire capable d'altérer ſa vertu ou l'amour pour ſes ſemblables. Alors tout devenoit aimable dans la ſociété Chretienne. L'Ame affligée étoit conſolée par le plaiſir qu'elle goûtoit en confiant ſes peines : l'indigence ſe dépouilloit de ſa timidité & de ſa honte, parce qu'elle ſçavoit que la charité des fidéles étoit incapable de la repouſſer ou de la faire rougir : la réputation n'avoit rien à craindre de la médiſance ; elle étoit aſſurée que loin de lui ôter la gloire qu'elle avoit, toutes les bouches lui accordoient même celle qu'elle n'avoit pas : la liberté ne trouvoit rien qui la génât dans les entretiens publics ou particuliers ; la familiarité, la concorde, ſurtout l'amitié fraternelle aſſaiſonnoient ſes innocens plaiſirs par les témoignages de tendreſſe

dont elles animoient ſa confiance : quelle nation, ô Cléonime! que le Peuple Chrétien, où les milliers d'hommes ne font qu'un cœur! où la bouche ne s'explique que par la bonne foi! où la politeſſe prévient tout ſujet de diſcorde! où la bonté accompagne les bienfaits que ſuit à ſon tour la reconnoiſſance! où les eſprits ne connoiſſent ni rafinement ni politique, parce qu'ils ne ſçavent ni s'énorgueillir ni tromper! où l'amour propre expoſé à de juſtes reproches ne ſe plaint que de ce qu'il mérite d'être humilié! Peuple admirable qui réunit la confiance à l'amitié, les talens à la modeſtie, le déſintéreſſement à la généroſité, la ſérénité à la triſteſſe; qui jamais ne varie ou ne paroît changer que pour entrer dans de nouvelles routes de vertu inconnues aux autres hommes!

Et eſt-il étonnant que le Chrétien poſſéde toutes ces qualités du cœur dont le nom ſeul pique la jalouſie même du méchant homme! tout dans ſa Religion porte le caractère de la douceur, & laiſſe dans ſon ame l'impreſſion du plus doux plaiſir. C'eſt un Dieu qu'il a le bonheur de connoître & de ſervir, ce Dieu qui pour lui apprendre ce qu'il

devoit être, peignit sa bonté sur la face de toute créature. C'est son fils adorable qui prend à son égard le titre de Pasteur, de pere, d'ami, & du plus tendre ami: il le vit expirant pour lui de douleur sur le Calvaire; il le voit languissant d'amour sur l'Autel. C'est une Eglise toute préoccupée de son bonheur qui lui ouvre tous les trésors de miséricorde & de salut: tantôt versant des larmes sur ses infidélités, & bientôt célébrant les triomphes de sa vertu. Ce sont des loix faites pour son cœur, pour sa raison, pour sa félicité: autrefois elles lui paroissoient austéres; aujourd'hui il les trouve pleines de douceur, & il goûte en elles les plus pures délices. C'est l'amour de la sagesse qui seule fait la gloire de l'homme, & dont l'attrait transporte toutes les puissances de son ame dans la contemplation de ses beautés: avant de la connoître, il se souvient qu'il étoit misérable; depuis qu'il l'aime, il se croit le plus heureux des mortels. Seroit-il possible que dans ce sublime état fait pour les Anges de Dieu, le Chrétien cachât un cœur perfide? qu'il ne commerçât avec les hommes que pour avoir le plaisir de les trahir? qu'il se répandît en propos médisans & contentieux? qu'in-

ement obſédé de l'eſprit de fu-
préſentât ſa face ſous des traits
ides qui font horreur à l'humanité?
ion ſainte ! que vos loix ont ré-
: dans votre enfant l'ouvrage du
ant homme! vous avez étouffé dans
cœur ce germe de malignité qu'in-
dans mon ſang le Démon de la
rde ! vous avez ranimé les traits de
innocente candeur qui décoroit
visage dans les jours de mon en-
e ! L'impoſture ni la calomnie n'ont
ſouillé ma bouche, depuis que vous
pprites l'art de parler & de me taire:
n ame ſe dépeint dans mes yeux par
oi que vous me fites de ne jamais
hir l'aimable vérité : je vis, ſurtout
le hommes religieux, comme avec
s amis de Dieu dont je préfére le com-
erce aux familiers entretiens avec les
otentats : ô combien ſeroit agréable le
jour de la terre, ſi les monſtres qu'en-
nte la nature humaine ſe changeoient
inſi en colombes !

Sicut columbæ, Math. 10.

Mais ce ne ſont ici que de légers
traits de la légiſlation Chrétienne.
'homme cachoit des penchans qu'il lui
en coûtoit trop de ſurmonter, & dont
le ſacrifice par conſéquent devoit lui
mériter des bénédictions ſpéciales. Quels

combats dans ſon ame à l'aſpect d'un mortel injuſte qui s'élevoit ſur les ruines de ſa fortune ; qui non content de lui ravir ſon honneur, portoit la témérité juſqu'à l'outrager en face ! cependant il lui falloit aimer cet homme ; & c'eſt ce que la ſageſſe humaine croioit impoſſible. Mais la Religion Chrétienne a des attraits qui non ſeulement lui facilitent l'obſervance de cette loi, mais encore qui la lui rendent aimable. Plus le Chrétien a lieu de ſe plaindre du mal que lui fait ſon ennemi, plus il goûte de douceur à lui faire du bien ! c'eſt ici l'objet privilégié de ſon cœur, comme c'eſt ici le grand précepte de l'amour : n'en ſoions point ſurpris : cette nobleſſe de ſentimens tendres lui eſt inſpirée par la mere de la belle dilection, *ego mater pulchræ dilectionis.*

Eccleſiaſti. c. 24.

## SECTION TROISIEME.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'amour des ennemis qu'inſpire l'eſprit de ſes loix.*

Nous ne parlerons point de l'amour des ennemis comme de la victoire ſur les autres paſſions : nous dirons que la paſſion de la vengeance eſt la plus ſéduiſante peut-être & la plus difficile à ſurmonter ; que le divorce avec l'objet le plus tendre n'eſt qu'un jeu auprès de l'amitié qui nous attache par devoir à un objet qu'on haïroit ſouverainement s'il étoit permis de le déteſter ; & que ſi la Religion Chrétienne paroît avoir quelque choſe de rebutant, c'eſt ici ſur tout qu'elle ſemble aggraver le joug au cœur humain. Delà toutes ces ſcenes tragiques dont nous avons en main l'hiſtoire ; ces attentats journaliers ſur l'honneur & la vie d'un offenſeur dont on ne peut ſoutenir l'aſpect : il nous en coutoit de l'aimer lors même qu'il étoit innocent ; tout nous porte à l'avoir en horreur depuis qu'il s'eſt rendu coupa-

S. Aug. ſer. 7 in pſal. 113.

ble : l'idée de ſon injuſtice jointe à l'impunité nous perce du plus vif reſſentiment ; & ſouvent c'eſt pour nous vivre que de mourir en le privant de ſon exiſtence ; telle eſt la fureur de nos penchans. L'autorité pouvoit bien preſcrire des loix à une paſſion ſi furieuſe, comme en effet tout la condamne, la légiſlation, la nature, la Divinité : mais l'eſprit de vengeance ne dominoit-il pas dans l'homme ſur toute la force de la loi ? ne trouvoit-il point dans ſon cœur une réſiſtance qu'il lui étoit, diſoit-il, impoſſible de ſurmonter ? eh ! lui étoit-il aiſé de pardonner un outrage, lui qui aimoit mieux perdre le jour que de ſurvivre à ſon deshonneur ? Ainſi le deſir de ſe venger crioit toujours dans ſon ame ; & c'étoit le jetter dans le déſeſpoir que d'exiger de lui qu'il oubliât ſon opprobre. Qu'auroit penſé cet homme, ſi quelque voix lui eût dit, *que faites-vous, mortel inſenſé ! ne comprenez-vous point que le plaiſir du cœur accompagne la douceur de l'eſprit ? pardonnez ; c'eſt dans un ſacrifice ſi ſanglant qu'eſt cachée votre plus douce félicité !* Religion Chrétienne ! c'eſt ici que vos attraits ſont au-deſſus de nos penſées ! mere de la belle dilection ! qui peut vous

vous comprendre, vous qui convertiſſez en ſources de délices nos fontaines de larmes ? l'euſſé-je crû ſi je ne l'avois éprouvé que mon ennemi étoit l'ami de mon cœur ? que je le voyois d'un œil plus tendre par la raiſon même qu'il m'avoit offenſé ? que ma joie devenoit plus ſenſible par la préférence que je donnois à ſon ingratitude plutôt qu'à ſes bienfaits ? Religion divine ! quel mortel ne vous aimera pas, vous qui rendez ſi délicieux un joug que nous crûmes devoir nous accabler ? (1)

(1) La ſévérité de l'Evangile n'eſt que dans les apparences, ſa douceur eſt cachée dans le ſecret de ſes loix. Les mondains ne peuvent point s'imaginer qu'on puiſſe être heureux, ſi on ne donne l'eſſor à ſes penchans : mais s'enſuit-il que la vertu eſt un tyran, parce qu'il ne peut pas entrer dans leur tête qu'elle faſſe la félicité de l'homme ? N'avons-nous pas chaque jour l'exemple de libertins convertis qui goûtent dans la pénitence mille fois plus de douceur qu'ils ne faiſoient dans le ſein des voluptés ? les paſſions ont pour objet le plaiſir des créatures ; le plaiſir en Dieu eſt le prix de la ſageſſe ; n'y a-t'il donc de différence entre les délices céleſtes & les vanités terreſtres ? le pardon des offenſes révolte l'orgueil humain ; mais c'eſt en cela même qu'il flate plus ſenſiblement le cœur par les douceurs particulieres que Dieu attache à un ſi généreux ſacrifice. La gloire de ſe vaincre ſoi-même, le bonheur d'être fidéle à Dieu, le plaiſir d'épargner un criminel qu'on peut perdre, la ſatisfaction de vivre en paix avec ſoi-même & avec tout le monde, l'aſſurance d'obtenir à ſon tour miſéricorde, mille autres avantages dans l'ordre naturel & divin que procure l'amour des ennemis, toutes ces choſes ne ſont-elles donc que chi-

La loi n'eſt point faite pour le juſte, elle eſt établie pour l'homme ſcélérat ; & c'eſt le juſte qui ſe rend attentif à conſulter la loi au défaut du méchant homme. Il a vû que l'amour du prochain étoit un des points eſſentiels que lui preſcrivoient tous les oracles : la nature s'eſt fait entendre à l'oreille de ſon cœur ; ſouviens-toi, lui a-t-elle dit, que ton ſang coule dans les veines de ton frere ; que vous avez l'un & l'autre le même pere dans le Ciel, comme ſur la terre vous êtes tous deux mes enfans ; que c'eſt ſur mon ſein bien plus que ſur ſa tête que retombent les coups dont ta main le frappe ? Ingrat perfide ! me ferois-tu verſer des larmes ſur la perte de ſa vie, toi à qui je donnai le jour dans l'effort de toute ma tendreſſe ? il a vû un Dieu prenant le ton de maître ſouverain lui intimer le grand précepte de ſa loi ; *tu aimeras tes ennemis*, lui a-t'il dit ; ma toute-puiſſance devient ici la régle de mes volontés : petite

S. Aug. l. de de Doctri. Chrif.

Math. c. 5.

mère auprès du honteux honneur de perſécuter un homme qu'on n'aime pas ? aux yeux des hommes vindicatifs, l'homme pacifique eſt un lâche ; les vindicatifs ſont des foux aux yeux de l'homme pacifique : lequel des deux juge plus ſenſément ? ou le Chrétien qui déteſte le vice, ou le mondain qui condamne la vertu ?

créature ! refuſerois-tu d'obſerver ici mon commandement, moi qui fais ce qu'il me plaît, toi qui es faite pour m'obéir, mortel orgueilleux que mon ſouffle peut réduire en poudre ? Il a vû ce Dieu que l'injuſtice pourſuivit, & que la barbarie crucifia, témoignant la douceur d'un agneau au milieu des plus humilians opprobres ; honorant du titre de ſon ami le plus cruel tyran de ſes jours ; prévenant d'un air affable & généreux de miſérables ſoldats qui attentoient ſur ſa perſonne ; réclamant le pardon de ſes bourreaux par les mérites de ſon ſang qu'ils faiſoient trop inhumainement couler. O non, c'en étoit trop ſans doute pour un homme qui ſe fait un devoir capital de reſpecter en tout la nature & la Divinité ! le Chrétien s'eſt ſouvenu qu'il devoit ſouffrir les offenſes, parce qu'il ſçavoit qu'il lui étoit défendu de ſe plaindre : il a juſtifié dans ſon cœur les traits de l'injuſtice, puiſqu'ils le mettoient dans le cas de paroître aux yeux de Dieu véritablement juſte : ſon amour pour tous les hommes lui a perſuadé que tous les hommes l'aimoient ; & s'ils ont bleſſé ſon honneur, il a blâmé le crime ſans condamner le criminel. Il n'a pas vû un Luc. c. 23.

ennemi dans ſon perſécuteur ; il a conſidéré en lui le ſuprême Légiſlateur qui lui ordonnoit de ſouffrir la perſécution : pouvoit-il ſe plaindre de ſe voir outrager, puiſque ce n'étoit qu'en ſe taiſant qu'il pouvoit conſerver ſa vertu, l'objet favori de ſon ame, ſon plus cher intérêt, ſon unique tréſor ?

C'eſt ainſi que la Religion étouffe des remords qui ſont le vrai ſupplice de l'humanité. L'ame chrétienne eſt toujours en garde contre la ſurpriſe, parce qu'elle eſt conſtamment préoccupée de l'amour de ſes devoirs. Au moment de l'outrage elle remonte à l'eſprit de ſa loi qui lui feroit un crime de ſon reſſentiment : dois-je donc vous offenſer, Seigneur ! parce que la créature m'humilie ? & puis-je faire retomber ſur vous ma honte ſous prétexte qu'elle mortifie mon amour propre ? vous imprimâtes dans mon cœur l'amour de mes ſemblables ; vous voulutes que je les aimaſſe par-là même qu'ils ſe rendoient indignes de mes regards ; vous ajoutâtes l'exemple à la parole en pardonnant vous-même les attentats contre votre auguſte majeſté : ne me ſuffit-il donc de ſçavoir que vous commandez pour me réſoudre à obéir, ou bien me

réſervai-je le droit de faire mes volontés lorſque je vous promis tant de fois de faire de la vôtre la régle de toutes mes penſées ? Vous êtes, Seigneur ! l'objet de mes ſoupirs ; je ne veux ni d'autre loi que la vôtre, ni d'autre maître que vous : la poſſeſſion de votre royaume eſt le prix de ma fidélité, comme la déſobéiſſance me conduit au ſouverain malheur : ſeroit-il poſſible que je vouluſſe tout perdre, parce que l'envie bleſſe ma délicateſſe ? & par quelle fureur aimerois-je le plaiſir de la vengeance qui cache un ſupplice éternel ? je pardonne, ô mon Dieu ! autant que je déſire de vivre en vous ; vous diſcuterez vous-même ma cauſe ; je ne veux à jamais d'autre arbitre que vous ! cependant, Seigneur ! pardonnez à mon ennemi : il me mit dans le cas de mériter devant vous ; quelle heureuſe offenſe ! ne ſerois-je pas digne d'un reproche éternel, ſi du moins en eſprit de reconnoiſſance je ne ſollicitois auprès de vous ſon pardon ? (1) S. Ambr. 10.

(1) Il faut bien que l'amour des ennemis cache des attraits puiſſans ; nous pouvons en juger par l'exemple des Héros Chrétiens qui goûtoient de préférence le plaiſir du pardon des injures, le nombre en eſt infini. C'étoit rendre un inſigne bienfait à l'Empereur Théodoſe que de lui avoir fait une injure par la

Plus le ſacrifice eſt grand, plus il eſt agréable aux yeux de Dieu ; & plus il eſt agréable aux yeux de Dieu, plus l'homme chrétien y trouve de douceurs. L'amour qui l'unit à cet Etre adorable lui a rendu comme perſonnelles les délices de ſa Divinité : l'intérêt qui l'attache à ſon ſalut ne vient qu'à la ſuite de celui qu'il prend à la félicité de ce Dieu qu'il aime par préférence à tout autre objet. Dans cet état, ſa répugnance naturelle à pardonner ſe change en ſentiment de plaiſir, parce qu'il ſçait que la victoire ſur ſes penchans fait la joie de Dieu ; c'eſt un ami qui ſe conſole de ſes diſgraces au ſouvenir du bonheur de ſon ami : il contemple ſon ennemi d'un œil tendre, puiſque c'eſt par lui qu'il plaît au Dieu de ſon cœur qu'il lui importe tant d'aimer. Delà dans cet homme, cette tranquillité d'ame au milieu de ſes opprobres ; cette complaiſance aimable à préſenter la ſeconde joue comme jalouſe du ſoufflet qui couvre

S. Aug. ſer. 5. de Sanct.

joie ſecrete qu'il reſſentoit en la pardonnant : plus il ſe ſentoit ému d'indignation, plus il étoit prompt à ſuivre les loix de la clémence : ce qui fait dire à S. Ambroiſe dans l'oraiſon funébre de ce Prince, *qu'on aimoit en lui les accès d'un courroux qu'on auroit craint dans les autres*, & optabatur in eo, quod timebatur in aliis. S. Ambro.

ſa premiere ; cette généroſité de préférence envers le perfide qui l'a voulu perdre en concurrence de l'innocent qui ne lui a rien fait. Jamais ſujet ne goûta le plaiſir de combattre ſous les yeux de ſon Roi, comme le Chrétien trouve de la douceur à ſervir de victime agréable aux yeux de ſon Dieu : ce n'eſt que pour lui qu'il ſoupire ; pour lui qu'il aime la vie ; pour lui, s'il le falloit, qu'il expireroit au milieu des roues : je ſerois trop heureux, Seigneur ! de donner mon ſang pour vous ; mes infidélités paſſées s'oppoſent à tant de félicité : mais je réparerai cette infortune en ſouffrant avec amour les opprobres de ma vie : je le dirai, Seigneur ! & vous ne me contredirez pas : un ennemi qui m'offenſe pourroit-il m'être odieux, moi qui pour la gloire de votre nom regarderois mon bourreau du milieu des ſupplices comme le plus tendre ami de mes jours ?

Ces ſentimens de l'homme Chrétien n'ont rien qui doive nous ſurprendre ; à bien connoître la Religion de Jeſus-Chriſt, il ſeroit ſurprenant au contraire qu'il ne les eût pas : l'amour qu'elle lui inſpire pour ſes ennemis eſt l'ouvrage de la grace ; eh ! de quoi n'eſt

pas capable une ame que l'eſprit de Dieu encourage ! alors tout en elle eſt élevé à un ordre divin, ſon cœur, ſes penſées, ſa volonté, ſes penchans. Elle hait aujourd'hui ce qu'elle aimoit de l'amour le plus véhément ; & elle fait ſes plus cheres délices de ce qu'elle ne pouvoit ſouffrir. Le charme des plaiſirs n'a plus de pouvoir ſur ſes ſens ; non que la créature ait ceſſé d'être aimable, mais c'eſt qu'elle a changé d'objet & de ſoupirs : c'eſt un renouvellement entier de tout elle-même qui lui a donné un nouvel eſprit, un nouveau cœur, une nouvelle nature. Aujourd'hui tous ſes conſeils, tous ſes mouvemens ſont en Dieu ; elle ne conſulte que ſa loi ; elle ne ſe préoccupe que de ſon amour ; elle ne veut avoir pour modéle que la régle de ſes volontés : ô qu'un outrage en face doit avoir d'attraits pour cette ame qui ne ſe glorifie que dans la croix de Jeſus-Chriſt ; qui préfére ſes humiliations à l'encens de toutes les créatures ! aimeroit-elle à ſe plaindre, tandis que c'eſt cet outrage même qui l'unit plus intimement à cet homme-Dieu dont elle préfére le regard à la poſſeſſion du monde entier ? Vous ne croiez rien de tout ceci, Cléonime ! je n'en ſuis

point ſurpris ; c'eſt que les myſtères de la grace vous ſont inconnus.

Et lorſque la calomnie flétrit la gloire de notre nom ; que l'injuſtice uſurpe nos priviléges ; que la tyrannie perſécute l'innocence de nos jours ; eſt-ce donc la main de l'homme qui s'appéſantit ſur nous ? que peut ſans vous, ô Dieu ! la haine des méchans contre vos ſerviteurs ? ſeroit-ce en vain que votre œil bienfaiſant compta tous les cheveux de leur tête ? n'eſt-ce pas plutôt Dieu lui-même qui ſe ſert de nos ennemis comme d'un inſtrument pour l'accompliſſement de ſes deſſeins miſéricordieux ; (1) pour faire de nous des vaſes d'honneur vraiment propres à l'ornement de ſon ſéjour ; pour nous rendre plus agréables à ſes yeux par la conformité de notre vie perſécutée avec celle Luc. c. 12.

(1) » Ce n'eſt pas vous, » diſoit Joſeph à ſes freres » barbares, qui me vendi- » tes comme un eſclave ; » c'eſt Dieu qui m'avoit » deſtiné à l'eſclavage. » Ainſi David ſupporta les outrages que lui fit l'audacieux Semeï : » Le Sei- » gneur, diſoit-il, lui a » ordonné de me maudire ; » qui eſt ce qui eſt en droit » de lui faire rendre compte de ſes volontés ? *quis* » *eſt qui audeat dicere*, » *quare hoc fecerit* ? ne pen- » ſons point, dit S. Au- » guſtin que, l'impie ſoit » dans ce monde une créa- » ture inutile ; Dieu le fait » ſervir aux deſſeins de ſa » providence en permet- » tant qu'il exerce la pa- » tience du juſte, *ut per illum bonus exerceatur.* » S. Aug.

de ſon fils crucifié ? Dans cette idée ſi conforme aux deſſeins de Dieu ſur ſes prédeſtinés, la conduite de notre ennemi, ſon cœur, ſon ingratitude, ſa noirceur, ſon front, tout en lui s'offre à nos regards ſous une face aimable. Nos yeux le voient avec plaiſir, puiſque ſon aſpect nous rappelle le ſouvenir de Dieu qui eſt toute notre conſolation. Ce n'eſt plus un tyran qui porte le déſeſpoir dans nos ames ; c'eſt un médiateur qui nous procure la paix du ſalut par notre patience à ſupporter ſes coups comme venans de la main de Dieu. Le bien qu'il nous enleve tourne à notre vrai profit, par les dettes dont nous ſçavons que ſon uſurpation nous décharge envers ſa redoutable juſtice. Nous trouvons dans ſa haine ce que toute la tendreſſe de nos amis ne ſçauroit nous procurer ; c'eſt un reméde qui nous guérit de nos bleſſures ; c'eſt un guide qui nous affermit dans la voie des Saints ; c'eſt un lien qui unit plus intimement nos cœurs au grand objet de leur deſtinée. Vraiment digne de tout notre amour, cet ennemi, puiſque c'eſt par lui que nous reſſemblons au meilleur & au plus parfait de tous les êtres ; & c'eſt ici que le pardon des injures pénétre l'ame

Luc. c. 6.

du Chrétien de douceurs ineffables.

En pardonnant à nos ennemis nous retraçons en nous l'image du plus touchant attribut de la Divinité : nous ſommes miſéricordieux comme notre Pere Céleſte eſt miſéricordieux ; nous faiſons du bien comme lui à ceux qui nous haïſſent ; comme lui nous diſſimulons la perfidie des hommes ingrats ; nos cœurs ſont toujours prêts à les recevoir en paix ; nous ſommes d'autant plus jaloux de leur bonheur, qu'ils nous ont comblés d'outrages ; & s'il le falloit, nous donnerions la vie pour leur procurer le ſalut éternel. Où ſont à préſent les puiſſans du ſiécle, ces amateurs des voluptés qui s'exaltent ſur le trône des plaiſirs ? c'eſt pour nous que ſont réſervées les délices qui font les heureux ; nous dont l'ame eſt toute remplie de l'eſprit de Dieu ; qui penſons, qui nous attendriſſons à la manière de Dieu ; qui par les effuſions de notre amour nous ſentons animés des tranſports de Dieu ; qui ſur la terre dont les habitans nous dévorent, jouiſſons de la tranquillité de Dieu : en eſt-ce trop pour nous d'aimer des hommes dont l'injuſtice nous éleve ainſi au-deſſus du mortel ? de baiſer leur main qui en nous frappant nous impri-

me un ſi noble caractère de grandeur ? d'accepter généreuſement le calice qu'ils nous préſentent, coupe admirable d'où coulent dans nos ames les plus pures délices du cœur humain ?

Et je crois bien qu'à n'enviſager l'offenſe qu'à raiſon de l'audace de l'offenſeur, on eſt, ce ſemble, en droit de pourſuivre la vengeance : qui peut autoriſer l'homme à perſécuter ſon ſemblable ; à ſémer d'amertumes le plaiſir de ſes jours ; à élever ſur ſes ruines les fondemens de ſon inſolente fortune ? ce ſont là des monſtres que la nature déteſte, & que la juſtice des loix devroit étouffer. Mais quand on remonte aux deſſeins de la providence ; quand on penſe que la perverſité des méchans ſert à éprouver la fidélité des juſtes ; que le pardon des injures (1) aſſure l'indulgence de ſes

S. P. Chryſ. m. 71.

(1) La parole de Jeſus-Chriſt eſt expreſſe : *pardonnez*, nous dit-il, *& le Pere celeſte vous pardonnera :* que ce motif eſt preſſant pour une ame qui a tout à craindre des jugemens de Dieu ! Quoi de plus admirable que le pardon de nos crimes qu'opère en nous le pardon des injures ! c'eſt ce qui fait dire à S. Gregoire de Nyſſe que *l'amour des ennemis nous rend participans du pouvoir de Dieu à qui ſeul il appartient de remettre les péchés,* »puiſqu'alors le » pardon que nous accor- » dons aux autres eſt com- » me un titre que nous » avons ſur ſes miſéricor- » des envers nous : faites, » Seigneur ! ce que j'ai fait, » imitez votre ſerviteur : » j'ai pardonné ſon injure

propres iniquités; que le ſacrifice de ſon reſſentiment attire les regards & touche le cœur d'un Dieu : alors ouï, c'eſt alors en nous un changement total d'idées & de penchans : notre imagination n'eſt plus tourmentée par le ſouvenir d'un affront qui nous procure un accroiſſement de vertu; notre humeur naturellement chagrine eſt diſſipée par l'exemple des grands hommes que la conſtance dans la perſécution immortaliſa ; la terreur qu'imprime la fureur d'un ennemi, devient pour nous une agréable ſurpriſe, parce que nous voions en lui le miniſtre du Dieu de vengeance qui pour ſa gloire & notre bonheur aime à nous humilier. Renouvellement d'eſprit & de cœur d'autant plus digne de nos ames reconnoiſſantes, que c'eſt par cet ennemi que nous devenons les fidéles copies de notre maître Jeſus-Chriſt ; par lui qu'à titre d'innocens perſécutés pour la juſtice, nous acquérons un droit légitime à la ſuprême félicité ; Religion Chrétienne ! par quel ſecret admirable m'apprenez-vous à convertir en l'onc-

Math. c. 5.

» à mon ennemi, pardon-
» nez-moi mes offenſes ſe-
» lon votre promeſſe, *fac*
» *quod feci ; imitare ſer-*
» *vum tuum : peccata di-*
» *miſi, & tu dimitte.* » S. Greg. Nyſ.

tion la plus douce, le plus funeſte poiſon de mon ame ! où étiez-vous, lorſque dans ma rage je pourſuivois mon ennemi pour le dévouer à la mort & moi-même à l'enfer ? que nuit & jour je me nourriſſois de fureur comme une bête farouche qui ne peut arracher le trait qui la perce ? que dans l'impuiſſance de me venger, je me cachois ſous terre pour dévorer à loiſir mon opprobre en déteſtant mon exiſtence ? les tems ont changé, Religion pacifique ! & c'eſt vous qui avez appaiſé les flots de mon ſang bien plus rugiſſans que ceux d'une mer en courroux ! aujourd'hui je fouris à l'aſpect d'un aggreſſeur qui leve le bras pour me frapper : je reſpecte dans ſa main le doigt de mon Dieu qui m'avertit en ſecret que c'eſt lui qui me touche : je dors plus tranquille ſur ſon outrage par le bonheur qu'il me procure, que ſur les bénédictions des hommes qui importunent ma vertu : les traits de la cenſure ſont pour moi des éloges ; vous m'apprites qu'avant d'être exalté, je devois néceſſairement paſſer par les humiliations : ô Religion ! quelle douceur réſerviez-vous aux plaiſirs de mes jours, & qu'elles rendent mon cœur ſenſible ! vous encouragez mon ame

contre la méchanceté des hommes ; & vous faites que leur perverſité contribue au ſalut de mon ame : le dirois-je, ſi je n'en étois intimement convaincu ? en ſerois-je convaincu, ſi vous ne me l'aviez fait ſentir ?

Et quelles furent les précautions de l'Egliſe pour engager le peuple Chrétien à ne pas ſe priver du bonheur inſéparable du pardon des injures ! En effet d'abord après les années de notre enfance elle nous inſtruiſit de ſes loix de paix & de miſéricorde, cette mere tendre : elle mit ſous nos yeux comme en ſpectacle le concert d'amour qui dans tous les ſiécles regna parmi ſes enfans : elle nous propoſa pour attendrir notre cœur l'exemple touchant de ſes martyrs ; des Rois enchaînés baiſant amoureuſement les mains ſacriléges des ſujets qui leur donnoient des fers ; des Vierges expirantes de douleur tendant des bras pacifiques aux bourreaux qui leur tranchoient la tête ; d'un Dieu lui-même, tout empourpré de ſon ſang, réclamant à ſon dernier ſoupir le pardon de la ville ingrate & déïcide. Du Calvaire, le théâtre de la miſéricorde, elle nous fit monter en eſprit juſqu'au trône du Dieu des Dieux. Elle nous dit

que puiſque le Tout-Puiſſant pardonoit aux mortels qui offenſoient ſa divinité, nous pouvions bien, nous, excuſer dans le prochain les injures qui bleſſoient notre délicateſſe : à cette fin elle nous conduiſit aux tribunaux de conſcience; elle nous montra les confeſſionaux où le plus ſacrilége impie trouve grace aux yeux d'un Dieu trop ſenſiblement outragé. Et pour achever de nous inſtruire dans l'art de pardonner, elle nous dit qu'elle-même, notre mere & notre nourrice, ſeroit toujours prête à nous faire grace ſi nous venions à lui faire outrage; que quand bien même nous lui déchirerions le ſein, elle auroit conſtamment les bras tendus pour nous recevoir en paix; que pour nous épargner même la peine d'une démarche, elle courroit après nous nous offrir ſon cœur & nous demander le nôtre : d'ailleurs votre ſacrifice ici ne ſera point ſans récompenſe, ajouta-t'elle : je vous promets de la part du Seigneur des couronnes qui feront la gloire & les délices de vos jours. L'univers vous regardera comme des hommes dignes de tout éloge par l'héroïſme de votre vertu : les Anges admireront en vous la grace du Tout-Puiſſant qui vous éleve

ainſi au-deſſus de la nature : Dieu vous verra avec plaiſir imiter ſon fils dans l'amour qui l'attacha conſtamment à la terre ingrate, & vous rendra participant de ſon immortalité : aimez vos ennemis, mes chers enfans ! le pardon de leurs outrages vous méritera, même dès cette vie, cette paix admirable que Dieu promit aux hommes de bonne volonté.

Ces exhortations de l'Egliſe étoient trop preſſantes & ſes promeſſes trop authentiques pour ne pas ſubſtituer ici l'amour à la haine. Nous avons tendrement chéri des hommes, trop indignes d'avoir part à notre tendreſſe. Alors en effet nous avons ſenti dans nos ames la douceur la plus intime du calme & de la ſérénité : le Miniſtre du Dieu vengeur des crimes nous a donné à nous-mêmes l'abſolution de nos offenſes ; le Crucifix au pied duquel nous dépoſâmes tout reſſentiment, nous a paru moins ſévere & beaucoup plus acceſſible ; une voix ſecrete nous a dit que Dieu acceptoit d'autant plus volontiers notre ſacrifice, que c'étoit pour lui plaire que nous étouffions tout eſprit de vengeance ; nous avons vû diſparoître tous ces fantômes d'une imagination ulcerée dont le ſouvenir d'un outrage violente les

reſſorts de l'ame trop ſenſible : ô victoires de la patience chrétienne ! le crime de notre frere a préparé les voies de notre félicité : & nous avons crû dans notre bonheur qu'il ſuffiſoit d'avoir des ennemis pour être véritablement heureux.

Et ne le ferions nous point déjà trop quand nous n'aurions que l'avantage d'être délivrés de tous les malheurs qu'entraîne l'inimitié? Qu'eſt-ce que l'eſprit de vengeance ? n'eſt-ce pas un ver rongeur, un aſpic meurtrier qui pique le vindicatif, qui le bleſſe, qui le tue? nuit & jour ſon poiſon eſt dans ſon ame ; c'eſt une plaie qui ſaigne au milieu de ſes plaiſirs : & tandis que ſon ennemi coule des jours ſereins, lui ſeul vit miſérable, en proie aux horreurs d'une triſteſſe mortelle. Cette réflexion eſt intéreſſante pour vous, Cléonime ! ſi à l'exemple du Chrétien vous ne pouvez aimer vos ennemis en vue de plaire à Dieu, du moins devez-vous leur pardonner pour l'amour de vous-même. Ne parlons point de ces cataſtrophes par où ſe terminent ces inimitiés ſarouches qui cherchent à venger le point d'honneur au prix même de la vie ; qui dans leur fureur s'arment d'un glaive avide

de ſang & de carnage; qui d'un ſeul coup renverſent le corps ſur la pouſſière & plongent l'ame dans l'Enfer : c'eſt alors ſans doute un trop grand malheur ; & ce n'eſt pas là votre cas, dites-vous. C'eſt un voiſin qui vous a diſputé vos droits, & que vous ne voulez plus voir; un ami qui a révelé votre ſecret, & à qui vous ne donnez plus le ſalut; c'eſt un ambitieux comme vous dont la calomnie a fait évanouir vos projets, & qu'à votre tour vous voulez ſupplanter en le perdant de réputation. Mais quoique votre haine n'aille pas ici juſqu'à la mort, êtes-vous pour cela moins malheureux ? ne vous retracez-vous point avec inquiétude & douleur l'outrage que vous avez reçû ? ne groſſiſſez-vous point dans votre imagination la malignité du trait qui vous bleſſe, & par là n'irritez-vous point la plaie qui ſaigne dans votre cœur ? n'épuiſez-vous point votre cerveau en de vains mais violens efforts de jalouſie, d'animoſité, de querelles, de factions ? de-là les coups que vous voudriez frapper, tombent par anticipation ſur votre tête : votre ame ſe livre à des remords qui ne ceſſent de la déchirer; les fleurs que votre ennemi cueille ſous vos yeux ſont com-

me des épines qui vous percent les entrailles ; vous cherchez la ſolitude pour exhaler vos feux contre vous-même, contre le Ciel, contre l'Enfer ; le chagrin peint dans vos ſourcils, afflige votre famille, vos amis, & leur douleur accélere & redouble vos tranſports : vous proteſtez de ſoulager votre ame par la vengeance ; mais le pas eſt gliſſant : votre ennemi eſt un homme accrédité qu'il vous eſt difficile & même dangéreux de pourſuivre ; c'eſt un Mardochée le favori de ſon Prince ; un Amnon fier & violent qui ne vous reſpecte ni ne vous craint ; un David le bien-aimé du peuple : vous ne ſçavez de quel côté le prendre pour le percer de vos traits : vous craignez qu'en ébranlant les fondemens de ſa maiſon vous ne ſoyiez vous-même comme Samſon enveloppé ſous ſes ruines : votre impuiſſante haine abat votre courage ſans appaiſer vos remords ; les forces vous abandonnent ; vous tombez ; & vous cherchez qui vous donne la main : eh, mon cher Cléonime ! voici un Samaritain qui s'offre à guérir vos bleſſures ! ramaſſez en eſprit de Religion l'huile de miſéricorde qui coule de ſa plume ; levez-vous au nom du Seigneur ; allez

Luc. c. 10.

trouver votre ennemi, ou du moins faites qu'il vienne à vous ; renouvellez votre premiere alliance ; eh, voilà que la ſanté eſt rendue à tous vos eſprits !

Quel genre d'inimitié ! quelle ſtupide fureur ! la fortune d'Aman égaloit en plaiſirs la proſpérité de ſon Prince, s'il avoit ſçû pardonner les injures ; & ſa ſenſibilité lui prépara la plus tragique deſtinée. Vous le ſçavez, le Curateur d'Eſther lui refuſe un ſalut qu'il devoit ſans doute à la prééminence de ſon rang : tout-à-coup la haine obſéde ce favori d'Aſſuerus, le chagrin, la noire triſteſſe. Il s'abat ſur un lit de douleur, Eſther. c. 5.
car il ne peut ſurvivre à ſon déſeſpoir : commandement des armées, gouvernement des Provinces, adorations des peuples, qu'eſt pour lui toute la gloire de l'empire après l'outrage de Mardochée ? ſa vengeance médite un ſupplice pour punir cet inſolent étranger ; & le ſupplice de la croix eſt réſervé au courtiſan vindicatif en punition même de Ibid. c. 7.
ſon deſir de vengeance. Eſt-il poſſible qu'on ſigne ainſi l'arrêt de ſes propres malheurs pour goûter le plaiſir de perdre un ennemi ? mais que d'Amans verroit-on paſſer de la mort à la vie ſi les hommes vouloient être Chrétiens !

Et ne comptez-vous pour rien le vuide que laiſſe dans votre cœur la rupture avec votre ami ? rappellez-vous cette amitié tendre qu'il conſervoit pour vous ; ce zèle ardent avec lequel il embraſſoit vos intérêts ; ces doux momens où vous vous répandiez en effuſions de confiance & d'amour qui vous faiſoient goûter les plus pures délices. Ces jours heureux ont paſſé, votre haine en a interrompu le cours, & vous êtes le ſeul qui ſouffre de ce qu'ils ne ſont plus. Votre ennemi n'a rien perdu de ſon repos, tandis que vous ne faites que vous tourmenter : il jouit de la gloire digne de ſes talens ; & vos indignes menées terniſſent chaque jour la vôtre : il marche à l'ombre de la protection, & tout le monde vous abandonne à vos cris ſéditieux : il ſe leve après avoir dormi en paix ; & vous vous couchez d'ennui pour vous lever en colere & par déſeſpoir : quel homme êtes-vous, pour vous obſtiner ainſi à vivre miſérable, pour nourrir dans votre ſein le ſerpent de la diſcorde dont le poiſon ne ceſſe de vous infecter ?

Le Religion épargne ces cruels retours de la vengeance par les avantages qu'elle attache à la douceur de l'eſprit.

Et ne fût-ce que pour ſon propre repos, le Chrétien ſoumettroit ici ſon cœur à la jalouſe obſervance de ſa loi. La prudence de la chair, ſi fiere ſur le chapitre de l'honneur, lui paroît un joug trop onéreux par les ſupplices de l'ame & du corps inſéparables de la haine : il aime de préférence un Evangile qui le conſole de ſon opprobre par le plaiſir qu'il goûte à faire grace au calomniateur : la loi du pardon flatte d'autant plus ſon cœur qu'il ſeroit dangereux que ſa ſenſibilité n'alterât ſa vertu. Il éprouve que l'événement répond en effet aux oracles de ſa Religion ; qu'il jouit de toute ſa tranquillité en fermant l'oreille aux diſcours des méchans ; qu'en vainquant le mal par le bien il jette des charbons de feu ſur leur tête ; Ep. ad Rom. c. 12. que ſon ennemi confus de ſa généroſité à lui pardonner & de ſa propre perfidie à le trahir, s'attache enfin à lui par un lien mille fois plus tendre, & que par ce changement il retrouve dans ſon tyran le plus zelé & le plus conſtant de ſes amis ; ne laiſſons point échapper cette derniere idée, c'eſt ici un attrait particulier qui attache le Chrétien à l'eſprit de ſa Religion.

Quel eſt l'homme dont le cœur réſiſte à

l'amour d'un autre homme qui pour les outrages qu'il en a reçus ſeroit, naturellement parlant, fondé à le haïr? Un monſtre de cette eſpéce feroit horreur à la nature ; & je penſe qu'il eſt encore à naître. La tendreſſe ſubſtituée à la haine, eſt un de ces objets touchans qui remuent tous les ſentimens de l'humanité ; l'amour profane fût-il jamais ſi ſéduiſant? c'eſt en elle un effort de grandeur qui accable le cœur humain ; & l'enviſager d'un œil inſenſible, ce ſeroit être l'inſenſibilité même. Mais non, les hommes ſont des hommes, & non des ſatyres ou des onocentaures : ils aiment celui qui les aime ; & ils adorent pour ainſi parler celui dont leur haine ſe concilie l'amour. Que fit Saül, ce Prince inflexible, lorſque David qu'il perſécutoit ſi cruellement ſe jetta à ſes genoux, en lui demandant ſon amitié? Tout-à coup ce lion terrible ſe change en agneau ; Saül ſent ſes entrailles s'émouvoir, & bientôt ſes yeux laiſſent couler des larmes : » eh quoi ! mon fils ! dit-il à Da» vid, eſt-ce donc vous que je vois ici, » vous cet homme juſte aux pieds d'un » ſi méchant Roi ! ô, dès ce moment, » mon amour le plus tendre devient le » prix de votre grandeur d'ame ; & en

L. 1. Reg. c. 24.

» vous

» vous rendant mon cœur, je veux auſſi
» vous céder ma couronne! vous pou-
» viez me perdre, mon fils, c'eſt à
» votre vertu que je ſuis redevable du
» ſouffle qui me laiſſe reſpirer encore!
» non jamais, non, il ne fut un hom-
» me comme vous! mais lorſque vous
» ſerez aſſis ſur mon trône, ſouvenez-
» vous de m'accorder une grace que
» j'eſpére de votre généroſité; c'eſt
» mon fils, que vous daigniez conſer-
» ver comme la vôtre propre, la gloire
» de mon nom! » Quel aſcendant prî-
tes-vous ſur mon cœur, Religion ſainte!
lorſque par la douceur que vous m'inſ-
pirâtes, vous fites naître mes plaiſirs du
milieu de mon oppreſſion! vous ar-
rachâtes de mon ame les traits dont
l'envie l'avoit cruellement percée: votre
main ſuſpendit les pleurs que devoit
faire couler la barbarie de mes tyrans:
votre ſouffle prépara mes yeux au plus
doux ſommeil dans ces nuits d'horreur
où je ſçavois que les impies conſpi-
roient ma perte. Tranquille, content,
ſoumis à vos loix, plein de confiance
en vous & d'amour pour tous mes fre-
res, j'ai vu mes ennemis careſſant ma
face de la main même dont ils m'a-
voient frappé; ils ont défendu ma cau-

ſe comme les droits de leur ami le plus tendre ; je goute en eux cette joie ſecrette que reſſent un enfant entre les bras de ſa mere nourrice : Religion ſainte ! c'eſt vous qui éteignites dans mon ame le feu de la vengeance ! c'eſt par vous que le Ciel repand ſur mes jours la plus douce ſérénité ? c'eſt en vous que je trouve mon repos qu'envain les puiſſances d'Enfer s'efforceroient de troubler ! quelle perte pour moi de vous avoir connue trop tard ! devois-je donc tant réſiſter à vos charmes, moi qui chaque jour avois à ſouffrir de la méchanceté des hommes ? Religion protectrice ! vous qui me vengez par des conſolations ineffables de la grandeur & du ſouvenir de mes malheurs ?

J'en ai dit, ce me ſemble, aſſez ſur cette matière qui m'a paru d'autant plus intéreſſante que l'amour des ennemis eſt l'objet favori de l'homme Chrétien, comme il eſt le grand précepte de ſa loi : imprimez-la bien dans votre ame, Cléonime ! elle a une liaiſon intime avec la proſpérité ou le malheur de vos jours : & pour mieux vous l'inculquer, voici en deux mots l'hiſtoire de notre cœur que je vous propoſe pour

modéle,& qui par ce que nous ſommes vous apprendra ce que vous devez être. La haine arme donc contre nous l'injuſtice & la calomnie : mais nous ſommes inſenſibles au mépris & même à l'eſtime des hommes : nous croions que les méchans ſur-tout ne méritent point qu'on s'embarraſſe de ce qu'ils penſent, ou de ce qu'ils diſent. Nous aimons le prochain juſques dans les outrages dont il nous honore, Jeſus-Chriſt nous le commande : nous lui donnons même dans nos ames une préférence ſur nos amis, puiſqu'il nous aſſocie aux opprobres de notre Dieu : nos cœurs ſont à lui par là même qu'il nous refuſe le ſien ; & ſi nous avons des graces à répandre, c'eſt par lui que nous commençons. Ainſi pardonnant tout, nous jouiſſons de notre tranquillité. Un ſoufflet qui couvre notre joue porte la ſérénité ſur nos fronts : & s'il nous eſt donné pour la querelle de Jeſus Chriſt, nous le préférons à tous les honneurs du triomphe. Une réparation ſeroit pour nous une véritable injure : la reconnoiſſance crie dans nos ames en faveur de l'ingrat qui nous humilie ; & c'eſt à prier pour l'offenſeur que ſe borne notre plaiſir à nous venger de ſon Math. c. 5.

offenſe. Et alors, la Religion nous fait ſentir toute la force de ſes attraits ; nos cœurs s'abſorbent dans l'immenſe océan des plaiſirs de la vertu ; nous marchons d'un pas ferme au milieu d'un païs ennemi ; nous jettons par tout des regards d'amour, & nous voions que tout le monde nous admire ; nous entendons la voix des Anges qui célébrent & notre courage & nos victoires ; Dieu lui-même nous paroît ſe préoccuper & comme ſe féliciter de la grandeur de nos ſacrifices : alors nos ames jouiſſent du plus profond repos, notre face eſt riante, notre ſommeil eſt doux, nos jours ſont paiſibles & délicieux ; nos ennemis ne ſont plus, tous les cœurs ſont à nous comme les nôtres embraſſent l'univers ; notre joie eſt parfaite ; & les occaſions trop rares où la haine nous perſécute, ſont peut-être le ſeul plaiſir qui nous manque : ſouvenez-vous bien de tout ceci, mon cher Cléonime ! qui ſçait ſi à force d'y bien réfléchir, Dieu ne vous fera point la grace de l'éprouver un jour ?

Le pardon des injures eſt un des beaux efforts de la vertu ; par conſéquent l'homme devient très-eſtimable par là même qu'il ſçait pardonner. Les

Philoſophes payens la connoiſſoient bien cette gloire, lorſqu'ils déroboient aux yeux du public leur deſir de vengeance, les Socrate, les Licurgue, les Ariſtide. Leur ſageſſe, par tout ailleurs auſtère, faiſoit diſparoître ici l'homme iraſcible, & n'offroit que la douceur d'un enfant : ils préféroient un œil crevé par la lance ennemie au diadême qui pare la tête des Souverains, car ils ſçavoient que l'éclat de la vertu efface la ſplendeur du trône : eh ! Céſar attendri de la mort de Caton ſon ennemi conjuré ne nous paroît-il pas plus grand, que Céſar enfonçant les bataillons du fier Arioviſte ſur les rives du Rhin?

Mais que ſeroit-ce que triompher de l'eſprit de vengeance, ſi l'homme ſe laiſſoit vaincre d'ailleurs par ſes autres penchans? admirons le courage dont la Religion fortifie ſon cœur contre tous les ennemis de ſon ſalut; & vous, Cléonime, apprenez à connoître la douceur de ſon joug par le mépris que fait le Chrétien des terreſtres voluptés. Ce n'eſt plus ici, non ſans doute un eſclave ſoumis à l'inſtinct d'une chair animale; c'eſt un Souverain qui maîtriſe les appétits du vieil homme & toute la nature : regardez autour de vous ! ne

voiez-vous point l'ame fidéle rompre généreuſement avec tous les plaiſirs de la terre dont l'attrait vous paroît ſupérieur aux charmes de la vertu? je ne dis point que le Chrétien ne faſſe quelquefois de grandes chûtes : ne vîmes nous donc jamais le ſacrilége préſider dans le Sanctuaire du Dieu vivant! mais c'eſt ici le crime de Satan traveſti en diſciple de Jeſus-Chriſt. Je parle de cet homme qui marche dans la ſimplicité de ſon cœur; qui eſt ſans ceſſe en garde contre les piéges de la ſéduction; qui, jaloux de ſes devoirs, craint de pécher même dans ſes juſtices. C'eſt cet homme à qui la Religion ſert de rempart contre les ennemis de ſon ſalut; & qui du côté même du cœur péche plutôt par inadvertence que par foibleſſe, *& qui operantur in me non peccabunt.*

Eccleſiaſt. c. 24.

## SECTION QUATRIEME.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'empire que donne ſur les paſſions l'obſervance de ſes loix.*

COMBIEN ne devoit pas être heureux cet état d'innocence où l'homme jouiſſoit en paix de lui-même ; où ſon cœur ſoumis à l'eſprit étoit ſouverainement maître de ſes deſirs ; où la vertu conſervoit ſur ſes penchans un aimable empire que gouvernoient la raiſon & la Divinité ? ſa gloire d'ailleurs étoit éclatante ſans doute, & vraiment digne de la magnificence de ſon auteur. Autant que le Ciel eſt éloigné de la terre, autant il ſurpaſſoit les créatures viſibles en grandeur, en pouvoir, en excellence. Son ame ſemblable aux intelligences, fut enrichie des plus précieux tréſors dans l'ordre naturel & divin, la douceur, l'eſprit, la ſageſſe, la beauté. Il étoit le miracle du monde par le caractère de majeſté que l'Eternel avoit imprimé ſur ſon front. Il ne lui manquoit rien du côté de la fortune

ni du côté de l'eſpérance : il étoit maître de l'univers ; & à une ſi belle couronne étoit attaché le privilége de l'immortalité : quel pinceau pourroit tracer au naturel le portrait de l'homme dans ſon Paradis de délices ! mais à quoi ſe fût réduite ſa félicité s'il avoit ſenti dans ſon ame une loi de contradiction ? ſi ſon cœur eût été comme en guerre avec ſon eſprit ? ſi, malheureux eſclave de penchans illicites, il ſe fût attaché à la créature, tandis qu'en ſecret il auroit ſoupiré malgré lui pour l'éternelle beauté ? Adam eût été miſérable ſans doute au milieu de ſa proſpérité : quel malheur pour ſes deſcendans d'être tout enſemble & dépouillés des prérogatives de l'innocence, & chargés des chaînes du plus honteux & du plus cruel des eſclavages !

Sap. c. 2.

Qu'eſt-ce que l'homme aſſervi par les paſſions ? c'eſt un eſprit errant qui s'en va & ne revient plus ; qui roule dans ſa tête mille vagues projets dont il ne connoît ni le nœud ni les reſſorts ; qui, courant au hazard çà & là, ſe retrouve ſans le ſçavoir au terme d'où il étoit parti. C'eſt un fou que l'étourderie entraîne toujours au-delà des bornes du bon ſens : il ne reſpecte ni

Pſal. 77.

honneur, ni vertu, ni bienſéance : il ne va pas au crime ; il s'y précipite : & tout l'éloge que mérite ſon bonheur funeſte, c'eſt d'avoir conduit ſon intrigue en habile extravagant. C'eſt un malade importun qui malgré lui ſe tourmente ſans ceſſe : tantôt enveloppé dans un morne ſilence, & tantôt épuiſant ſon ſouffle à force de ſe plaindre : ici las de vivre ; là effrayé des horreurs de la mort : aujourd'hui voulant affronter le danger qui le preſſe ; & bientôt penchant la tête ſous le coup qui le menace. point de vrai plaiſir pour cet homme dans le ſein même des plaiſirs. Son cœur eſt déchiré tour-à-tour par la jalouſie, par la crainte, par le dégout. Le vuide immenſe que la volupté laiſſe dans ſon ame lui cauſe les plus cruels retours : c'eſt un ver qui le perce, qui le ronge, qui le tue : ſon imagination ſeule fait ici ſon déſeſpoir ; c'eſt alors qu'il ſe croit malheureux, quand l'objet de ſon amour repoſe entre ſes bras : faut-il donc que l'homme ſoit miſérable en tout ? & par quelle fatalité ſes plaiſirs les plus délicats ſont-ils le ſujet de ſes plus noirs chagrins !

S. Ambr. de vita beata.

La grace de Jeſus-Chriſt n'éteint point les paſſions ; nos combats y per-

droient de leur gloire, & nos couronnes de leur éclat : elle fait dompter
1. Corinth. c. 15. les passions ; elle reprime la tyrannie des passions. Le Chrétien fortifié par sa vertu ne sent plus ces accès de vapeurs qui au moment de la tentation ébranlent & tournent la tête. Attaqué de front ou par surprise, son esprit est toujours en garde & jouït de toute sa présence : il ne prétend point vaincre sans combattre ; il veut que la victoire soit le prix de son courage : il n'ignore point que pour triompher des ennemis de son salut, il faut se surmonter soi-
Epi. ad Rom. c. 8. même, par conséquent souffrir. Dans cette idée son ame déploie tout ce qu'elle a de prudence & de force : il a constamment l'œil sur lui même, sur le danger qui le presse, sur son Dieu protecteur (1). Il arrache d'une main prompte les traits qui le blessent ; & loin de l'abattre, l'atteinte de la douleur enflamme son zèle, ranime son cœur & le console : *que mon corps périsse, Seigneur ! pourvu que votre droite sauve ma*

(1) L'homme ne peut rien sans la grace ; avec la grace il peut tout. S'il ne consulte que son courage, il est déjà vaincu : mais avec la confiance en Dieu les plus terribles tentations ne sont qu'un jeu, & l'ombre d'un combat, *ludus & umbra certaminis.* S. Aug.

*vertu* ! *eh* ! *quelle joie peut être comparée au plaiſir de vous être fidéle* !

Avec l'art de ſurmonter ainſi les obſtacles du ſalut, les paſſions ne ſont plus le ſupplice de la nature. Le Chrétien remonte à un Dieu jaloux & rémunérateur qui défend le mal & qui couronne la ſageſſe. Il ſçait qu'à raiſon de la boue dont il eſt paîtri, la chair doit naturellement ſe révolter contre l'eſprit ; que ce n'eſt pas envain que la Religion lui met des armes en main contre le Démon ; & que plus les penchans ont de la difformité avec la raiſon, plus il doit tenir en reſpect les deſirs de ſon cœur. Alors rien ne l'étonne : il voit l'orage ſe former comme ces tranquilles Pilotes accoutumés à la tempête : il combat le tentation avec fierté ; & il aime qu'elle lui réſiſte encore, puiſque ſa réſiſtance multiplie ſes couronnes. Qu'importe la fermentation de tous ſes eſprits, pourvû que ſon courage ſe ſoutienne ! combattre, ſouffrir, mourir, c'eſt là le grand objet de ſon ame ; c'eſt là toute ſa fortune ; c'eſt le comble de tous ſes ſoupirs.

S. Aug. de nat. & lib. arbit.

S. Leo. Ser. 35.

Quelle force ! quels combats ! quelles victoires ! vous avez vû mon cœur en bute à la tentation du crime, ô vous,

Seigneur, le protecteur de ma foiblesse! nuit & jour l'horreur du péché m'environne, car l'esprit immonde investit toutes les avenues de mon ame : mes vanités passées me percent de langueur par le souvenir de mes plaisirs que je préférois aux délices des Chérubins. La vertu même, cette Reine aimable si précieuse à mon cœur, se change souvent pour moi en tyran : elle ne me fait entendre sa voix que pour me dire que je ne l'aime pas assez, ou que je suis trop indigne de l'aimer : vous m'avez vu du haut de vos Cieux, Seigneur, & vous avez vu en moi la plus misérable de vos créatures. Mais ô vertu! ô puissant & suprême courage! vous m'avez revêtu d'un casque pour le jour de mes combats! vous avez arraché les traits qui divisoient mon ame! vous avez converti mes ruisseaux de pleurs en des fontaines d'amour! une noble fermeté, je ne sçais quelle force terrible, me pénétre & m'enhardit! je ne crains ni mon cœur, ni le crime, ni la mort, ni toutes les puissances d'Enfer! j'ai juré de plutôt mourir que de pousser le moindre soupir pour la créature dont vous voulez, Seigneur, que je mépriſe les charmes! c'est au milieu de moi-

même comme un boulevard inexpugnable où tous les Démons viennent ſe briſer ! & c'eſt alors ſur tout que la joie pénétre mon cœur, quand vous permettez que mes funeſtes penchans tourmentent mon ame, puiſque votre eſprit m'atteſte que vous ne me châtiez que parce que vous m'aimez. Tobi. c. 12.

C'eſt ce plaiſir atraché aux combats ſpirituels qui par l'attrait le plus délicieux couronne les efforts de l'Athlète Chrétien : Dieu, témoin de ſa réſiſtance, ramene enfin la paix. Tel qu'un Roi victorieux qui récompenſe ſes ſoldats, il s'incline ſur ſon ſerviteur comme pour le féliciter de ſa conſtance dans la vertu : il le remplit de cette joie vive qu'imprime tout-à-coup un danger terrible qu'on vient d'éviter : il lui fait intimement ſentir & l'honneur qu'il a de vivre ſous ſes loix, & tout le prix des couronnes réſervées à ſa fidélité. Dans ces accès divins qui ſaiſiſſent ſon eſprit & ſon cœur, le Chrétien regarde les paſſions comme les inſtrumens de ſa félicité : il attend dans une eſpéce d'importunité ces momens orageux que ſuit un calme ſi bienfaiſant : il ſe ſouvient avec une joie ſecrette d'un ennemi qui lui procure des lauriers en- S. Chryſoſt. hom. 6. in Math. ante med.

le voulant charger de chaînes : qu'êtes-vous Démons! & vous, flammes criminelles ! que rugiſſez-vous dans mon ame ! viens, Enfer ! le Seigneur marche à ma droite! ta jalouſe rage fait les délices & la paix de mon cœur!

Ici la Religion Chrétienne offre deux objets qui tiennent du divin, remarquez bien, Cléonime ! la victoire ſur les paſſions, & la joie du cœur (1) aux priſes avec les paſſions. Combattre ſes penchans, c'eſt dreſſer dans ſon ſein un tribunal contre ſoi-même : c'eſt porter le fer & le feu dans la partie la plus ſenſible de ſon ame : c'eſt s'immoler de ſa propre main comme une victime de douleur & de ſanglots : & voilà ce qui rendoit l'établiſſement du Chriſtianiſ-

(1) La victoire ſuit le combat : la gloire & les délices du triomphe couronnent la victoire. La tentation tyranniſe le cœur ſans doute ; mais le Chrétien, d'ailleurs toujours prêt à ſouffrir, s'occupe alors du plaiſir de combattre un ennemi qu'avec le ſecours de la grace il eſt aſſuré de vaincre. Avec l'art de réſiſter ainſi à la tentation, ce qui eſt capable d'épouvanter une ame ſimple, l'encourage & le flatte : c'eſt comme un brave guerrier revêtu de ſa cuiraſſe qu'un imbécille ennemi & ſans armes défie au combat. Quel avantage pour nous d'avoir à lutter contre des ennemis impuiſſans. » Mes freres, » diſoit ſaint Auguſtin, le » Démon eſt comme un » chien à l'attache : il » peut aboyer ; mais non » jamais mordre que celui » qui le veut bien, *ſed non* » *mordere niſi volentem.* »

me naturellement impoſſible. Il falloit un Dieu pour porter l'homme à ſe détacher de ce qu'il aimoit d'un amour véhément & naturel : jamais la philoſophie n'eût eté capable d'un tel effort ; comme jamais le paganiſme ne vit de ce genre de héros. Or ce combat ſi ſingulier, ſi opiniâtre, ſi ſanglant, eſt devenu comme le métier favori du peuple chrétien. C'eſt par devoir d'état que nous renonçons au ſiécle & à ſes pompes ; que nous étouffons juſqu'au deſir de fortune, de vengeance, de renommée ; que vivant au milieu de Babylone nous déteſtons de cœur & d'eſprit ſes enchantereſſes délices. Notre victoire ici n'eſt pas ſuſpecte ſans doute. Diſtribuer ſes biens aux pauvres pour embraſſer la croix de Jeſus-Chriſt : paſſer du brillant ſéjour du monde dans les ombres farouches du cloître : verſer des larmes brûlantes de pénitence de ces mêmes yeux qui brûloient autrefois de la flamme la plus tendre ; n'eſt-ce pas là un ſpectacle que nous donnons chaque jour à la terre ? ne ſurmontons-nous point la cupidité par l'abandon ſolemnel que nous faiſons du monde & de ſes concupiſcences ? la molleſſe du luxe par le cilice dont nous ſommes revêtus ? Luc. c. 18.

les appétits de la chair par la rigueur d'un jeûne qui extermine nos faces? & par-deſſus tout, ne triomphons-nous point au milieu du carnage qui nous environne? ne préférons-nous point les outrages à tout l'encens de la flatterie? n'aimons-nous pas mieux réſiſter au penchant qui nous ſollicite, que goûter des plaiſirs qui nous deshonorent? le triomphe de nos ames ſur cet importun aiguillon de la chair qui nous ſollicite, n'a-t'il pas pour nous infiniment plus d'attrait que la douceur d'une volupté que Dieu défend? (1) ô, Religion Chrétienne! ô, vertu toute-puiſſante! qui ſubjugue l'impérieuſe nature! qui convertit la douleur en amour! qui dreſſe ſur nos propres débris nos plus magnifiques trophées! que ſont les Potentats du ſiécle, ces Rois terribles dont

Epi. 1. ad Gal. c. 6.

2 Corinth. c. 12.

(1) Le Chrétien eſt vengé de la privation des plaiſirs ſenſuels par la ſeule joie d'avoir trouvé Dieu. Plus l'amour des choſes céleſtes s'accroît dans ſon ame; moins le ſacrifice des voluptés terreſtres coûte au penchant de ſon cœur:» il » ne faut pas croire, dit » Tertullien, que la vie » Chrétienne ſoit une vie » de triſteſſe; nous ne quit» tons les plaiſirs que pour » des plus grands plaiſirs.» Je dis plus: c'eſt que ce plaiſir en Dieu convertit en douceur, par je ne ſçais quelle opération de la grace, la triſteſſe même qui n'ait des paſſions qu'on réprime: ſaint Auguſtin met cette triſteſſe au nombre des huit béatitudes, *bienheureux ceux qui pleurent, car ils ſeront conſolés.*

le regard tient les peuples asservis ? l'homme maître de son propre cœur ; victorieux de la chair, du monde, du démon ; tranquille, bienheureux au milieu des flots qui l'investissent ; oui, cet homme est le vrai héros de la terre, le plus grand & le plus illustre d'entre les hommes. S. Chrysost. in Math. 2.

Ne rafinons pas ici sur le système du vrai bonheur : mettons dans une juste balance l'esclave des passions, & l'amateur de la vertu. Voyez, Cléonime ! sur le théâtre du monde profane ; là, l'orgueil qui d'un ton arrogant exige en tout les préférences ; mais qu'un maître rival humilie à chaque pas en le faisant passer à sa gauche : ici, l'ambition, d'ailleurs chargée de crimes, qui dans l'impuissance où elle est de s'aggrandir sert de victime à sa propre fureur : là, le luxe dont le public pour tout éloge censure le faste & la parure risible : ici, la volupté qui, se transformant en bête, entraîne avec elle ou la stupidité de l'esprit, ou la ruine de la santé, ou la perte de la réputation, ou la décadence de la fortune. L'appareil de la vanité est éblouissant, qui le dispute ? mais perçons à travers son éclat ; que verrons-nous ? le noir chagrin assis sur un siége

de douleur qu'entourent les furies. C'eſt un riche avare qui, croiant voir couler ſon ſang ſur la table, aime mieux mourir de faim : c'eſt un jaloux guerrier qui ne ſert que par rage, parce qu'il lui manque un grade militaire : c'eſt un homme de ſang qui, n'oſant courir à la vengeance, eſt nuit & jour en proie au Démon de fureur : c'eſt un jeune libertin, une femme licencieuſe qui alterent conſtamment leurs plaiſirs par la jalouſie, par le caprice, par les excès, par les remords, par l'infidélité. Qu'eſt-ce donc que le regne du monde qu'on nous vante avec tant d'emphaſe ? où eſt donc le bonheur d'un mondain qui ſans ceſſe ſe tourne & retourne ? qui dans l'eſpérance de rire un jour ſe dévoue cruellement aux ſanglots ? qui du milieu même de ſa joie voit ſouvent naître le déſeſpoir de ſes jours ? qui après une vie toute d'intrigues ne recueille enfin qu'une moiſſon de cheveux blancs ; qu'un amas d'humiliantes infirmités, filles des deſirs intempérans ? ici, monde profane ! nous te rendons la compaſſion que tu portes aux rigueurs apparentes de notre état : comment ne voyons-nous ſur tes autels ſacriléges que des victimes teintes de leur propre ſang ! inſenſés mon-

dains ! quelles chaînes vous préparoit pour l'infortune de vos jours l'amour de votre liberté ! avez-vous donc pû ignorer que la ſervitude des paſſions étoit le plus cruel tyran de la vie ? entrez dans votre cœur : voyez comment le poiſon & la mort y ont pris la place des tendres ſoupirs ! auriez-vous tant à ſouffrir dans la carrière de la vertu ? ne comprendrez-vous donc jamais que les larmes du juſte ſont infiniment plus douces que les délices de vos terreſtres voluptés !

Innoc. de vilit. vitæ hum.

Qu'eſt-ce que le Chrétien ? c'eſt un homme qui ſoumet les ſens à la raiſon, & la raiſon à Dieu : juſques là il jouit d'une liberté parfaite ; parce qu'alors ſa volonté eſt attachée au ſouverain bien, le repos le centre du cœur humain. Le combat des paſſions ne l'inquiéte pas plus que les tourbillons des élémens ébranlent les aſtres : ſon ame ne tient plus à la terre ; elle ne cherche, elle n'aime que la Divinité. Dans la perſécution, dans le ſein de la fortune, ſur un trône de gloire, il eſt toujours le même, c'eſt-à-dire détaché de tout, uniquement préoccupé de la ſageſſe qui ſeule attire, flatte & captive ſes penchans. Les Rois ont beſoin de leurs miniſtres, de leurs peu-

S. Aug. de vita Chriſ.

ples, craignent leurs ennemis. Le Chrétien eſt ſon maître, ſon Roi, ſon em-
Luc. c. 17. pire : le royaume de Dieu eſt dans ſon cœur : il ne déſire que lui ſeul ; il le porte par tout ; il le préfére à toutes les couronnes. Abandonné de la terre, odieux à tous les eſprits, proſcrit dans les provinces, il ſe ſuffit à lui-même : ſa vertu reſpire également ſous tous les climats : il trouve dans ſa propre perſonne ſon confident, ſon protecteur, ſon ami. Du haut des Cieux où l'amour tranſporte ſon eſprit, il jette ſon regard ſur la terre qu'il diſtingue à peine des atômes : eſt-ce donc pour un ſi petit objet que les mondains ſoupirent ? ô voûte céleſte ! ô éternité ! ô beauté ſuprême ! c'eſt vous que mon cœur ambitionne ! qu'êtes-vous, terre ! mortels ! Idôles de chair & de boue ! diſparoiſſiez-vous à mes yeux ! c'eſt ici ma fortune & mon univers. Ainſi élevé au-deſſus du monde viſible le Chrétien ne converſe plus parmi les créatures : rien de ce qui flatte les ſens ne le touche ; tous ſes eſprits ſont abſorbés dans l'abîme des grandeurs divines. Semblable à ces aſtronomes qu'enleve le ſpectacle des Cieux, il oublie juſqu'aux beſoins qui l'attachent à l'humanité : il n'a le tems

ni d'écouter les cris de ſon cœur, ni de ſe replier vers les ſoins de la vie : ſon ame eſt admirablement ſuſpendue dans la région ſupérieure ; on ne ſe replie vers le corps que pour impoſer ſilence aux paſſions qui interrompent ſes raviſſemens : que vous dirai-je, Cléonime ! les prérogatives de la Religion ſont au-deſſus de nos penſées ; pour en ſentir le prix, il faut être ſoi-même Chrétien. On ne comprendra jamais ce que c'eſt que cet homme qui avec des penchans groſſiers cache les plus nobles ſentimens ; qui devient inſenſible à tout ce que la créature a de ſéduction & de flatterie ; qui en ſecret s'occupe des charmes de la vertu, tandis que ſon œil eſt fixé, ce ſemble, ſur les beautés terreſtres : Qu'eſt-ce que triompher de ſon cœur ? qu'enchaîner les ennemis de ſon repos & de ſon ſalut ? que dreſſer dans ſon ame un trône à la ſageſſe ſur les ruines de la vanité ? qu'eſt-ce que cette liberté divine qui, affranchiſſant l'homme de toute ſervitude, affermit ſa paix par la tranquillité des bienheureux ? vous le ſçavez, ames chrétiennes ! vous en confiâtes le ſecret à ma plume : je l'écris ; & mon Lecteur peut-être ne comprend pas ce que je veux dire.

S. Chryſ. l. de compunct. cordis.

Que les mondains ceſſent donc de plaindre notre ſort, & d'accuſer de foibleſſe d'eſprit notre Evangile de vertu : eſt-ce donc que les ſages ſont comptés parmi les fous, ou que l'on doit former des regrets ſur la deſtinée des Rois? ils ne ſcavent pas, les compatiſſans cenſeurs, que c'eſt l'amour qui nous conduit à l'autel des ſacrifices ; que nous goûtons un plaiſir réel & délicat à nous interdire les douceurs de la vie ; qu'un péché, même de foibleſſe, ſeroit pour nous un ſupplice plus rigoureux que tous les tourmens d'enfer. Ils ne ſçavent pas que leurs complaintes nous importunent : que plus heureux que cet ancien Philoſophe, (1) nous n'avons beſoin ni de leur protection ni de leur généroſité ; qu'une ſeule de nos victoires efface aux yeux de Dieu & même des hommes tout l'éclat de leur renommée : eh ! puiſque c'eſt ſe rendre malheureux que de réfréner ſes penchans, qu'ils nous diſent donc pourquoi l'aſſouviſſement de leurs paſſions les rendent eux-mêmes

(1) Sur la promeſſe qu'Alexandre fit à Diogene de lui accorder tout ce qu'il lui demanderoit ; ce Philoſophe, qui ſe chauffoit aux rayons du Soleil, le pria pour tout bienfait de ſe mettre un peu à l'écart parce que ce Prince le couvroit de ſon ombre.

miſérables ! qu'il faut être aveugle pour ne ſçavoir pas diſtinguer entre la nature & la grace, le vice & la vertu, l'eſclavage du Démon & l'aimable liberté des enfans de Dieu !

Le nombre des Elus eſt petit, & ce n'eſt que le petit nombre qui ſurmonte ainſi le Démon du péché : ô opprobre du Chriſtianiſme ! qui eût jamais penſé que la légiſlation évangélique devoit être ſpécialement enfreinte par les enfans mêmes de la loi ! quel ſcandale de voir des Chrétiens ſecouer l'empire de Jeſus-Chriſt pour ſubir le joug des nations ? mais le prévaricateur trouvoit toujours une conſolation dans ſon malgeur ; c'eſt que la Religion gémiſſoit de ſon égarement, & que ſon amour ſe donnoit tous les ſoins pour le faire rentrer dans les voies de la juſtice. Il eſt vrai que l'ingrat s'étoit rendu indigne de ſes bienfaits : mais elle étoit toujours mere : le ſalut de ſon enfant perdu lui étoit également cher, puiſqu'elle ne l'avoit enfanté que pour remplir à ſon égard tous les devoirs de la tendreſſe. Diſons même que le pécheur rougiſſoit de ſon crime, & que malgré ſa révolte il ſoupiroit en ſecret pour la douceur de ſes loix : pouvoit-elle, cette mere

tendre, ne pas réclamer un fils malheureux dont elle étoit encore aimée, & qu'elle portoit bien plus profondément dans les entrailles de ſon amour? *Transite ad me omnes qui concupiſcitis me, & à generationibus meis implemini.*

Eccleſiaſti. c. 24.

SECTION

## SECTION CINQUIEME.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans ſes ſoins ingénieux à ramener les prévaricateurs à l'eſprit de ſes loix.*

Nous ne parlons pas ici de l'action de Dieu ſur le cœur humain dont il remue les reſſorts quand il lui plaît d'une main puiſſante & victorieuſe ; nous renvoions aux écoles de Théologie les traités ſur la grace. Nous nous bornons à ces inſtructions ſolides, mais pathétiques ; à ces conſeils ſalutaires, mais inſinuans ; à ces corrections vives, mais prudentes que Jeſus-Chriſt met dans la bouche de ſes Miniſtres ; & qui, par la grace qui les accompagne, ou les ſuit, impriment au moins la confuſion dans l'ame du pécheur. L'homme n'eſt pas ſans doute une bête farouche : l'amour qu'il a pour lui-même ne lui permet point de déſirer d'être malheureux : c'eſt par rage & par déſeſpoir qu'on le voit quelquefois s'armer de ſon bras contre lui-même : pourquoi donc refuſeroit-il, cet homme, dans un preſſant danger le

ſecours d'un charitable Samaritain qui s'offre à le ſauver du précipice ?

L'art de toucher les cœurs dans l'ordre divin eſt l'art des arts ; mais les attraits qu'il réunit ſont vifs & triomphans. Il ſuffit au miniſtre qui le poſſéde d'ouvrir, pour ainſi dire, la bouche afin de ſe faire écouter. C'eſt dans ſon ame une tendreſſe Chrétienne, dans ſes yeux une flamme compatiſſante, ſur ſes lévres une onction de parole qui ſaiſiſſent le pécheur, qui le déconcertent, qui l'ébranlent. Il le conjure par les entrailles d'un Dieu ; par l'amitié la plus tendre ; par les larmes de l'Egliſe ; par ſon propre crime. Il redouble de zèle & d'amour : il le flatte ; il l'accable ; il le repouſſe ; il l'embraſſe ; il lui infuſe toute ſon ame ; quoi de plus preſſant ? il lui donne ſon cœur & ſon ſang, pourvû qu'il revienne à ſon Seigneur Dieu qu'il a cruellement abandonné.

Les vérités Chrétiennes ſont d'une nature à ſe faire écouter & gouter de tout homme qui penſe. C'eſt le poids d'une gloire éternelle qui couronne la vertu : c'eſt un feu terrible qui menace l'impiété : c'eſt un Roi magnifique qui de ſes mains dreſſe un trône à ſes fideles

ſujets : c'eſt un juge implacable dont le courroux épouvante les Cieux. Nuit & jour la mort ravage nos villes : elle ſe cache ſous le lit de volupté qu'entourent d'horribles Démons : elle ſaiſit le pécheur endormi : l'abîme s'entrouvre ; & comme l'éclair ſon ame s'envole dans l'effrayante éternité : penſez-vous, Cléonime ! que de pareilles deſcriptions aiguillonnent vos penchans pour les plaiſirs & les ſcandales du ſiécle ?

Comme la grâce ne dépend ni des lieux ni des circonſtances ; de même la parole de Dieu ſe fait entendre dans le ſecret comme ſur les toîts ; de la bouche à l'oreille, comme des chaires à l'auditoire. C'eſt Ambroiſe qui tête-à-tête perſuade Auguſtin ; c'eſt François d'Aſſiſe qui dirige Claire ; c'eſt Pierre d'Alcantara qui confeſſe Théreſe ; c'eſt Thomas d'Aquin qui par la douceur de ſon caractère gagne les eſprits, comme Vincent Ferrier qui par la véhémence de ſon zèle enfonce tous les cœurs. Parole divine d'autant plus efficace dans la bouche du miniſtre qu'elle rappelle à l'homme ſon plus cher intérêt ; qu'elle n'enviſage que ſon propre bonheur ; qu'elle cherche à le rendre à ſon Dieu qu'il a malheureuſement perdu : & c'eſt S. Aug. de nat. & libe. arbi.

cet esprit de charité Chrétienne qui confond l'insensibilité du pécheur. Qu'a prétendu Jesus-Christ lorsqu'il a suscité dans son Eglise des Prophétes, des Docteurs, des Apôtres? qu'il a donné à celui-ci le discernement des esprits; à celui-là le don des langues; à l'un la doctrine de la sagesse; & à l'autre le pouvoir des miracles? est-ce pour eux que les dispensateurs de ses mystères consacrent leurs travaux au salut des ames? qu'ils s'absorbent dans le pénible sanctuaire des loix? qu'à force d'étude & de génie ils composent leurs discours? qu'ils ruinent leur santé dans les chaires évangéliques? qu'à travers les horreurs de la nuit ils vont soulager l'ame des moribonds? eh! est-ce pour moi, ou bien pour vous, ô Cléonime! que je pâlis sur cet ouvrage qui peut être ne servira qu'à vous rendre plus criminel devant Dieu? ingrat! ne voyez-vous donc point que c'est pour vous que nous sommes anathêmes & victimes? vous outrageâtes le Dieu d'amour par des crimes dont le seul nom fait rougir la nature: votre bouche vomit le blasphême contre ses saints & l'épouse de son Christ: sous vos pieds rugit un Enfer que creusa dans

Ep. ad Ephe. c. 4.

S. Chrys. in Math. hom. 50.

ſa fureur ſon eſprit de vengeance ; & un ſouffle de vie vous ſoutient à peine ſur le penchant de ſes brûlants abîmes : pouvons-nous être tranquilles au milieu de tant d'horreurs ? nous endormir ſur la cauſe d'un Dieu mépriſé ? abandonner l'Egliſe à l'opprobre de ſes ennemis ? conniver par un diſcret & coupable ſilence aux ſacriléges ſcandales de la terre ? pouvons-nous ne pas nous attendrir ſur le malheur de nos freres ? ne pas chercher à détourner les flots qui les menacent ? ne pas arracher, s'il eſt poſſible, des ames bien-aimées en Dieu du gouffre de perdition où elles vont s'engloutir ? pouvons nous ne pas vous dire au nom de notre douleur ; où eſt le tribut d'amour que vous devez au Créateur ? eh ! n'eſt-ce donc que pour braver ſa puiſſance qu'il vous donna rang parmi ſes favorites créatures ? les jours de votre vie ſont courts, & bientôt comme tous vos peres vous deſcendrez dans le ſépulchre : que vous reſtera-t'il alors de toutes vos vanités mondaines que vous préférez à la vertu, la racine de l'immortalité. . . . . .
Le péché eſt le plus grand des maux ; l'écroulement du monde entier ſeroit un moindre malheur ; & il ne faut pas

moins qu'un Enfer pour venger l'outrage qu'il fait à la Divinité : comment la terreur ne glace-t'elle point vos esprits, vous qui comptez par légions le nombre de vos crimes? . . . le Ciel est votre patrie ; les voluptés divines y coulent par torrens ; séjour des Rois où les Elûs seront assis sur les trônes de l'éternité : qui vous consolera, mortel infortuné! de la perte d'un Dieu dans des flammes désespérantes dont le portrait seul épouvante l'esprit humain? . . Votre incrédulité ne peut rien sans doute contre les oracles divins ; votre sort flotte malgré vous entre le Ciel & l'éternel abîme : attendez-vous à vous convaincre de cette vérité par la réalité du supplice? eh! ne sentez-vous point que votre doute même doit vous faire vivre dans la crainte & le tremblement! . . . la gloire qui vous attend, le malheur qui vous menace, ne regardent que vous seul ; & votre ame perdue, tout est perdu pour vous ; alors plus de créature, plus de félicité, plus d'espérance : comment donc vous attachez-vous à la terre périssable, vous, qui aimez tant les solides plaisirs? vous qui ne commencerez proprement à vivre que le jour de votre trépas? . . . . ouvrez les

yeux, fils ingrat du plus tendre des peres! connoiſſez vous bien ce Dieu du Ciel qui vous donna l'exiſtence? ce Chriſt adorable qui vous prodigua ſon ſang! cet Eſprit-Saint qui ſouffla dans votre ame le don d'intelligence? connoiſſez-vous la deſtinée de ce cœur que vous raviſſez à la beauté ſuprême? la majeſté de ce front que vous oppoſez au maître de la foudre? l'hiſtoire de cette conſcience dont l'étendue des ſiécles n'appaiſera jamais les remords? connoiſſez-vous ce cahos immenſe qui ſépare le Ciel & l'abîme? ces antres épouvantables dont le Dieu de fureur fit le théâtre de ſes vengeances? cette ame criminelle qui s'agite dans votre corps; & qui peut-être ce ſoir ſera la proie des Démons infernaux? . . . . . ô Cléonime! ſi de pareilles réflexions ne vous touchent point, que vous êtes à plaindre! il ne nous reſte plus à vous dire ſi ce n'eſt que votre endurciſſement eſt le préſage comme aſſuré de votre réprobation: inſenſé! encore un coup! attendez-vous donc à redouter la juſtice d'un Dieu, à vous convaincre de l'exiſtence d'un Enfer par l'expérience de ſes ſupplices?

S. Chryſ. in 2. Corinth. c. 1.

Loin d'irriter les eſprits par une mo-

rale ſi effrayante, la Religion Chrétienne s'attire au contraire la confiance & l'amour. La tendreſſe qui l'inſpire & la guide; le ton de douceur dont elle s'exprime; la vérité ſur-tout qu'elle fait ſentir, cette vérité que l'impie même ne peut s'empêcher d'aimer, font paſſer dans l'ame pécheresſe l'impreſſion d'une agréable horreur. On ſoutient ſans peine le reproche d'un crime qu'on n'a commis qu'avec répugnance, & qu'on s'étoit déjà ſoi-même reproché : on s'entend menacer avec plaiſir d'un ſupplice qu'on mérite, & dont on ne nous depeint les rigueurs que pour nous apprendre à l'éviter : ainſi Hérode écoutoit avec amour Jean-Baptiſte qui lui repréſentoit l'opprobre de ſon adultère : ainſi le farouche Atila redouta le Pape Léon qui menaçoit ſon irruption dans l'état eccléſiaſtique d'une prochaine vengeance : ainſi Théodoſe ſubit humblement la peine de l'excommunication qu'Ambroiſe lui infligea pour l'expiation d'un maſſacre que ce Prince ordonna pour punir des ſujets audacieux : & puiſqu'il n'eſt point naturel à l'homme de déſirer d'être malheureux, il eſſuie même avec reconnoiſſance la honte atta-

chée à des reprimandes humiliantes qui ne lui ſont faites que pour ſon bonheur.

Le pécheur ne ſe rend pas toujours aux conſeils de ſalut : que peut le zèle le plus fervent contre la malice obſtinée? Mais la Religion eſt-elle moins aimable, parce que l'homme eſt incorrigible? le Médecin perdra-t'il de ſa gloire par le déſeſpoir du malade qui a réſolu de ſe laiſſer mourir? & ſi malgré le Miniſtre & ſon Evangile il vous plaît de pécher encore, eſt-ce à dire, Cléonime! qu'il n'a pas le mérite d'avoir voulu vous épargner le malheur de l'impénitence? Où étiez-vous, Apôtres de mon ame! dans ces tems de vertige & d'ignorance où je courois en furieux au précipice? Eh! que tardâtes-vous tant à me faire appercevoir l'abîme où j'allois malheureuſement tomber! hélas! j'avois rompu les liens du Seigneur, liens précieux qui m'attachoient à la vertu, ce digne objet de mon ame! ma raiſon, dont j'aime tant à me glorifier, étoit devenue l'eſclave des plus honteux penchans! mon nom étoit proſcrit ſur la terre & dans les Cieux par l'indigne révolte dont je bravai la nature & la Divinité! toutes les prérogatives de mon rang ſe réduiſoient à des inclina-

tions baſſes dont le ſeul nom fait rougir, paſſions viles qui me rabaiſſoient au-deſſous de l'humanité ! qu'allois-je devenir dans cet état d'opprobre & de miſére où tous mes titres de grandeur étoient perdus ? où j'étois abandonné de Dieu & des hommes ? où mon propre cœur ſembloit me faire un crime de ma malheureuſe exiſtence ? Religion Chrétienne ! vous avez prévenu l'excès de ma diſgrace, mere tendre ! qui prîtes tant d'intérêt au bonheur de vos enfans ! *Quoi ! toujours pécher*, m'avez-vous dit ? *eh ! n'aurez-vous donc jamais pitié de vous même* ! Votre voix a pénétré juſqu'au fond de mes entrailles ; c'étoit la voix de Dieu qui tonnoit dans mon ame. Je n'ai pû réſiſter à l'attrait de ſa grace qui malgré mes perfidies me recherchoit encore : je me ſuis confondu à l'aſpect d'une miſéricorde qui avec tant de bonté s'inclinoit ſur une tête ſi indigne : c'en eſt fait, me ſuis-je dit, le cœur de Dieu eſt trop preſſant ; je me rends à ſes volontés, & lui fais à jamais le ſacrifice de ma vie ! alors tout a changé de face. Ma raiſon a repris ſes droits ſur mes ſacriléges penchans : j'ai ſenti naître dans mon ame la douceur d'une ſérénité toute céleſte : mes cane-

mis m'ont honoré de leurs regards parce que j'étois ami de la vertu : je vis tranquille comme ſi jamais je n'avois eû rien à craindre : toute ma confiance eſt en Dieu dont je redoute infiniment moins la juſtice que l'offenſe : Religion ſainte! que mes os ne ceſſent d'exalter votre amour ; & que ma langue s'attache à mon palais ſi jamais je vous oublie!

Une Religion, ſi digne de l'homme raiſonnable, devoit faire ſans doute le bonheur de la terre : quoi de plus propre que la vertu pour fixer la proſpérité des peuples ? Serions-nous aſſez aveugles pour ne pas voir que nous ſommes redevables de la félicité de nos jours à la ſageſſe des loix Chrétiennes ? Ici, s'offre le plus cher intérêt de la vie civile, je veux dire, la douceur du gouvernement, la tranquillité des eſprits, les charmes de la ſociété, la ſécurité publique & perſonnelle. Quel ſeroit le déſeſpoir de vos jours, mon cher Cléonime ! au milieu d'un monde ſcélérat qui n'adopteroit que la loi des funeſtes penchans ? là, tous les hommes ſont jaloux, ou ne font céder le reſſentiment de l'envie que parce que la foibleſſe du bras s'oppoſe à la malignité du cœur. L'orgueilleux vous outrage en face ; & ne

vous offre que des mépris pour excuſe de ſon offenſe. L'époux ne conſulte ni amour ni bienſéance : ſes coups préviennent la menace : trop heureuſe l'épouſe qui a la liberté d'eſſuyer ſes pleurs ! Ici la mauvaiſe foi tend ſes pieges ; là, l'audace prépare ſes attentats ; par-tout la diſcorde ſeme la haine, la médiſance, l'impoſture. Nation perverſe, ce peuple irréligieux, que le ciel fit dans ſon courroux ; & qui par les horreurs qui l'entourent, retrace l'image vivante de l'enfer. Vous vivez loin de ces contrées barbares qui dévorent ainſi leurs habitans : mais peut-être n'avez-vous jamais penſé d'où pouvoit deſcendre cette paix aimable qui régne ſous vos climats ? C'eſt la Religion Chrétienne qui vous fait ainſi repoſer dans des tabernacles de confiance : ſeriez-vous aſſez ingrat pour ne pas rendre ici gloire à cette incomparable ſouveraine ? qu'il doit être heureux, ce peuple, que cette ſage modératrice inſtruit de ſes loix ! ſon ſeul nom eſt le garant de ſa félicité : c'eſt le peuple favori, l'héritage du Seigneur, *& radicavi populo honorificati.*

Eccleſ. c. 24.

## SECTION SIXIÉME.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans le rapport de ſes loix au bien de l'état.*

QUE d'immenſes volumes n'ont point donné au public les Ecrivains politiques ſur l'intérêt des Princes, ſur la politeſſe des mœurs, ſur l'eſprit de la ſociété, ſur le bonheur des peuples! la matiere en effet étoit importante: il s'agiſſoit d'aſſurer le repos de la terre; de fixer l'uſage des talens; de perpétuer le regne des ſciences, & la gloire des états; de rendre les hommes heureux en leur traçant le ſyſtême de la vraie félicité: quels éloges ne mérite point un deſſein ſi magnifique! la grandeur ſeule de l'entrepriſe a droit ſans doute à l'immortalité. Mais ce vaſte projet que mille Auteurs ont étendu dans plus de mille ouvrages, la Religion de Jeſus-Chriſt le reſſerre en deux mots, *ſoyez Chrétien.* Quelle profondeur de génie, diſons pourtant, dans ces différens plans de monarchie ou de république; & que

pouvoit dire de plus le héros moderne du tolérantiſme pour les délices & la proſpérité des peuples ? alors, d'après ſon eſprit légiſlatif, le Monarque jouiſſoit de toute ſa gloire : le Miniſtre n'étoit plus accablé ſous le poids des affaires : le Magiſtrat goûtoit la douceur du ſommeil ſur ſes fleurs de lys : les arts, les jeux, les ris préſidoient dans les villes comme le centre de leur empire : & le ſoldat, laiſſant repoſer ſes armes, ſe délaſſoit de ſes travaux par les charmes de la vie champêtre ; quoi de plus admirable ! mais une loi manque à ce rare digeſte ; c'eſt qu'il faudroit être Chrétien. Il faudroit pour bien policer la terre réformer tous ces abus qui attachent la gloire, même à la licence ; répudier cette honteuſe fortune qui doit ſon éclat à la baſſe flatterie ; proſcrire la conquête des cœurs (1) qui couronne

L'Auteur de l'Eſprit des Loix.

(1) » Le préjugé, dit » l'Auteur de l'Eſprit des » Loix, prend la place de » la vertu dans les Etats » monarchiques : il permet » la ruſe lorſqu'elle eſt » unie à l'idée de grandeur » d'eſprit, la galanterie, » lorſqu'elle eſt jointe à » l'idée d'une conquête ; » l'adulation, lorſqu'elle » eſt près de la fortune, T. 1, » p. 47 & 57. » Ces loix politiques ſont ſingulieres : on n'avoit pas oui dire encore que la licence des mœurs tournât à la gloire de l'état. Que Platon eſt à plaindre de n'avoir pû conſulter la philoſophie moderne pour lui apprendre à former le plan de ſa République !

le libertinage, & à qui ſans reſpect pour la véritable grandeur on donne le beau nom de triomphe, & même d'héroïſme. Il faudroit inſpirer l'amour de la patrie : & pour cela il conviendroit d'établir que l'ambition ne ſupplanteroit jamais le vrai mérite, crainte que le concuſſionnaire ne ſoit mis à la place de l'adminiſtrateur ; qu'il n'y auroit point de barrieres à l'entour des maiſons des grands, pour que la veuve & l'orphelin puiſſent faire entendre de plus près leurs ſoupirs ; que l'avare ne ſeroit maître que d'une partie de ſon tréſor, puiſqu'il eſt honteux qu'une clef barbare cache le néceſſaire de tant de malheureux. Il faudroit que le citoyen ſe rendît recommandable en vertu : & pour cela on devroit lui impoſer pour devoir de ne chercher que Dieu dans tous les événemens de la vie ; (1) de ſe ſouvenir qu'il outrage la nature s'il

(1) Platon dans ſon plan de République met la Religion à la tête des autres loix comme le premier mobile du bonheur des citoyens : la magiſtrature, les arts méchaniques & libéraux, les écoles militaires viennent après. La raiſon qu'il en donne eſt toute judicieuſe : *c'eſt que la juſtice*, dit-il, *eſt l'ame des états* : or comme la juſtice conſiſte à donner & à recevoir, le premier devoir du chef & des membres eſt de rendre hommage à Dieu, l'auteur de tous les dons.

ne fait ſervir ſes talens, du moins à la gloire de l'humanité ; de s'attacher moins à devenir grand homme, qu'à mériter le titre d'homme de bien ; de préférer la mort au malheur du crime, l'odeur d'une bonne renommée à la poſſeſſion du monde entier. Voilà ſans doute juſqu'où s'étend le véritable eſprit des loix, & comme le premier mobile du bonheur des hommes ſous un gouvernement monarchique ou républicain. Eh ! comment concilier le ſyſtême de l'humaine félicité avec l'empire des paſſions ? que ſera ſans la vertu le Souverain ſur ſon trône ? le Général à la tête des armées ? le Magiſtrat ſur ſon lit de juſtice ? que ſera le Noble de ſon épée ? le jeune homme de ſes talens ? le ſoldat de ſon courage ? la femme de ſa beauté ? Et ! alors ne ſacrifiera-t'on point les plus légitimes devoirs à la loi des malheureux penchans ? ne vengera-t'on point les outrages par le ſang, ou la calomnie ? n'entendra-t'on point de toutes parts les cris de l'innocent que l'injuſtice opprime ? ne verra-t'on point le deshonneur entrer & ſe perpétuer dans les familles par la tyrannie des époux, par l'infidélité des épouſes, par la révolte & le libertinage des enfans ? par conſéquent

Eſſai ſur l'homme. M. Pope dit que les paſſions ont été deſtinées au bonheur des mortels. Epi. 2.

point de vrai plaiſir alors dans la ſociété. On ne contera plus ſur le ſerment d'un ami qui ſans crime peut devenir parjure : on redoutera les traits de la médiſance, d'autant plus effrontée qu'elle ſera légitime : on frémira de tomber entre les mains d'un juge qui ſans diſcuſſion du droit naturel ou divin vous arrache en conſcience la fortune & la vie : on ſe méfiera éternellement ou des aſſiduités de ſon voiſin ; ou de la fidélité de ſes eſclaves ; ou des hommages de ſes courtiſans : on ne ſçaura de quel côté ſe retourner ; & on s'eſtimera malheureux d'avoir à vivre avec des hommes.

Vous avez parlé, ô vous le modérateur des Cieux ! & vos oracles ont fait fleurir les royaumes de la terre. Alors a paru cet Evangile d'amour, de paix, & de gloire que les Prophétes nous avoient tant promis : regne illuſtre où brilleroient les jours d'un aimable printems : où la beauté des fleurs & l'abondance des fruits embelliroient les campagnes : où tous les cœurs goûteroient ſous de tranquilles pavillons les délices d'une céleſte volupté. L'ennemi jaloux, la bête farouche, les fureurs de la diſcorde, ne devoient plus troubler la

S. Aug. Epi. ad Voluſi.

Iſaï. c. 32.

Ibidem.

tranquillité du peuple favori. Sous ce regne nouveau la tendreſſe & la vertu ſervent de remparts aux cités : le lien d'amour qui unit les citoyens étouffe
Ibid. tous les ſentimens de l'envie : le ſouverain achete par des bienfaits le cœur de ſes ſujets ; & les ſujets par juſtice & par reconnoiſſance donnent leur ſang pour la gloire du ſouverain. Jamais le Soleil ne ſe couche ſur le courroux de l'eſprit outragé ; l'offenſé dans l'inſtant adore le Dieu de vengeance ; & l'injure eſt expiée de même par l'humble excuſe de l'offenſeur. C'eſt par-tout une admirable harmonie des talens & des
Ibid. dignités : robe, épée, négoce, beaux arts, mariage, célibat, magiſtrature, ſanctuaire, tous les états ont leurs héros qui tous à l'envi font la gloire de leur poſte : c'eſt Moïſe qui gouverne ; c'eſt Aaron qui ſacrifie ; c'eſt Eſdras qui enſeigne ; c'eſt Rachel qui épouſe ; c'eſt Tobie qui catéchiſe ſa famille ; & de cette application aux devoirs de ſa charge réſultent les plus doux agrémens de la vie civile : c'eſt tout enſemble l'empire du génie, le ſéjour de la paix, le triomphe de l'honneur & de la vertu ;
Ibidem. c'eſt le regne du vrai plaiſir.

Tels ſont les attraits de la Religion Chrétienne (1) par rapport au bien public : qui ne voit qu'elle ſeule pouvoit former cet agréable concert de tous les états ? il s'agiſſoit de faire ici-bas des heureux, pour cela il falloit aller à la ſource des malheurs de la terre, qui ſont les paſſions. C'eſt de cette coupe fatale que diſtille le venin qui empoiſonne l'univers : de-là ces guerres domeſtiques & civiles qui font couler les larmes ou le ſang dans preſque toutes les familles ; ces commerces infâmes qui ſoufflent la diſcorde & la fureur entre les deux ſexes ; ce luxe diſpendieux qui, ſappant peu-à-peu les fondemens de la proſpérité, entraîne la ruine des plus opulentes maiſons. De-là cette diviſion des cœurs qu'en-

(1) C'eſt l'éloge que faiſoient de la Religion les Empereurs Théodoſe & Valentinien dans leurs lettres à ſaint Cyrille Evêque d'Alexandrie. » Le bien de » notre République dépend » de la Religion Chrétienne, diſent-ils : l'une & » l'autre ſe prêtent même » la main ; & ſe procurent » de concert une gloire » réciproque. Puis donc » que Dieu nous a mis en » main les rênes du gouvernement, nous préten- » dons que la Religion » du vrai Dieu ſoit la Re- » ligion de nos états ; afin » que par l'innocence des » mœurs & notre fidéle » adminiſtration le Chriſ- » tianiſme & l'empire bril- » lent aux yeux de Dieu » & des hommes : *ut verâ* » *quidem Religio per vitam* » *inculpatè actam, ipſa* » *vero Reſpublica conſtans* » *ex utriſque, floreſcat.* »

fantent le courroux & la jalouſie ; ces morts prématurées que précipitent l'oiſiveté & la débauche ; cette foule d'homicides procès que ſuſcitent la tyrannie & la cupidité, & qui ſouvent frappent d'un même coup la fortune, l'honneur, l'ame, & le corps des parties. Qu'a fait Jeſus-Chriſt pour prévenir tous ces malheurs publics & perſonnels ? il a renfermé dans un ſeul oracle ce que les plus profonds génies n'eſſent jamais pû imaginer d'agréable & d'utile dans le genre politique ; c'eſt *de ſe haïr ſoi-même* : par là il a coupé la racine de tous les ſcandales. L'orgueil a rabaiſſé ſon arrogance ; l'orgueilleux a ſçu que ce n'étoit pas à la cendre à ſe glorifier : l'avarice a ouvert ſes tréſors ; l'avare a ſçû que ſes richeſſes ne lui appartenoient pas : la luxure a modéré ſes penchans ; le luxurieux a ſçû que ſes infâmies deshonoroient l'humanité : l'envieux a rougi de ſa honte à l'aſpect d'une gloire dont ſa lâcheté le rendoit indigne : l'intempérant a mis un frein à ſes ſenſualités par la conſidération de la ſtupidité d'eſprit où conduiſent les excès de la débauche : le colére a pacifié ſon ſang, parce qu'il s'eſt vû doué d'une raiſon qui le diſtingue des furies : le pa-

reſſeux enfin eſt revenu de ſa léthargie ; il a compris que l'homme vivant ne devoit pas être planté comme une ſtatue. Péchés capitaux que Jeſus-Chriſt a proſcrits comme des monſtres dans la ſociété. Vous voulez être heureux, nous dit-il ; voici donc, o mortels ! le maître reſſort de votre félicité ! dépouillez-vous de l'amour de vous-mêmes : réprimez cette humeur altiere qui en vous attirant le mépris obſcurcit l'éclat de votre renommée ; abandonnez ces projets d'ambition & de vengeance qui comme de cruels vautours vous rongent les entrailles ; briſez les chaînes de cet eſclavage voluptueux qui porte tout enſemble & ſur l'économie de vos affaires, & ſur l'ordre de vos devoirs, & ſur l'équilibre de votre ſanté, & ſur la gloire de vos jours. Alors libres de toute paſſion la vérité coulera de vos lévres ; vous diſtribuerez la juſtice au poids de la balance ; vous ne ſerez plus ſuſceptibles ni de ſentimens de haine, ni de deſirs impurs ; le ſort des malheureux vous attendrira, & vous payerez généreuſement le tribut à Dieu & à Céſar : équité, droiture, pudeur, miſéricorde, vertu, meres d'honneur & de joie qui cimenteront parmi vous la paix & la proſ-

Math. c. 5

périté ; qui aſſaiſonneront votre ſociété des plus pures délices ; qui feront de vous un peuple fortuné, le plus illuſtre peuple de la terre.

Et il n'étoit donné ſans doute qu'à ſa ſuprême ſageſſe (1) de faire repoſer ainſi les humains dans les tabernales de confiance ! ſous Numa, ſous Zéléucus, ſous Charondas, furent publiées des ſages maximes qui fixoient, ce ſemble, le point de cette heureuſe tranquillité. Mais ces grands hommes ne ſçavoient pas tout : le mal étoit caché dans le cœur des peuples. Qu'étoit-ce qu'exterminer les ſéditieux, au lieu de réformer les abus qui pouvoient donner lieu à la ſédition ? le ſupplice dont on puniſſoit l'homicide, vengeoit-il les petits de la vexation des grands ? & le conſul étoit-il moins raviſſeur libertin, parce que la veſtale licencieuſe étoit en-

(1) *Les loix humaines ſont vaines & funeſtes*, dit ſaint Auguſtin, *ſi elles ne ſont l'expreſſion de la loi divine* : les Légiſlateurs de l'antiquité payenne ne pouvoient donc point preſcrire les régles de la vraie juſtice dans l'ignorance où ils étoient de l'Être ſuprême. Ils vivoient d'ailleurs dans l'état de la nature dépravée ; juſques-là leur eſprit de conſeil devoit être quelquefois ſujet au vertige ; tous les digeſtes de l'univers pris enſemble ne ſont pas à beaucoup près par rapport au bien public ce qu'eſt cette maxime toute ſimple de Jeſus-Chriſt, *aimez votre prochain comme vous-même*.

ſevelie toute vivante ? auſſi l'inſuffiſance des légiſlateurs & des loix préparoit chaque jour des calamités publiques. Le Sénateur croyoit qu'à raiſon de ſon titre il lui étoit permis d'être cruellement impérieux : le Poëte s'autoriſant de ſa muſe, noirciſſoit impunément l'honneur & la vertu : le Prêtre rendoit le culte odieux par les abominations dont il ſouilloit le ſanctuaire : le ſoldat ſans pain portoit à la révolte ſes compagnons de miſére, & en moins d'un coup d'œil les palais ruiſſeloient d'un ſang exacteur ; eh ! les Magiſtrats, premiers prévaricateurs, pouvoient-ils contenir dans le devoir un peuple naturellement vicieux, & à qui la ſévérité même des loix laiſſoit preſque toute la liberté du crime ? Plutar. in num.

La Religion Chrétienne va au cœur ; puiſque c'eſt par ſa corruption que le cœur ſouille l'homme, & que par là même il le rend malheureux. C'eſt ce cœur qui prépara la diſgrace du genre humain par ſa révolte contre Dieu ; qui fit de la terre un théâtre de proſtitution, & de l'homme la plus infâme des créatures ; qui évoqua du fond de l'abîme cette inſatiable mort dont le glaive s'enivre chaque jour de notre ſang. C'eſt ce Marc. 7, 21

cœur dont la malice enfanta tous ces crimes effrayans au-deſſus de l'horreur du crime : cette impiété qui tant de fois arma le bras des mortels contre le Tout-Puiſſant, créateur de la foudre ; cette ambition qui d'une main ſacrilége dépouilla à la face des Anges le ſanctuaire de ſa Divinité ; cette cruauté farouche qui par une incroyable barbarie dévora la chair humaine dans ſes plus délicieux repas. C'eſt ce cœur dont la férocité fit nager le trône du temps même de Jeſus-Chriſt dans le ſang de plus de
Matth. c. 2. cent mille victimes ; cœur barbare & furieux qui dévoua la tête du plus grand des hommes à la vengeance d'une fem-
Marc. c. 6. me adultére : c'étoit donc ce monſtre qu'il falloit étouffer, ſans quoi tout étoit perdu ; c'eſt ce qu'a fait Jeſus-Chriſt.

Ne jugeons point de l'excellence de la loi par l'audace des prévaricateurs : Moyſe fut un Légiſlateur ſacré ; & le peuple Juif fut une race ſcélérate : quelle atteinte peuvent donner à la gloire de l'Evangile les mauvais Chrétiens qui ſont le ſcandale de la Religion & de l'Etat ? d'où ſont ſortis ces illuſtres perſonnages qui dans tous les ſiécles de l'Egliſe firent l'honneur de la terre, celui-

celui-ci ſur le trône, celui-là dans le Sanctuaire, les uns ſur les tribunaux de juſtice, & les autres à la tête des armées ? N'eſt-ce pas le Chriſtianiſme qui ſuſcita les Conſtantin, les Charlemagne, les Louis, les triomphateurs Godefroi, les pacificatrices Eliſabeth ? n'eſt-ce pas du Chriſtianiſme qu'on a appris à joindre la modeſtie à la pourpre, l'humilité au génie, la clémence à la juſtice, la magnanimité au courage, & l'aimable pudeur à la beauté ? n'eſt-ce pas du ſein du Chriſtianiſme que ſont ſortis ces glorieux monumens qui décorent nos villes ? ces Temples auguſtes où l'encens du vrai Dieu fume nuit & jour ? ces illuſtres écoles où ſont étalés les tréſors des ſciences ſublimes ? ces riches hôpitaux où le pauvre à ſon aiſe oublie ſon ancienne infortune ? ces aſiles ſacrés (1) qu'honore la vertu, où l'ame

(1) Ce n'eſt point dans la conduite des Chrétiens qu'il faut chercher la perfection de leur état ; c'eſt dans l'eſprit de leur loi : la corruption de nos mœurs ne peut donc pas être un argument contre la ſainteté de l'Evangile. Heureuſement la contagion n'eſt point générale ; les zélateurs de la loi ſe ſont retranchés dans le cloître : c'eſt là que regnent véritablement les vertus de l'Egliſe primitive ; qu'en répandant nuit & jour ſon cœur devant Dieu, l'ame religieuſe édifie bien plus la terre qu'en donnant à la République des enfans qui peut-être euſſent été l'opprobre de la Religion & de l'Etat. Les Ecrivains

religieuſe prie ſans ceſſe pour la gloire du Prince, & la félicité du peuple? le théâtre de la Religion offre toutes ces brillantes ſcénes ſans leſquelles tout ne préſenteroit aujourd'hui qu'un ſpectacle d'horreur : que fuſſions nous devenus, hélas ! ſi le Fils de Dieu n'avoit arrêté le torrent des malheurs qui juſqu'alors avoit entraîné tous les ſiécles? Si à la place des tyrans deſtructeurs des Provinces il n'avoit ſubſtitué des Rois pacifiques? s'il n'avoit enchaîné le Démon de fureur qui ne ceſſoit de tourmenter l'homme juſqu'à ce qu'il fût raſſaſié de ſang? s'il n'avoit appliqué un remede à la contagion des mœurs qui peut-être eût préparé la terre à la cataſtrophe de Gomorrhe foudroyée? Eh ! que ſeroient nos villes, (1) s'il étoit permis de faire tout ce qu'inſpire le penchant !

Les Légiſlateurs de l'antiquité payen-

modernes n'ont donc pas dû cenſurer la vie monaſtique d'un ſtyle ſi ſanglant, comme ſi c'étoit être criminel que de ſe ſéparer d'un monde corrompu. Quel contraſte ! nos Philoſophes cyniques flétriſſent les Religieux par les ſatyres les plus humiliantes, tandis que les Peres de l'Egliſe en font l'éloge le plus pompeux. Saint Auguſtin ne trouvoit point d'expreſſions aſſez nobles pour louer des hommes dont la vie à raiſon de leur état étoit l'image vive de celle de Jeſus-Chriſt, *hoc inſtituta ſi laudare velim, neque dignè valeo.*

(1) *S'il étoit permis de faire ce que le cœur inſpire,* alors, dit Demoſthène dans-

ne ſe ſont donc trompés ; la ſageſſe des loix chrétiennes pouvoit ſeule faire des bienheureux. Quel peuple, ô Cléonime ! que cette nation que régit le ſuprême modérateur des Cieux ! Là, ſe comptent en foule ces hommes ſelon le cœur de Dieu qui par leurs vertus d'état ſont l'honneur de l'homme ; tous à l'envi font valoir leurs talens, parce qu'avec le goût naturel tous ont l'eſprit & le cœur attachés aux devoirs de leur charge. Le Prêtre ne quitte l'encenſoir que pour puiſer dans la lecture la diſcipline de ſes mœurs & l'inſtruction de ſon peuple : le Religieux vit caché dans ſa ſolitude ; ou ne ſe répand dans les villes que pour exercer des œuvres de miſéricorde : le guerrier fait marcher à ſes côtés le courage & la vertu, & adore dans l'effuſion de ſon ſang la volonté du Dieu des combats : le Magiſtrat, moins par intérêt que par religion, conſacre ſes veilles au bien public ; le maître d'école ſes lumieres ; l'artiſan ſon induſtrie, la ſueur de ſon front. De-là tout vous rit ; juſqu'aux épines qui ſe

ſa ſeconde Oraiſon contre Ariſtogiſte, *non-ſeulement la République tombera en décadence ; mais il n'y aura plus de différence entre nous & les bêtes farouches*, ſed nec quicquam intererit inter noſtram & ferarum vitam.

convertiſſent en roſes. Le citoyen vit content de ſon ſort, parce que toute ſa confiance eſt en Dieu, ſeul auteur de ſa diſgrace ou de ſa proſpérité : le pere de famille ſe couche en paix aſſuré des ſoins de la providence pour le bonheur de ſes enfans : la vierge dans ſon cloître, l'épouſe dans ſon ménage, la veuve dans ſa ſombre retraite, coulent comme des Reines au milieu de leur cour des jours tranquilles & ſereins : eh ! quelles ne doivent pas être les couronnes d'un peuple (1) que le Roi des rois gouverne en perſonne ! que ſeroit la terre ſi ſes habitans étoient vraiment Chrétiens, qu'un avant goût de l'éternelle félicité !

La croix de Jeſus-Chriſt n'eſt donc pas une folie, puiſqu'elle meut ainſi les

(1) » La Religion des » Payens nuiſoit au bien » public, dit S. Auguſtin, » par la nature même de » ſes Dieux qui n'étoient » point d'accord avec eux-» mêmes : les hommes à » leur exemple ſe faiſoient » la guerre ; & rompoient » le lien d'amour & de paix » qui devoit les unir. Dans » la Religion Chrétienne, » continue ce Pere, on vit » dans une tranquillité » parfaite par le lien de la » foi qui réunit tous les » cœurs dans l'amour de » Jeſus-Chriſt le Prince de » la paix : comment le » Peuple Chrétien ne ſe-» roit il pas heureux ayant » la vérité pour Reine, la » charité pour loi, & l'heu-» reuſe éternité pour eſpé-» rance, » *cujus rex, veritas ; cujus lex, charitas ; cujus modus, æternitas.* S. Auguſt.

reſſorts de la plus utile politique ; que l'eſprit de ſes loix aſſure la tranquillité des états ; qu'elle rend l'homme irréprochable dans les fonctions les plus critiques de la vie civile. Voyez, diſoit Tertullien au Sénat Romain, » comment » votre haine contre nous trahit vos » propres intérêts ! Nous n'ambition- » nons ni fortune, ni dignités, ni gloire. » Soit que vous nous béniſſiez, ſoit que » vous nous maudiſſiez, nos cœurs ſont » toujours à vous, notre loi nous or- » donne de vous aimer comme nous- » mêmes. Nous obéiſſons à Céſar : nous » lui payons exactement le tribut : tous » les jours nous faiſons des vœux pour » la proſpérité de ſon regne. Dans la » guerre nos ſoldats ſont toujours prêts » à combattre : ils ne craignent ni l'en- » nemi ni la mort, dès qu'il s'agit de » ſoutenir l'empire. Voyez l'injuſtice » que vous nous faites ! nos perſonnes » ſont à vous, nos biens, nos femmes, » nos enfans : nous chériſſons la patrie : » nous ne faiſons du tort ni aux citoyens » ni aux étrangers : nous ne cherchons » pas même à nous défendre lorſque » vous nous faites mourir : êtes-vous » juſtes de nous faire un crime d'une » Religion qui contribue ſi viſiblement

Tert. Apol. adver. gentes. paſſim.

» au bien de vos états, tandis que vous » ſouffrez des cultes qui deshonorent » l'humanité ? » Que n'euſſent point fait les Empereurs payens s'ils avoient ſçû connoître le véritable eſprit du Chriſtianiſme ! ils ſentoient du moins que ſes apologiſtes diſoient vrai : eh ! l'apoſtat Julien ne faiſoit-il pas rougir le Paganiſme par le contraſte de ſes mœurs avec les maximes chrétiennes ? des ſiécles plus éclairés & plus juſtes ont mis à profit la ſtupidité de l'idolâtrie : la Religion Chrétienne ſera toujours chez les peuples ſenſés la loi conſtitutive de l'état, puiſqu'elle fait par excellence l'ami tendre & généreux, le citoyen zélé, l'homme d'honneur & de bien, l'homme parfait.

Les Philoſophes modernes n'y ont donc pas bien penſé lorſqu'ils ont voulu faire de l'Evangile le plus fier tyran de la nature : eſt-ce donc tyranniſer les humains que leur interdire le crime qui dans tous les ſiécles précipita la vengeance céleſte ? ils ont crû, les pitoyables Cenſeurs, que le Chrétien devenoit inutile à l'état par-là même qu'il mettoit la vertu à la tête de ſes devoirs, comme ſi ce n'étoit pas l'homme de bien qui fait la gloire de l'humanité ? ils

ſe ſont inſcrits contre la rigueur des maximes évangéliques, ſans penſer que c'étoit leur ſévérité même qui cimentoit le bonheur de la terre : ils ſe ſont imaginés que tout alloit s'anéantir, les ſciences, les arts, l'eſprit patriotique, la population, parce que la Religion détachoit le cœur de toutes les affections terreſtres : ils ont voulu analyſer les loix de Jeſus-Chriſt : malheureuſement pour eux ils n'ont pas touché au nœud de leur divine politique. Eſt-il néceſſaire de ſuivre pas à pas dans leurs écarts ces modérateurs Sibarites ? & faut-il employer toute la force du bras pour abbatre des monſtres d'impoſture qui ſe détruiſent d'eux-mêmes ? Les loix du Chriſtianiſme ſont juſtifiées par la ſublimité de leur ſageſſe : & ſi par impoſſible elles avoient été faites pour la deſtruction de l'univers, le Dieu qui poſa les colonnes du monde n'auroit-t'il donc le droit de les faire écrouler ? mais l'ouvrage de la rédemption répond à celui de la création : tout a été heureuſement renouvellé, comme tout fut créé dans un état parfait ; faut-il le répéter encore ? comment nos ciniques légiſlateurs n'entendent-ils point la voix publique qui

fait ici le plus bel éloge des prérogatives de la Religion ?

*La voix de l'équitable juſtice.* Mes loix étoient gravées dans le code (1) de preſque tous les peuples : mais les paſſions humaines étoufferent dans leur cœur le cri de mes oracles. Quel déluge de maux ne répandit point ſur la terre l'iniquité de mes Miniſtres ! combien de fois ne vis-je point couler le ſang de l'innocent, tandis que la protection venale renvoyoit l'homme ſcélérat abſous!

(1) Les loix de l'antiquité profane furent dictées par l'équité naturelle autant qu'il étoit poſſible de la connoître : juſques-là elles avoient leur mérite : mais le principe étoit vicié: la corruption des hommes jointe au péché d'origine avoit avili la nature humaine dans l'eſprit & dans le cœur : de-là ces maximes odieuſes & biſarres qui pervertiſſoient l'ordre de la juſtice : à quoi penſoit Lycurgue de permettre le vol pourvû que le voleur fût en garde contre toute ſurpriſe ? mais légitimes ou non, elles étoient violées par une prévarication conſtante : l'exemple même des Légiſlateurs autoriſoit ſouvent les peuples dans le mépris des loix : quel monde d'iniquités, d'adulteres, de calomnies, de concuſſions, d'aſſaſſinats, n'offre pas l'hiſtoire des peuples Gentils ! ces excès étoient moins l'effet de la malice que de la foibleſſe humaine. Le Payen n'ignoroit pas tout-à-fait les droits de la juſtice : mais les paſſions qui l'obſédoient lui en rendoient l'obſervance comme impoſſible : il falloit un Légiſlateur qui ramenât les hommes à l'eſprit de l'équitable nature, ſoit en leur montrant les voies de la juſtice, ſoit en fortifiant leur cœur contre les mauvais penchans : or cette légiſlation étoit reſervée a la grace de Jeſus-Chriſt, *gratia Chriſti ad hoc datur ut lex compleatur, ut natura liberetur, & ut peccatum non dominetur.* S. Aug.

envain la veuve & l'orphelin réclamoient mon ſecours : l'avide Magiſtrat s'autoriſoit de ſon rang pour s'enrichir de leurs dépouilles. Mon pouvoir étoit trop infirme contre le deſpotiſme des Souverains ; leur bon plaiſir ſe rendoit l'arbitre de mes arrêts : leur regard étoit plus ou moins terrible ſelon la diſpoſition de leur humeur ; hélas ! je les vis ſouvent ſe venger d'une légere inſomnie par des ſentences de mort ! les dignités n'étoient point faites pour le vrai mérite ; l'intrigue faiſoit le beau titre des concurrens : que de talens ne furent point mis au rebut, tandis que l'ignorance & la ſtupidité étoient arrogamment aſſiſes ſur mes tribunaux ! mon nom étoit fameux dans toute la terre ; mais on ne connoiſſoit pas mon eſprit : les mortels s'étoient arrogé le droit de violer mes ordonnances les plus ſacrées. L'Ere Chrétienne fixe enfin l'époque de mon véritable regne : je ſuis vraiment la juſtice, car la Religion qui m'accompagne deſcend d'un légiſlateur ſouverainement juſte. Mes Adminiſtrateurs aujourd'hui ménagent les intérêts de Céſar dans l'eſprit qui les ſoumet eux-mêmes au Dieu des Céſars. L'homme de bien & le méchant homme ont leur

rétribution, puiſqu'en vertu de mes ſermens je protége la ſageſſe, & que je proſcris l'iniquité. Ou ma main met le ſage à la tête des peuples; ou ma droiture lui fait eſpérer des poſtes dignes de ſa vertu. Les ſoupirs du juſte opprimé enflamment tout mon zèle; le Dieu qui m'anime déteſte la vexation : je pourſuis l'agreſſeur; & je le punis de ſon injuſtice ou dans ſa fortune, ou dans ſa liberté. Quel ordre admirable ne preſcrit point mon pouvoir à la terre ſous l'empire de Jeſus-Chriſt ! c'eſt par moi que les ſujets obéiſſent à leur Prince, & que le Prince chérit ſes ſujets : par moi que le maître fait valoir ſes talens, & que le diſciple récompenſe les ſoins du maître : par moi que le vaſſal paie le fief à ſon Seigneur, & que le Seigneur compâtit à l'infortune de ſon vaſſal. En vain la ſéduction cherche à ſurprendre mon intégrité : la Religion qui me guide me remplit de l'eſprit de conſeil, de prudence & de force. Je péſe les droits des parties au poids de la balance : je ſonde de mon œil perçant l'ame du dénonciateur & de l'accuſé : je dépouille l'injuſte détenteur ſans reſpect pour ſa fortune ou pour ſon rang; point d'acception de perſonnes à mon tribunal;

& par un effort digne du nom Chrétien, j'expie par des larmes juſqu'aux fautes involontaires de mes Miniſtres : je leur fais réparer à leurs dépens les dommages que cauſe leur imprudente adminiſtration.

*La voix de l'aimable vertu.* La gloire qui m'accompagne étoit-elle réſervée au Philoſophe qui ne m'aimoit que pour l'amour de lui-même ? Fille de l'Eternel, je n'étois faite que pour l'ame qui cherche véritablement Dieu. Les ſiécles idolâtres (1) n'étoient dignes ni de me connoître, ni de me poſſéder : des yeux charnels pouvoient-ils contempler l'éclat de mes beautés céleſtes ? La Religion Chrétienne devoit ſuſciter un peuple circoncis d'eſprit & de cœur ; & c'eſt au milieu de ce peuple que je devois établir mon trône. Reine du mon-

(1) Le Philoſophe Payen n'avoit que l'écorce de la vertu : il ne pouvoit pas en avoir l'eſprit, puiſqu'il ne connoiſſoit point Dieu l'objet & la fin de la vraie ſageſſe. *Comment eût-il aimé la vraie juſtice*, reprend S. Auguſtin, *puiſqu'il ignoroit la ſource des vertus céleſtes* ? Par conſéquent la poſtérité n'a pas dû lui prodiguer ſes éloges, puiſque ſes maximes philoſophiques étoient moins un tribut d'hommage à la Divinité que le vice de la nature dépravée : d'où il s'enſuit que les états devoient être deſordonnés ſous le régne des Potentats idolâtres ; & que les loix que preſcrivoient des Légiſlateurs payens étoient pour la plûpart auſſi vaines que leurs vertus ſuperſtitieuſes.

de racheté, l'eſprit de mes loix donne le mouvement au corps de la Nation ſainte : je préſide aux conſeils des Monarques ; je dicte les arrêts aux Magiſtrats ; je conduis le bras des guerriers ; je dirige le cœur, les regards & les pas des vierges ; j'imprime même la tendreſſe dans l'ame des cruels époux. Qu'étois-je autrefois ? & quel eſt aujourd'hui mon rang ? le ſceptre & la houlette payent également tribut au pouvoir de mes charmes : point de véritable grandeur, ſi ma gloire n'en rehauſſe l'éclat : naiſſance, dignités, fortune, héroïſme, ſans moi tout n'eſt que bagatelle, l'univers l'a décidé ; juſqu'aux talens du génie dont ma main ſeule compoſe la couronne. Je ſuis la magnanimité des grands Rois, la valeur des conquérans, la ſageſſe des politiques, l'oracle des ſçavans, l'honneur & la renommée des ſages. Sur-tout, en tout, & par-tout, mon œil déteſte le crime, puiſqu'il déſole la terre, & qu'il ſcandaliſe les Cieux : j'aime ceux qui m'aiment : nuit & jour leur proſpérité me préoccupe ; elle eſt mon plus cher intérêt : & par les ſoins que ſe donne ma vigilante tendreſſe, j'ai la gloire de voir regner dans les Nations religieuſes l'ému-

lation des esprits avec la conformité des cœurs, la douceur du commerce avec la probité des sentimens, la droiture du caractère avec l'amitié généreuse, les agrémens de la vie avec tous ses devoirs. Les avantages de mon gouvernement politique sont inconnus au monde profane: mais vous en êtes témoins, ô vous Cieux! que manque-t'il à la félicité du peuple vraiment Chrétien que le bonheur de posséder vos immortelles couronnes!

*La voix des sciences.* Depuis trop longtemps, hélas! que faisions-nous que tournoier dans le cercle de nos sistêmes bisarres! nos héros ne se rendirent célébres que par l'extravagance de leurs erreurs: ils ne connoissoient ni le Ciel, ni la terre, ni la nature, ni la divinité: c'étoit par tout un firmament obscur qui enveloppoit les mortels dans les ténébres d'une nuit profonde. Ils avoient l'ambition de tout connoître: leurs desirs furent vains; à peine sçavoient-ils que leur raison l'emportoit sur l'instinct des bêtes. Le pere des lumières a réparé notre opprobre par la mission de son esprit. Le Christianisme a perfectionné (1) notre intelligence

(1) Les livres prophétiques, sur-tout ceux de

dans l'ordre naturel & divin : nous approfondiſſons les myſtéres de la philoſophie par la connoiſſance claire & diſtincte que nous avons d'une divinité créatrice. Nous poſons des principes ſûrs de métaphyſique, de morale, de juriſprudence, de politique. Nos ſyſtêmes, nos argumens ſont fondés ſur une raiſon éclairée, judicieuſe, triomphante. Nous nous communiquons à quiconque aime à nous connoître, aux grands, aux petits, au conquérant, au ſoldat, à la femme forte, aux foibles génies ; notre doctrine appartient à

Moïſe, ont ſans doute le premier rang parmi les chefs-d'œuvres du génie. L'harmonie, l'érudition, l'éloquence, la poëſie même qui y ſont répandues, ont piqué d'émulation l'eſprit humain : on a entrepris d'analyſer la nature dont les écritures tracent la coſmogonie. On a eſſayé de ſe faire un ſtyle d'après la ſublimité raviſſante des Cantiques ſacrés : on a appris à gouverner les hommes ſur le modele admirable de la Légiſlation judaïque : on a ſur-tout compris que là où finiſſoit le Philoſophe, là commençoit le Théologien, c'eſt-à-dire que plus on approfondiſſoit l'eſprit des ſciences, plus on approchoit de la Divinité. A l'aſpect de cet océan de lumiere le génie s'eſt élevé au-deſſus de ſa ſphère : en connoiſſant Dieu l'homme a parlé en maître de l'ouvrage de la création, de l'eſprit des loix, de la néceſſité du culte, de l'origine & de la deſtinée des créatures : c'eſt ce qui fait dire à Lactance que » la ſcience n'eſt autre choſe que la connoiſſance de Dieu ; de même » que la vertu conſiſte à » l'adorer ; celle-ci renferme la juſtice, & l'autre la ſageſſe, » *ſcientia, eſt Deum noſcere ; virtus, colere ; in illo ſapientia, in hoc juſtitia continetur.*

tous les états. Autant l'eſprit des philoſophes étoit au-deſſus des préjugés du peuple, autant nos éleves Chrétiens le diſputent aux anciens philoſophes. Dans tous les ouvrages qu'enfantent nos travaux, l'on voit des traits échappés de théologie qui font le plus bel éloge de nos auteurs. Le nom de Dieu eſt gravé ſur le frontiſpice de nos académies : le Coſmologiſte reſpecte ſa toute-puiſſance ; le Géomètre admire ſon immenſité ; l'Aſtronome contemple ſes grandeurs ; l'Artiſte même admire ſa féconde ſageſſe dans la fertilité de la belle nature : & de cette idée préliminaire de la Divinité partent des rayons lumineux qui, en éclairant l'eſprit, lui facilitent l'intelligence des objets qu'il embraſſe. Nos bibliothéques, ô mortels ! ſont ſous vos yeux & entre vos mains : comptez, ſi vous pouvez, la foule des écrivains eccléſiaſtiques ! auriez-vous oublié que vous puiſâtes dès votre enfance dans les tréſors d'érudition & de ſageſſe dont la Religion Chrétienne daigna vous enrichir ?

*La voix de la paix.* Où étoient les hommes de bonne volonté avant la deſcente du fils de Dieu qui fonda mon empire ſur la terre ? la diſcorde alors

ſouffloit de toutes parts la vengeance & la mort. Le Roi ne montoit ſur le trône que pour méditer de plus haut la ruine des Rois ſes voiſins. Sur les débris d'un royaume réduit à l'eſclavage s'élevoit un autre royaume, qu'à ſon tour le fléau de la guerre réduiſoit en ſolitude. Le ſang alors s'armoit contre le ſang; le genre humain ſuffiſoit à peine pour creuſer des tombeaux au genre humain qu'il avoit égorgé. Ces jours de larmes & d'horreur ne ſont plus : la douceur de mes charmes (1) a réuni les mortels par le lien de l'amour évangélique. Aujourd'hui le Souverain préfére le bonheur de ſes ſujets à l'aggrandiſſement de ſes états : jamais ſon regard ne s'étend au delà de ſes provinces; & s'il prend le glaive en main, ce n'eſt que pour venger l'outrage fait

(1) Que de ſang n'a pas été épargné ſous le regne de Jeſus-Chriſt que ſa Religion ne permettoit pas de faire couler ! le ſeul empire Turc qui ne fait pour ainſi dire que de naître, fournit plus d'exemples de guerres injuſtes que toutes les Monarchies Catholiques depuis la fondation de l'Egliſe; qu'on confronte les hiſtoires. La différence ici entre les Rois Chrétiens & les Princes Gentils; c'eſt que ceux-ci déſirent la paix pour faire la guerre, & que ceux-là font la guerre pour avoir la paix. Mais paix ou guerre, le grand précepte de la Religion Chrétienne, c'eſt l'union des cœurs : fût-il jamais de loi plus favorable au plaiſir & à l'eſprit de la ſociété ?

à ſa couronne. Dans le carnage le ſoldat ſe ſouvient qu'il combat pour la juſtice : l'ennemi qu'il pourſuit eſt l'ami de ſon cœur : il frappe : mais ſon ame s'attendrit ſur la victime qu'il immole au tranchant de ſon épée. Point de jalouſie, point de haine ſous la tranquillité de mon regne ; Jeſus-Chriſt n'a fait qu'un cœur de tout le monde Chrétien. Le citoyen offenſé dépoſe ſon reſſentiment au pied de ſa croix : la cité malheureuſe n'eſt point en butte aux railleries des villes fortunées ; la diſgrace d'autrui devient perſonnelle à la charité Chrétienne. Mon eſprit civiliſe les caractères les plus farouches ; & ce n'en eſt pas trop pour la force de mes attraits de changer l'inimitié la plus déclarée en l'amitié la plus tendre.

*La voix de la population.* (1) Je courois à ma ruine, plus encore à ma honte : la nature me faiſoit gémir ſur ſa ſtérilité, & ne portoit trop ſouvent que des

(1) » Les principes des » impies ne font pas tuer » les hommes, *dit un Au-* » *teur lui-même impie* ; » mais ils les empêchent » de naître en détruiſant » les mœurs qui les multi- » plient, en les détachant » de leur eſpéce, en réduiſant toutes les affections » à un ſecret égoïſme auſſi » funeſte à la population » qu'à la vertu ». Emile. » T. 3. » *qu'il fait beau voir la vérité dans la bouche même des Philoſophes qui la combattent !*

fruits qui tournoient ſa fecondité à mon opprobre. Pouvois-je remplir la terre, tandis que la haine des époux arrêtoit mes progrès? mais plutôt, quel pouvoit être mon honneur à l'aſpect des rejettons adultéres que je comptois dans le dénombrement de mon peuple? que de terres incultes ne voiois je point dans les provinces faute de travailleurs? ou de quel œil pouvois-je voir le fils d'un homme obſcur habiter des palais ſuperbes, tandis que la fille du noble couloit ſes jours dans une vile chaumière? la Religion Chrétienne a fait diſparoître les jours de mon indigence & de mon infamie. Mes enfans ſont multipliés dans les contrées catholiques comme les étoiles du firmament. Ce ne ſont plus aujourd'hui ces légions de colonies qu'on tranſplantoit dans des terres inhabitées: l'univers Chrétien eſt rempli: & tel continent qui ne portoit que des ronces, eſt ſurchargé du poids de ſes habitans. Bien davantage, le célibat qui ſemble concourir à ma ruine, eſt le plus fécond germe de mon abondance. Dans le cloître où la virginité ſe conſacre, ſont cultivées un million de jeunes plantes que les ardeurs du ſiécle euſſent cent fois déſſéchées. L'Apôtre,

miniſtre de l'Evangile, me venge avec uſure de ſon célibat; un ſeul de ſes diſcours me donne un accroiſſement admirable. Il convertit le cœur de l'époux à l'épouſe, & il leur fait ſentir toute la force du lien conjugal : il arrête le torrent d'une licence effrénée qui éteint dans la jeuneſſe l'eſprit radical de l'humanité : il ſuſpend le glaive de l'inceſtueux déſeſpoir qui d'un même coup eût frappé peut-être le pere, la mere & l'enfant : Il braſſe des alliances qui tournent à mon profit, & ſans leſquelles je courois riſque de faire ailleurs des pertes irréparables : il étouffe dans leur naiſſance des légions de crimes qui chaque jour feroient rougir les échafauds d'un ſang ambitieux & homicide. Non, mes apologiſtes zélateurs ont mal calculé : le cloître qu'ils combattent eſt ſans contredit le plus ferme appui de ma fortune. Dix ou trente peres de famille contribuent moins à la propagation de mes tribus qu'un Prêtre aux tribunaux de conſcience.

Religion Chrétienne! qu'il fait beau vous connoître! mais quel bonheur préparent vos attraits à ceux qui vous aiment! je l'avois bien penſé qu'en vivant ſous vos loix je devenois plus néceſ-

ſaire à la terre : l'eſprit qui vous anime étoit naturellement fait pour l'aimable humanité. Quelle doit être ma joie lorſque je réfléchis ſur l'émulation qui m'attache aux devoirs de mon état, ſur le culte que je rends à mon Dieu, ſur le zèle qui m'enflamme pour la gloire de mon Roi, ſur le lien d'amour qui m'unit à mes concitoyens ! je ſuis Chrétien : quelle bouche pourra me reprendre d'infidélité ? eh ! ne ſuis-je point déjà trop recommendable par la gloire que j'ai de vous appartenir !

Mais la vie humaine étoit une vie pleine de tribulations, ſur-tout pour les juſtes que Dieu prend plaiſir d'humilier pour ſa plus grande gloire. L'homme en proie aux diſgraces ne vouloit écouter d'autre loi que la voix des gémiſſemens : il étoit naturellement ennemi de la douleur ; ne devoit-il pas du moins avoir la liberté de ſe plaindre ? Plus j'avance, plus la vertu de Jeſus-Chriſt éclate. Que ſont les malheurs de la vie pour un cœur qui par amour autant que par devoir meurt à toute la nature ? le Chrétien, mon cher Cléonime ! marche ſous les auſpices de la croix, je veux dire, ſur les traces d'un Dieu crucifié. Les tribulations ſont ſa joie, ſa gloire,

ſa fortune, par la reſſemblance qu'elles lui donnent avec ſon maître Jeſus-Chriſt: ſon cœur s'attache comme à ſon objet naturel à l'eſprit de la Religion militante, cette Religion qui combat pour des couronnes immortelles, & dont le trône s'éleve au-deſſus des aſtres : non non, l'Enfer ne peut rien contre une ame qui vit moins ſur la terre que dans les Cieux : c'eſt décrire ſes victoires, que de tracer l'hiſtoire de ſes diſgraces : *ego in altiſſimis habitavi, & tronus meus in columna nubis.* Eccleſiaſti. c. 24.

# CHAPITRE IV.

## *L'attrait de la Religion Chrétienne dans le courage qu'elle inſpire contre les malheurs de la vie.*

QUEL eſt l'homme qui n'a pas à ſe plaindre de ſon ſort ; qui dans le cours de la vie n'éprouve quelque diſgrace, & des diſgraces ſouvent au deſſus de ſon courage ? en bute aux revers de la nature & de la fortune tour à tour, ne ſemble-t'il pas que quelque eſprit méchant, embraſé du feu de la gehènne, enflamme la roue de notre naiſſance ? n'en ſoyons point ſurpris ; c'eſt le péché qui fit de la terre comme un océan de calamités. Alors, à ce jour témoin de notre révolte, la mort entra dans le monde, & avec elle les vengereſſes furies : le Ciel, l'Enfer, les élémens ſe déchaînerent contre nous : notre attentat contre la Divinité avoit effrayé toute créature. Peines du côté du cœur, du côté de l'eſprit, du côté du corps. Au-dedans de nous, c'eſt crainte, ennui,

Epi. S. Jacob. c. 3.

Epi. ad Rom. c. 5.

triſteſſe, déſeſpoir : au-dehors, c'eſt l'envie qui nous déchire ; la haine qui nous perſécute & nous opprime ; c'eſt l'injuſtice qui nous écraſe. Toujours des périls à craindre ; des alarmes à prévenir ; des révolutions étranges à eſſuier dans la ſanté, dans la fortune, dans le repos. Enfin caſſé d'années & de travaux, plus accablé de laſſitude qu'un ſoldat après un choc opiniâtre, tout enivré de douleur, il eſt confiné, cet homme, ſur ſon lit d'infirmité : peu à peu ſon ſouffle s'éteint : la moitié de ſon corps eſt frappée, tandis que l'autre reſte abbatue : de ſa tête immobile la mort paſſe à ſon cœur qui ceſſe de palpiter : il expire : ſon ame s'envole : il n'eſt plus. Vous eſtimeriez vous heureux, Cléonime ! d'être à l'abri de toutes ces miſeres humaines dont le ſeul nom fait frémir ?

Ainſi les malheurs de la vie opprimoient l'humanité, lorſque le philoſophe entreprit de ſoulager un mal ſans remède. Il prétendit que les diſgraces ne pouvoient rien ſur l'homme retranché dans la partie ſupérieure de l'ame ; que pour être heureux il falloit être préparé à tous les hazards : préparation d'eſprit qui élevoit le courage, diſoit-il, au-deſ-

Syſtéme de Zenon, fondateur de la ſecte Stoïque.

ſus des rigueurs du deſtin. Mais que pouvoit une imagination hardie contre la nature en courroux? l'emphaſe d'un ſyſtême préſomptueux rendoit-elle inſenſible la douleur d'un mal phyſique? le Stoïcien apprit (1) par ſa propre expérience que la force d'eſprit n'ôtoit rien à la ſenſibilité du corps. on le vit ſe glacer aux approches du péril, juſqu'à témoigner les frayeurs d'un enfant: il ne pût jamais accoutumer ſon cœur, je ne dis pas à eſſuier des affronts, mais à ſupporter les langueurs d'un tempérament affoibli: hé! le fondateur de cette ſecte faſtueuſe n'aima-t'il pas mieux s'étrangler de ſes propres mains que de ſurvivre

(1) » La patience chré-
» tienne eſt une ſoumiſſion
» de l'ame à la volonté de
» Dieu dans les fâcheux
» événemens : delà vient
» que Jeſus-Chriſt ne pré-
» ſenta point l'autre joue
» au ſerviteur qui le frap-
» pa ; le ſacrifice d'un ſe-
» cond outrage étoit dans
» la préparation de ſon
» cœur ; » c'eſt S. Auguſtin qui parle. Le Philoſophe payen témoignoit quelquefois de la conſtance : mais ou il ſe plaignoit par foibleſſe ; ou il ſe taiſoit par orgueil. Denys Héracleote ne pouvant ſoutenir un accès de douleur aux reins, s'écria en ſe lamentant, qu'il retractoit tout ce qu'il avoit enſeigné ſur la conſtance dans les adverſités. Cléanthe ſon diſciple lui demanda la raiſon de ce changement ; *c'eſt*, répondit-il, *parce qu'après avoir ſi longtems philoſophé, il ne m'eſt pas poſſible de ſouffrir avec patience*, quia cum tantum operæ philoſophiæ dederim, dolorem ferre non poſſum.

ſurvivre à l'accident d'une jambe fracaſſée ! il falloit donc pour ſurmonter la nature élever l'homme au-deſſus du mortel ; l'armer d'un courage qui le rendit ſupérieur aux événemens ; radoucir ſes maux par des motifs ſurnaturels qui même le fiſſent triompher au milieu de ſon infortune : mais n'eſt-ce pas à la Religion Chrétienne que cette victoire étoit réſervée ! vous êtes malheureux, dites-vous, Cléonime ! liſez ? c'eſt ici le reméde à tous vos maux.

Et d'abord qu'eſt-ce que le Dieu des Chrétiens ? dites-nous, Cieux ! qui forma la ſplendeur de vos aſtres ? & toi, terre ! quelle main poſa la baze de tes fondemens ? un Etre Suprême devant qui ſe courbent ceux qui portent l'univers. Son œil fixe l'éternité des ſiécles, & devant lui les millions de mondes ne ſont que le néant. Abîmes, élémens, Anges, hommes, Démons, tout tremble, tout fléchit ſous ſa puiſſance. Grand, fidéle, magnifique, c'eſt lui qui ouvre & qui ferme à ſon gré la bouche des Aquilons ; qui ranime les oſſemens des ſépulchres ; qui donne la fierté au lion, la force au taureau, l'incorruptibilité aux étoiles du firmament : tel eſt le Dieu que le peuple

Chrétien a pour chef, pour maître, pour pere : croïez-vous, Cléonime, qu'il y ait quelque choſe à craindre ſous la protection d'un tel bras ?

Depuis le berceau juſqu'au cercueil l'homme dans tous les états fut conſtamment une créature miſérable ; liſons l'hiſtoire du genre humain. Le plus fortuné mortel eût à ſupporter des malheurs qui altererent le repos de ſes jours : delà, ſes larmes ne ceſſerent de couler : il ſe plaignit même de ſa proſpérité comme du plus terrible écueil de ſon bonheur : eh, ne le vit-on jamais s'armer contre ſon propre flanc de la main même dont il tenoit le ſceptre des royaumes ? qui fût plus heureux que Salomon ? & qui plus que Salomon
Eccleſ. c. 2. s'ennuia de regner & de vivre ? ces ſiécles de fer & de ſang ne ſont plus : aujourd'hui la nature a repris ſa vigueur ; le Chriſtianiſme a mis l'appareil ſur ſes bleſſures. Alors ſurtout a éclaté la puiſ-
Jean. c. 16. ſance de la grace conſolatrice. Le Chrétien s'eſt préparé au ſacrifice par la conſidération du maître qu'il ſervoit : la ſoumiſſion à ſes volontés lui a tenu lieu de fortune dans ſes plus cruelles diſgraces : il a gouté dans ſon amour une joie pure, douce, pleine, infiniment ſupé-

rieure aux délices de l'humaine félicité. Alors ont parû ces hommes extraordinaires qui firent toute leur gloire de la croix de Jeſus-Chriſt ; les magnanimes Louis, qui d'un œil ſoumis & tranquille voioient des fers humilians enchaîner leurs bras : les courageux Euſtache, qui de patriciens & de généraux d'armées paſſoient avec tranſport à l'humble état de vigneron : les généreuſes Françoiſe, qui à la ſépulture de leur époux bien-aimé chantoient à Dieu des cantiques comme au jour de leurs nôces. Alors a brillé dans toute ſa gloire cet art divin de poſſéder ſon ame en paix au-milieu des alarmes ; d'arroſer ſes chaînes de larmes d'amour ; de ſe glorifier dans l'opprobre ; de braver la mort & l'Enfer ; de triompher ſur les échafauds. Vous avez parû, Religion Chrétienne ! alors ſe ſont appaiſés les vents & les tourbillons : l'homme a joui d'un calme profond entre les bras du Dieu qui commande aux tempêtes ! Luc. c. 21.

Ainſi le courage ſoutient l'homme Chrétien dans la carrière de ſes malheurs : ſa vertu le rend ſupérieur à tout ; il fait entrer dans ſon parti les forces du Tout-Puiſſant même. Toute ſa con- S. Ambr in epi. ad Sim. lici.

fiance eſt en Dieu, qui de ſon côté fortifie ſon ſerviteur par la douceur de ſa préſence, par l'onction de ſa parole, par la grandeur de ſes promeſſes. Il fait briller a ſes yeux le glaive de ſa protection : il le conjure de ſoutenir encore : il devient témoin ſpectateur de ſes combats. Ainſi encouragé par le Dieu des forts, le diſciple de Jeſus-Chriſt ſe ſent animé d'une ardeur toute divine : il compte la foule de ſes couronnes par la multitude de ſes douleurs: ſon imperturbalité ſe retrouve par tout, dans l'incertitude de ſes projets, dans les événemens fâcheux, ſur ſon trône ébranlé, dans ſa vile chaumière. C'eſt comme un brave ſoldat qui ne ſent point ſa bleſſure : plus il trouve de réſiſtance, plus ſa valeur ſe ſignale : il s'obſtine à vaincre ou à mourir ; il déſire de vivre pour combattre encore ; il proteſte de mourir plein d'ardeur & de courage : une ſeule choſe ſeroit capable de l'abattre, & ſon malheur ici ſeroit trop terrible ; c'eſt le péché. Réuniſſez vos fléaux ſur ma tête, Ciel ! terre ! Enfer ! que mon ame expire mille fois ſous les coups de vos fureurs ! mais, ô Dieu des vertus ! épargnez moi la

douleur de vous offenſer! oh péché! oh monſtre! (1) ton ſouvenir étouffe mon ſouffle! fuſſé-je plutôt englouti dans l'abîme que de te donner entrée dans mon cœur! que peut craindre une ame que Dieu ſauve du plus grand, & du ſeul vrai malheur? alors elle eſt capable de tout ſouffrir pour reconnoître une ſi inſigne miſéricorde: les tribulations ſont pour elle comme un doux calice en concurrence des remords qu'enfante le crime. Ainſi qu'un Pilote qui ſe conſole de ſon vaiſſeau par le plaiſir d'avoir évité une mort prochaine; elle oublie toutes ſes pertes, delà qu'elle eſt délivrée du ſeul péril qu'elle eût à redouter: elle regarde les chagrins de la vie comme un préſervatif contre une proſpérité preſque toujours fatale à la vertu: qu'eſt-

(1) La juſtice d'un Dieu eſt un abîme ſans fond: ſon offenſe n'exige pas moins qu'une éternité de ſupplices; & c'eſt dans ce monde ou dans l'autre que doit s'exercer la vengeance. Pénétré de cette vérité, le juſte, qui péche ſouvent, s'offre à Dieu pour victime d'expiation: il regarde les afflictions comme des preuves de l'amour d'un Dieu qui le châtie dans le tems pour l'épargner dans les ſiécles à venir. Dans cette idée les malheurs de la vie loin de l'abattre le conſolent: c'eſt comme un malade qui dans la crainte de mourir avale avec plaiſir les plus dégoutans remèdes. C'eſt ce qui faiſoit dire à ſaint Auguſtin: *brûlez ici, Seigneur! coupez, briſez, pourvû que vous me faſſiez grace dans l'éternité.*

ce que la ſanté délabrée ? que ſont les projets renverſés auprès du dépôt de ſon innocence qu'elle préfere à tous les tréſors ? Dieu eſt avec elle ; c'en eſt trop ſans doute : quoiqu'environnée d'infirmités, c'eſt dans ſon ſein un Paradis de délices ; ce ſont des cantiques d'allé-
S. Greg. l. 7. greſſe ; ce ne ſont que triomphes, que
1 oral. ſolemnités.

C'eſt donc ici que l'humanité réclame le Chriſtianiſme. Une Religion qui prépare l'ame à la tentation ; qui dans les combats de la vie arme le courage d'un bras d'airain ; qui enhardit à l'aſpect même du danger. Une Religion qui inſpire le deſir & l'amour des ſouffrances ; qui fortifie l'eſprit à meſure que le corps ſuccombe ; qui de la coupe de nos amertumes fait couler les délices mêmes de nos jours ; c'eſt là le grand remède de la nature ; pourquoi donc ne ſera-ce pas ici la Religion favorite de l'homme ? ne pouſſe-t'il pas des ſoupirs vers le Ciel, cet homme, dans ſes accès de douleur ? ne leve-t'il pas en haut des mains ſuppliantes ? ne croit-il pas ſoulager ſon ame en invoquant le Dieu conſolateur ? & par là ne reconnoit-il point qu'il eſt un médecin inviſible qui vivifie les eſprits & qui ra-

nime les corps? ce médecin eſt parmi vous, mortels infortunés! voiez la tranquillité de ce pere de famille à qui il ne reſte que des larmes pour ſoulager la miſére de ſes enfans : conſidérez cet homme de douleur étendu ſur le pavé qui malgré ſa plaie générale (1) porte la ſérénité ſur ſon front : admirez dans cette grotte ce ſolitaire couvert de cendre & du cilice, ſquelette vivant qui deſſéche d'amour & de plaiſir entre les bras d'un crucifix : c'eſt Jeſus-Chriſt qui vit dans ces expirantes victimes. Mais encore approchez de ce lit qu'entourent les horreurs du trépas : voiez ce Chrétien qui ſous une paupiere mourante cache un courage divin N'avez-vous pas vû que le Prêtre lui a mis une hoſtie dans la bouche? & alors ne vous a-t'il pas dit qu'il alloit mourir en paix? qu'il ne regrettoit plus ni la terre ni le jour? qu'il ſouffroit avec plaiſir; & qu'il déſireroit de ſouffrir plus encore? qu'il regardoit la mort comme la fin de ſes

(1) Dans la proſpérité, dans l'adverſité, le Chrétien eſt toujours heureux; dit Salvien : la raiſon qu'il en donne eſt plauſible; c'eſt, dit-il, *parce que le Chrétien n'eſt que ce qu'il veut être* : ſon cœur eſt ſoumis en tout à la volonté de Dieu, ſoumiſſion qui fait qu'il eſt content de ſon ſort, par conſéquent heureux, & *ideo ſummoperè beatus.*

combats, & le commencement de ſes triomphes ? ah ! ſi la Religion Chrétienne poſſede des remedes ſi ſouverains ; créatures miſérables ! que n'expoſez-vous donc à Jeſus-Chriſt vos infirmités ? & ne devriez-vous pas éprouver du moins s'il a la puiſſance de vous guérir ? il l'a ſans doute cette puiſſance ; nous l'atteſtons par la vertu de ſa croix ; c'eſt dans nos ames une conſtance plus ferme que tous nos ſermens. Nous ſentons que l'univers armé ne peut rien contre nous ; que nous pouvons tout en celui qui nous conforte ; que nous ſouffrons ſans douleur, & que c'eſt pour nous une douleur que de ne pas ſouffrir ; que nous ſurabondons de joie dans nos tribulations ; & que nous préférons la perſécution pour Jeſus-Chriſt à toutes les faveurs des protecteurs ſouverains. Quelle créature voudra nous ſéparer de l'amour de notre Dieu ? que les principautés ſçachent que nous deſcendons de la race des martyrs ; de ces athlétes terribles qui étonnerent les tyrans ; qui dompterent les léopards ; qui d'un ſigne de croix renverſerent les échafauds ! avec un tel ſang dans les veines nous ſommes prêts à tous les aſſauts : c'eſt pour nous vivre que de

Epi. ad Rom. c. 8.

combattre : tout eſt en nous confiance, force, intrépidité, vertu : les traits qui nous percent raniment notre courage ; & lorſque notre corps ſuccombe, c'eſt alors que nous pouſſons des cris de victoire. De foibles mortels rabaiſſeroient-ils notre fierté chrétienne qui défie la nature & l'enfer ; & que nous conſerverions au milieu du fracas, ſous les débris même des Cieux écroulés ?

S. Greg. Evang. cum audieritis. hom. 35.

Ici, Cléonime ! la matiere vous intéreſſe. Votre ſituation eſt triſte, dites-vous : tous vos jours ſont marqués par quelque chagrin : à peine pouvez-vous reſpirer, car la mauvaiſe fortune ne ceſſe de vous pourſuivre. Eh, mon cher frere en Jeſus-Chriſt ! voici que le Chriſtianiſme vous offre un remede à tous vos maux ! armez-vous du bouclier de la foi ; réformez en vous le caractere du méchant homme ; ſoyez Chrétien : alors, n'en doutez pas, (1) votre ſort chan-

(1) Le joug de Jeſus-Chriſt eſt doux, l'oracle éternel l'a dit, par conſéquent la peſanteur de la croix doit être légere. Malheureux comme nous ſommes, ne faut-il pas être bien ſtupides de ne vouloir pas ſçavoir par nous mêmes ſi en effet la Religion rend les malheurs ſupportables ? Eſt-ce donc un ſi grand ſupplice pour l'homme que de travailler à devenir homme de bien ? la difficulté ſeroit bientôt levée ſi on pouvoit mettre dans une balance les plaiſirs de la vanité & les délices de la vertu ? Ce qui eſt conſtant,

gera avec votre conduite : vous trouverez le repos de votre ame au milieu de vos troubles : vos larmes tout-à-coup ceſſeront de couler, le Dieu conſolateur en fixera le cours : rien alors ne ſera capable de vous abbattre ; car la Religion tiendra votre eſprit attaché au Seigneur : vous ſavourerez avec le plus de complaiſance ce qui aujourd'hui eſt à votre bouche plus amer que l'abſynthe. Ce n'eſt pas ici un problême que je vous propoſe ; c'eſt dans la réalité l'hiſtoire de l'ame chrétienne ; douteriez-vous donc encore de la vertu de la croix ? Nous l'avons vû le Diſciple du Calvaire, & il vit même parmi nous, en bute aux chagrins de la vie : l'Ange exterminateur eſt entré dans ſa maiſon, & a frappé de ſon glaive les plus précieux reſtes de ſa famille : ſes jours ont été des jours de tribulation ; nous avons crû qu'il ne pouvoit plus ſe ſoutenir, & qu'il alloit ſuccomber. Mais avec quel courage n'a-t'il pas enduré tous ſes mal-

c'eſt que hors de Dieu il n'y a point de vraie félicité. *Si l'on couſoit enſemble toutes les heures que l'on paſſe dans le vrai plaiſir*, dit M. la Bruyere, *l'on feroit à peine d'un grand nombre d'années une vie de quelques mois* : mais que ſeroit-ce ſi l'on pouvoit réunir ſous un même point de vûe tous les malheurs inſéparables de la vie mondaine ?

heurs ? ne l'a-t'on pas vû ſe glorifier en Jeſus-Chriſt au milieu de ſon opprobre? baiſer dans un coin de priſon des chaînes que la ſeule injuſtice lui avoit préparées ? prêter une ſeconde fois la joue comme trop honorée de ſe ſentir frapper ? regarder avec joie un membre ulcéré trop ennemi du repos & de la délicateſſe ? offrir à Dieu en eſprit de dépendance & d'amour les reſtes d'une fortune déjà ébranlée dans preſque tous ſes fondemens ? ſont-ce là, Cléonime ! des paradoxes inouis ? les ſacrifices d'une ame livrée à ſon déſeſpoir ? eſt ce par fanatiſme que le Chrétien cueille des roſes au milieu des épines qui lui déchirent le ſein ? quel homme êtes-vous de vous étourdir ſur vos malheurs? de redouter le joug d'une Religion qui du ſein même de l'infortune fait éclorre la félicité de nos jours ?

Tel qu'un guerrier percé de coups, mais par ſon courage au-deſſus de ſes bleſſures & de la mort, force l'ennemi même de vanter ſa bravoure : ainſi le Chrétien tranquille au milieu des orages, attire ſur lui tous les regards, & ſe concilie le ſuffrage des peuples. On admire malgré ſoi un homme qui du ſein même de l'infortune pouſſe des

cris de victoire : on apperçoit dans ſa noble fierté une protection ſenſible de Dieu qui quand il lui plaît éleve les mortels au-deſſus de la nature, & on aime dans ſa perſonne la vertu du Très-Haut qui préſide ſur ſa tête. Religion Chrétienne ! il n'eſt donné qu'à vous de diſpenſer les lauriers de la véritable renommée ! mais vous, mon cher Cléonime ! ne marcherez-vous donc jamais à la ſuite des hommes illuſtres dont malgré votre orgueil vous reſpectez les traces ? *& rami mei, honoris & gratiæ.*

Eccleſiaſti. c. 24.

# CHAPITRE V.

## *L'attrait de la Religion Chrétienne dans le caractère d'honneur qu'elle imprime aux yeux mêmes des hommes.*

Amour de la gloire; quel attrait plus ſéduiſant & plus doux parmi les différentes eſpéces de plaiſirs, ſur-tout de l'eſprit? en voici la preuve; elle eſt toute naturelle. La pourſuite des plaiſirs eſt ſans doute l'ouvrage de l'amour propre, qui deſcend de lui comme un ruiſſeau coule de ſa ſource: or l'homme eſt bien mieux dans ſon centre, lorſqu'il voit que ſon mérite entraîne tous les ſuffrages; que les dignités s'offrent à ſes talens ſans qu'un concurrent entreprenne de lui diſputer la préférence; que ſon nom vole dans les provinces, & qu'il imprime dans tous les eſprits l'idée d'une réputation brillante: eh! Alexandre, cet homme de toutes les paſſions, que furent, dis-je, ſes excès

voluptueux à la table de Babylone, auprès de ſes victorieux tranſports dans les plaines d'Arbelles ?

Ce deſir de la renommée eſt l'intime ſentiment de votre ame, mon cher Cléonime ! & c'eſt pour prévenir des ſoupirs ſi légitimes que j'expoſe à vos yeux les attraits de la Religion Chrétienne. Laiſſons ce qu'on appelle le héros, le grand homme : leur grandeur n'a du pouvoir que ſur l'eſprit du peuple. L'homme ſoumis à Dieu, & maître de ſon propre cœur ; (1) voilà le héros du ſage. Et de bonne foi, quelle peut être la gloire de ces maîtres du ſiécle qui par leurs mœurs ſe rabaiſſent au-deſſous de l'homme ; qui ne ſoupirent que pour la monſtrueuſe iniquité ; qui ſe laiſſent maîtriſer par l'inſtinct d'une chair animale ; qui s'autoriſant de leur fortune, ſe croient en droit d'affronter les volontés mêmes du Tout-Puiſſant ? non non ; la poſtérité déteſtera leur mémoire malgré la prééminence de leur rang : elle conſidérera dans Néron les forfaits de ſon cœur, & non l'éclat de ſon diadême : on la verra franchir

(1) *Le héros, & ce qu'on appelle le grand homme, tous les deux mis enſemble,* dit M. la Bruyere, *ne pèſent pas un homme de bien.*

ſans reſpect le tombeau de ces indignes arbitres de la terre, tandis que d'une main tendre elle dreſſera des autels aux pacifiques Théodoſe, aux humbles Louis, aux religieux Conſtantin.

Point de ſolide gloire ſans la vertu : point de vraie vertu ſans le Chriſtianiſme. En Jeſus-Chriſt ſeul ſont cachés tous les tréſors de lumiere & de ſageſſe: c'eſt à cette ſource que tout mortel, avide de renommée, doit puiſer & l'honneur de ſon poſte, & la proſpérité de ſes jours. Les vertus payennes ſont des hommes, les maximes évangéliques ſont des Anges : ceux-là ſont des eſclaves ; ceux-ci ſont des Rois, & même des Dieux : & par un plan de morale qui ſemble avilir l'homme, mais bien digne d'un Dieu, le diſpenſateur des couronnes ; c'eſt que ſi nous voulons être véritablement grands, nous devons commencer par devenir humbles. Cicer. de clar. orat. ad brut.

Si le Philoſophe payen ne s'étoit propoſé que la fin de la vertu, ſe fût ſimplement borné à révérer la Divinité ; ſa mémoire eût été comme en bénédiction parmi nous. Mais puiſqu'il combattit pour ſon orgueil le véritable eſprit de la loi ; que vaincu par la vanité, il ne dompta ſes appétits que

pour paroître vertueux ; pourquoi, loin de chanter ſes louanges, la critique ne flétriroit-elle pas aujourd'hui ſa mémoire avec l'éclat de ſes frêles vertus ? Le Sage, pour ſe rendre vraiment recommandable, doit être doux & humble de cœur ; l'orgueil irrite le monde même profane : quels éloges mérite de ma part l'homme qui ne rend hommage à Dieu que pour l'amour de lui-même, ou pour me plaire à moi, foible mortel ? l'outrage qu'en ma faveur il a fait à la Divinité, m'humilie ſans doute : & ce ne ſera pas trop le punir de ſon crime, que d'oublier ſes cendres dans le tombeau avec l'opprobre de ſon nom. Mais humble ou ſuperbe, le Philoſophe ſentoit pourtant le prix de la vertu : il voyoit que la ſageſſe étoit *la véritable mere de ſes années*, c'eſt-à-dire qu'elle le faiſoit véritablement vivre dans l'opinion publique & pour le préſent & pour l'avenir. Naiſſance illuſtre, politique profonde, génie ſupérieur, intrépide & noble courage, titres faſtueux qui le rendoient plus mépriſable, diſoit-il, delà qu'ils n'avoient point la vertu pour compagne. Mais il croioit ſurtout que c'en étoit fait à jamais de ſa gloire, s'il avoit l'ame aſſez baſſe

Lact. l. 4. c. 7

que de s'abandonner à des penchans honteux. En effet une créature ſi noble, le chef-d'œuvre de la tendreſſe & de la puiſſance d'un Dieu, l'homme, ne fut point faite ſans doute pour ramper comme un inſecte. Sa tête fut dirigée vers les aſtres pour lui annoncer que le Ciel étoit ſon origine & ſon centre : du fond de ſon ame s'éleverent des ſoupirs divins pour la vertu, cette vertu qui fait la gloire des Anges : ô amour ! ô magnificence ! tel étoit le pouvoir de Dieu dans les Cieux ; telle à proportion devoit être la puiſſance de l'homme ſur la terre : quelle honte pour cet homme de deſcendre du trône de ſa grandeur dans la région des voluptés terreſtres ! d'avilir en ſa perſonne la majeſté du Créateur qui avec tant de pompe le conſtitua Roi des autres créatures !

S. Chryſ. l. 1. de provid. Dei.

Quelque diſtinguée que ſoit encore aujourd'hui la ſupériorité de ſon être, ce n'eſt pourtant pas dans cette prééminence que conſiſte ſa grandeur : que ſont des couronnes périſſables pour une tête que doivent parer des lauriers immortels ! l'amour de la ſageſſe eſt le ſeul point de ſa véritable gloire : gloire priſe dans les beautés dont la vertu frappe

Eccleſiaſt. c. 24.

naturellement les esprits. L'homme alors répond à l'attente de son auteur qui le créa pour une fin sublime : il glorifie cet Etre suprême dont les droits sont gravés sur la face des étoiles : il prouve à l'univers que s'il est jaloux de la dignité de son rang, il est plus fidele encore à servir Dieu qui fit tout pour lui-même. Alors, c'est entre le Ciel & la terre un concert parfait. La nature suit les impressions du premier moteur : tout est reglé sur le plan des loix éternelles : l'ordre, l'harmonie & la paix cimentent l'heureuse constitution de l'humanité : le dessein de la création est accompli : quels éloges ne mérite point l'homme qui de son bras, quoique de chair, devient ici bas comme l'appui de la Divinité! Ce n'est pas d'aujourd'hui que le sage fait l'admiration de la terre : dans ces tems mêmes où la volupté étoit consacrée, l'homme de bien fut en considération parmi les autres hommes ; tels les Druïdes dans les Gaules, les Mages en Perse, les Brachmines aux Indes. On crut ne pouvoir assez respecter des personnages qui paroissoient vivre comme en commerce avec les Dieux : c'étoit un hommage secret qu'on rendoit à la Divinité en la

perſonne de ſes amis. De-là, tous les peuples à l'envi ſemoient des fleurs ſur leur paſſage : on les conſtituoit en dignité ſans diſtinction de naiſſance ni de fortune : c'étoient à leur gloire ou des harangues pompeuſes, ou des acclamations publiques, ou des ſtatues ſuperbes dont on n'honoroit pas toujours la mémoire des Potentats : on croioit que la république étoit plus illuſtrée par les victoires du ſage que par les exploits du Conquerant : eh ! que ſignifioit à Rome le temple de la Sageſſe d'où l'on paſſoit à celui de l'Honneur ? n'étoit-ce pas la gloire du vrai mérite ſupérieure à tous les triomphes ?

Euſeb. præp. Evang. l. 2. c. 7.

Agatho. hiſt. l. 4.

La Religion Chrétienne fait l'homme de bien par excellence : par conſéquent le diſciple de Jeſus-Chriſt (1) a droit à l'immortalité. Je parle de cet homme qui, ſans être ce que dans le ſiécle on appelle un dévot, ne ſe borne qu'à la pratique de la vertu ; qui ſe montre ſupérieur à toutes le foibleſſes du cœur & de l'eſprit ; qui cherche conſtamment le bien dans ſes conſeils, dans ſes entrepriſes, dans ſes travaux ; qui bravant

(1) La pourpre fait les Souverains : la ſageſſe fait les grands Rois : *c'eſt un eſprit divin*, diſoit Socrate, *qui éleve les hommes juſqu'aux aſtres*, homines ad ſydera tollit.

l'orgueil & la flatterie court ſa carrière ſans jetter les yeux ſur les fleurs qui naiſſent ſous ſes pas : tel eſt le caractére du Chrétien. Maître, ou eſclave, chef du peuple, ou ſimple citoyen, la ſage probité l'accompagne par tout, la douceur, le noble courage, la miſéricorde, l'intégrité. Toujours vigilant, prompt, incorruptible à reſpecter le vrai mérite, à pardonner les offenſes, à venger l'innocence opprimée. Il n'eſt ni dévoré par l'envie, ni épris de ſa proſpérité, ni entêté de projets ambitieux : que ſçais-je ! hé ! quel ſpectacle de vertu ne donne pas à la terre, l'homme, qui regle en tout ſa conduite ſur la loi du Dieu des vertus !

S. Maxi. in ſerm. donat. domi.

Il n'en falloit pas tant ſans doute pour avoir un rang diſtingué dans l'eſtime publique. L'antiquité nous a tranſmis l'éloge de perſonnages bien moins recommandables. Quel reſpect, quel amour tendre n'imprima point dans tous les eſprits la vertu des héros Chrétiens ! Dieu ſuſcitoit un ſaint, tout-à coup le bruit de ſa renommée voloit dans les provinces : toutes les bouches béniſſoient le Ciel d'avoir donné à la terre un Ange en la perſonne d'un homme : le Monarque entroit dans ſa grotte d'un

pas circonſpect & modeſte ; il lui baiſoit reſpectueuſement la main ; il lui offroit ſon cœur, ſon bras, ſes tréſors, & pour toute reconnoiſſance ne lui demandoit qu'un regard. Combien de fois l'a-t'on vû, cet homme, entrer en triomphe dans les villes, entouré, précédé, ſuivi d'un peuple tranſporté d'amour, de joie, d'admiration ? monter malgré lui de la baſſeſſe de ſon origine juſqu'au faîte des grandeurs humaines ? quitter à regret ſes habits de pénitence pour être revêtu de la pourpre même des ſouverains ? (1) Vous le rendites reſpectable à la terre, ô vertu ! comme vous préparâtes ſon trône dans le Ciel ! oui, on les a vûs, & nous les voyons encore, ces diſciples du Calvaire, exhaler une odeur de ſainteté qui attire l'eſprit & le cœur de tous ceux à qui

(1) Jovien fut proclamé Empereur, & S. Celeſtin élû ſouverain Pontife ſur la ſeule réputation de leur vertu. Jovien d'abord refuſa l'Empire, diſant qu'il ne vouloit point commander une armée idolâtre ; mais les Soldats & les Officiers s'écrierent qu'ils étoient Chrétiens. S. Celeſtin monta à regret ſur la chaire de S. Pierre : mais cinq mois après il abdiqua le Pontificat pour retourner à ſa ſolitude du Mont Majella. On ne finiroit point ſi on vouloit dénombrer les hommes illuſtres que les vertus Chrétiennes éleverent aux dignités les plus éminentes de l'Egliſe & de l'Etat : toutes les hiſtoires ſont pleines de ces ſortes d'exemples.

elle ſe communique ; entraîner les ſuffrages des hommes les plus injuſtes ; ſe faire reſpecter & chérir de ces eſprits altiers qui ſe font une loi de n'avoir ni amour ni reſpect que pour eux-mêmes. Eh ! qui ne ſçait que l'humilité de l'eſprit l'emporte ſur la profondeur du génie ! que les chaînes de Jeſus-Chriſt ſont infiniment plus précieuſes que les ſceptres des Rois !

Dépouiller la ſageſſe Chrétienne de ſa gloire pour en revêtir la volupté, c'eſt humilier la raiſon ; c'eſt attenter ſur la divinité. On ne lira jamais ſans étonnement que les honteuſes paſſions mettent les mortels au rang des Dieux ; & que ſi l'homme ambitionne la renommée, c'eſt dans la conquête des cœurs profanes qu'il doit chercher la gloire de ſes jours. Mais ſi l'amour ſenſuel imprime un caractère de grandeur, d'où vient que la jeuneſſe débauchée eſt reputée pour infame dans le monde même corrompu ? pourquoi les ouvriers d'iniquité choiſiſſent ils l'heure des ténébres ? Que ſont au milieu des places publiques ces roues homicides teintes d'un ſang illuſtré par le libertinage ? héliogabale, Caligula, Sardanapale, ſont donc les plus grands hommes de l'anti-

L'Eſpr. p. 53.

quité, ces monſtres ſi célebres par leurs exécrables forfaits ? & ſi la volupté conduit à l'héroïſme ; pourquoi donc n'envoie-t'on point les enfans aux cyniques écoles pour apprendre l'art d'annoblir les familles par le genre lubrique ?

Confrontons le ſage Chrétien & l'effréné libertin : & jugez leur cauſe, vous Cléonime ! voyez donc cet enfant de Bélial ; cet homme de chair & de ſang qui ne reſpecte ni nature ni divinité : ſur ſa face ſont empreintes les horreurs du crime : le blaſphême & la calomnie diſtillent de ſa bouche ; c'eſt l'Enfer qui ſort de ſes entrailles. Dans ſon cœur ſe nourriſſent les monſtres, monſtres d'iniquité qu'enfanta le Démon de l'adultere : la noirceur des complots eſt peinte dans ſes ſourcils, & ſon ſouffle exhale *le vin des réprouvés* : Amoſ. c. 4.
il paroît : & les inceſtueuſes filles de la nuit forment ſon cortége. Delà tournez vos regards ſur le diſciple de Jeſus-Chriſt ; ſur cet homme dont le cœur eſt pur & les mains innocentes. Voyez ! ſur ſon front ſe confond l'humilité avec la douce candeur : la pudeur éclatte dans ſes yeux, & de ſes levres coule la naîve & ſimple vérité. Son oreille ouverte au bon conſeil ferme l'entrée au

ſouffle de la diſcorde. Son bras levé pour venger la querelle de l'innocent, ſe cache à l'aſpect de l'aggreſſeur qui l'outrage en face : la droiture dirige ſes pas : il s'avance ; & à ſes côtés marchent toujours l'honneur, la juſtice, la probité. O vertige philoſophique ! ô deshonorant opprobre ! la gloire de l'homme n'eſt-elle donc qu'infamie ! ou bien l'infamie fait-elle la gloire de l'homme ! proſcrivons donc de la ſociété civile la pudeur, la tempérance, la juſtice : banniſſons le ſage vertueux, la femme forte, la Vierge prudente : établiſſons des académies de luxe ; adjugeons des prix à la débauche ; gravons ſur des tables de marbre l'hiſtoire de nos obſcènes exploits : oui oui, abſorbons-nous tout vivans dans l'abîme des honteux plaiſirs ; vivons de luxure, & mourons de

(1) L'antiquité la plus profane a fait l'éloge de la vertu : c'eſt un droit de la Divinité qui jamais ne peut preſcrire : de-là vient que nous eſtimons la ſageſſe juſques dans nos ennemis. C'étoit par foibleſſe de cœur que les Payens encensoient la honteuſe volupté : Solon dreſſa des autels à la débauche de la main même dont il avoit tracé le plan d'une ſage République. Il étoit réſervé aux Ecrivains du dix-huitième ſiécle de faire de l'amour du vice une ſublime maxime de morale. De quel châtiment n'auroit point puni de pareils Légiſlateurs la licencieuſe Athênes qui attachoit des peines à la licence même de la poëſie !

de volupté : non, le paradoxe eſt trop frappant; des mains impures bercerent dans l'enfance les auteurs d'un ſi déteſtable ſyſtême.

La naiſſance, la fortune ne font pas le mérite : elles le font remarquer ; elles lui donnent cours : le préjugé pourtant en fait des titres d'honneur; mais eſt-ce au préjugé à diſpenſer la gloire ? l'eſtime a pour objet les qualités perſonnelles qui ne doivent rien au hazard pour ne pas dire à la nature : qu'eſt-ce qu'un deſcendant d'Auguſte ; qu'eſt-ce que Créſus avec ſes tréſors ? le ſage cherche l'homme dans le ſouverain : les vertus d'Iphicrate & d'Ariſtide méritent ſeules ſon encens : il écarte l'appareil qui eſt étranger à la perſonne pour aller à ſon cœur : & s'il n'y trouve pas la ſageſſe ; le perſonnage, fut-il un héros, n'eſt à ſes yeux que *l'ombre d'un grand nom.* Une raiſon ſoumiſe à Dieu, & ſouverainement maîtreſſe des mauvais penchans : une droiture d'eſprit qui trace dans les yeux les ſentimens de l'ame : un caractère de grandeur qui monte le tempérament ſur une harmonie toujours égale ; qui en eſprit de généroſité s'approprie les malheurs d'autrui ; qui d'un œil modeſte & tranquille

M. la Bruy. ſur la converſ.

contemple les disgraces & la prospérité:
Prover. c. 3. voilà le point sûr qui fixe la véritable gloire. Et n'est-ce pas cet attrait de la vertu qui donne aux Orateurs Chrétiens une si grande supériorité sur les Rhéteurs profanes? ceux ci font moins l'éloge du grand homme que de la grandeur. Ils chargent leurs portraits de mille couleurs presque toutes étrangeres à l'original: & après avoir longtems parlé de ce qu'on appelle illustre personnage; ils finissent souvent leurs discours, sans avoir dit un seul mot de l'homme de Dieu. L'éloge du Chrétien est susceptible de toutes les beautés. C'est un homme qui réunit tout ce que la nature a d'aimable, & la grace de triomphant. Son cœur, son esprit, son genre de vie, l'usage de ses talens, tout en lui est touchant, noble, estimable, dans l'ordre divin. Douceur, constance, probité, modestie, sagesse, tels sont les traits de son histoire. Adorer Dieu comme son créateur; respecter César comme son maître; aimer le prochain comme son frere, voilà le Chrétien. Alors tout est grand dans la bouche de l'Orateur: il n'a besoin ni de son art, ni de son génie; la matière qu'il traite est le sublime de son dis-

cours. Le bon citoyen, l'humble de cœur & d'eſprit, le ſerviteur de Dieu, voilà l'homme qu'il loue. A la tête des peuples, dans le métier de la guerre, au milieu des fers, dans le ſecret d'un oratoire, par tout le Chrétien lui paroît admirable : c'eſt Antoine qui prie ; c'eſt Maurice qui combat ; c'eſt Chriſoſtôme qui ſouffre ; c'eſt Canut qui ſanctifie le trône. Dans ſa jeuneſſe, ſur le midi de l'âge, au déclin de ſes jours, il le voit toujours maître de ſes penchans, toujours jaloux de ſes devoirs, toujours l'ami des hommes & de la Divinité : ſes images ſont le portrait même de la vertu ; il ſuccombe ſous le poids de ſon ſujet.

Quel ſpectacle ne donne pas en effet à la terre, cet homme, dont l'ame eſt comme le ſanctuaire de la ſageſſe ! eh quel triomphe pour les peuples de poſſéder un ſi riche tréſor ! l'éloge que vous en fites cent fois, vous Cléonime ! vous répond de ſa gloire. Quelle diſtance immenſe ſépare dans votre eſprit le tyran, du Roi débonnaire ? le ſacrilége, du Prêtre ſaint ? le concuſſionnaire, du Magiſtrat incorruptible ? de quels ſentimens ne vous pénétre point la ſincérité d'un ami, la modeſtie du ſçavant ;

l'humilité du riche, la pudeur d'une Vierge? n'aimez-vous point, même dans vos ennemis, cette grandeur d'ame qui cherche la juſtice; qui ſe répand en bienfaits; qui ſurmonte les malheurs de la vie; qui d'un courage ſurhumain ſoutient en tout la cauſe de la Divinité?

Luc Apul. de Deo ſocrat.

Le parfait Chrétien eſt comme un Dieu qui vit parmi les hommes. Il fortifie les foibles; il ſoulage les pauvres; il conſole les affligés. Son cœur eſt autant aux autres qu'à lui-même par la généroſité de ſon ame, par la tendreſſe de ſon amour, par le ſacrifice même, s'il le faut, de ſa propre gloire. Dans les calamités publiques il leve les mains au Ciel; il proſterne ſa face ſur la terre; il conjure le maître du tonnerre; & la foudre eſt ſuſpendue. Détaché de tout, religieux par tout, irréprehenſible en tout, tous ſes ſoupirs ſont pour la vertu qu'il veut aimer juſqu'après le tombeau: la voix des mortels a-t'elle d'aſſez doux accens pour chanter la gloire de cet homme divin? hé! que ſont ici tous les Héros enſemble de la fameuſe antiquité?

Le méchant homme ſera proſcrit; la honte accablera les ennemis de la croix; la mémoire du pécheur périra, & s'en-

ſevelira dans le tombeau de l'oubli ; Pſal. 9.
vous ſeuls, diſciples de Jeſus-Chriſt ! ſerez bénis du Ciel & de la terre : votre nom, plus reſpectable que celui des Alexandres, vous méritera auſſi de plus honorables lauriers, les cœurs & les eſprits. Véritablement grands, vous ſerez regardés comme les Rois & les Dieux du ſiécle : l'envie elle-même compoſera de ſes mains votre couronne : & la mort enfin vous enlevant du milieu de nous, c'eſt par des torrens de larmes que nous regretterons une perte que tous les faux ſages du monde ne pourront jamais réparer.

Mais reprenons un ſujet que nous n'avons fait qu'ébaucher. Suivons le Chrétien dans ces nobles eſſors qui l'élevent en Dieu dont l'amour ſeul le préoccupe : ce n'a été qu'en paſſant & comme par occaſion que nous avons décrit ailleurs ſes extatiques tranſports : l'arrangement des traités nous a conduit à cette heureuſe irrégularité. L'éloge de la Religion n'y perdra rien ſans doute : l'interruption d'un ordre ſuivi auroit toujours ſon mérite dans des matières auſſi ſublimes & auſſi touchantes.

Ce n'eſt donc plus ici cet homme en

ſpectacle à l'univers, ce mortel ſi reſpectable par l'éclat de ſes vertus. Le Chrétien eſt un bienheureux, qui par ſon commerce avec Dieu porte le royaume du Ciel dans ſon cœur : quels objets préſente à l'eſprit l'idée d'un tel bonheur! Quelqu'épris que vous ſoyiez des charmes de la créature; cependant, mon cher Cléonime! vous conſervez pour les choſes céleſtes un ſecret amour de préférence. Quelles impreſſions laiſſe dans votre ame la deſcription du ſéjour bienheureux! n'avez-vous jamais ambitionné le ſort du juſte qui ſous une face exténuée cache la joie des Anges? que vous inſpire le cœur lorſque vous entendez dire que l'amour de Dieu renferme tous les tréſors; que l'eſpérance Chrétienne ſurpaſſe le ſentiment; que la vertu fait goûter des douceurs inexprimables; que la vie préſente eſt le tems des combats, mais que les jours de triomphe vont bientôt paroître; que les amis de Jeſus-Chriſt entreront en pompe dans la cité ſainte; qu'ils regneront de concert dans la génération des ſiécles; qu'à jamais revêtus de gloire & de puiſſance, ils nageront dans un océan de voluptés ineffables? aveugle mortel que vous êtes! tous ces grands objets

ſont la paſſion favorite de votre ame ; & vous vivez loin de Dieu comme ſi vous n'aviez, ni cœur, ni penchans, ni même de conſiſtance ! qu'eſt-ce que l'homme, ô mon Dieu ! qui ſent la force de vos attraits ! c'eſt par vous ſeule, Religion Chrétienne ! qu'il jouit ici bas d'une félicité parfaite ! brûlez mes reins, Religion Sacrée ! & pour la gloire de votre nom faites couler de ma plume quelques traits de votre onction céleſte ! *& in his omnibus requiem quæſivi, & in hereditate Domini morabor.* Eccleſiaſti. c. 24.

# CHAPITRE SIXIEME.

## *L'attrait de la Religion Chrétienne dans le lien d'amour dont elle unit l'ame avec Dieu.*

QU'ON ne parle plus à l'ame chrétienne, des charmes de la créature : Dieu eſt le centre des beautés : c'eſt en lui ſeul qu'elle goûte les délices du ſolide amour, comme tout ſans lui n'eſt pour elle que le néant. Ne faiſons point avec les impies une chimère de la Divinité en lui ôtant les attributs du cœur, ſans leſquels il ſeroit impoſſible qu'il exiſtat un Etre ſuprême. Dieu, mon cher Cléonime! aime ſa créature; & il conſent d'en être aimé à ſon tour. La preuve de cette vérité eſt priſe dans la raiſon naturelle qui attribue néceſſairement à l'idée d'un Dieu (1) tout ce qui conſtitue un être

(1) Les Déiſtes n'appercoivent point qu'en faiſant de Dieu une divinité fiere, ils privent le cœur humain de ſa plus douce félicité. A quoi ſe réduiront nos plaiſirs, s'il ne nous eſt point permis d'ai-

eſſentiellement parfait. Le Déiſme ne renverſera point ſans doute le trône de ſa gloire fondé ſur l'éternité : nous convaincrons le philoſophe moderne d'impiété ; & nons l'abandonnerons au vertige de ſes penſées. Qu'eſt-ce donc que ce Dieu qui s'endort ſur ſon trône ? qui porte un bandeau ſur ſes yeux ? qui ſourit négligemment à l'aſpect du Deïcide ? qui répudie l'hommage de ſes créatures, l'encens, l'autel, le Prêtre, les victimes ? qui ne diſcerne ni haine, ni amour, ni vertu, ni ſacrilége ? qui par un arrêt, le ſcandale des Cieux, condamne au néant éternel le juſte & l'impie ? Craignez la colere d'un Dieu, Philoſophes ! votre crime eſt trop ſouverain : n'entendez vous point le cri de vos entrailles qui dans l'horreur dont votre ſyſtême les ſaiſit, reclament contre vous la vengeance ?

S. Ambr. de fide. contra Arri. c. 6.

Et de bonne foi ! je parle à vous,

mer un Dieu, la ſource de tout plaiſir ? ils auroient dû commencer par étouffer dans l'ame raiſonnable le penchant qui malgré elle l'entraîne vers le ſouverain bien : par-là ils euſſent épargné aux mondains la répugnance ſecrete & même la honte qu'ils reſſentent dans la préférence qu'ils donnent à l'amour de la créature ſur celui du Créateur. *Vous me menacez de me punir, Seigneur ! ſi je ne vous aime pas*, diſoit S. Auguſtin : *quel plus grand ſupplice pour moi que de ne pas vous aimer !*

mon cher Cléonime! ce Dieu ne vous paroîtroit il pas plus grand & plus aimable, s'il faiſoit repoſer les mortels à l'ombre de ſes aîles? ſi par voie de tendreſſe il converſoit au milieu de nous comme un pere au milieu de ſes enfans? s'il commandoit à ſes Anges de marcher à notre droite dans la carrière de tous nos malheurs? ne ſeroit-il pas plus juſte à vos yeux, s'il nous faiſoit une loi de vivre entre nous en eſprit d'amour & de paix? s'il voyoit d'un œil propice notre reſpectueux encens fumer ſur ſes autels? s'il menaçoit de ſon courroux le ſcélérat impie qui par ſes forfaits feroit le ſcandale de la terre? eh! ne ſeroit-il pas plus magnifique, ce Dieu, ſi, ſenſible au culte de ſes adorateurs, il couronnoit la vertu de lauriers immortels dans le ſéjour même de ſa gloire? Dieu eſt donc juſte, aimable, magnifique; il aime donc ſa créature, & il prétend en être aimé; (1) il la punit, il la récompenſe, puiſque de tels attributs réhauſſent ſelon

Amat Deus, ut ametur. S. Aug. manu. c. 20.

(1) Dieu exige notre culte, parce qu'il eſt ſouverainement grand: pourquoi ne méritera-t'il point notre amour, puiſqu'il eſt infiniment aimable? Sa beauté perdroit-elle les droits qu'elle a ſur nos cœurs, parce qu'elle a trop de charmes? ou bien nos cœurs s'autoriſeroient-ils des charmes de ſa beauté

nous-mêmes la majeſté de ſon nom ; pourriez-vous ne pas ſentir la force de cette conſéquence.

Mettons en hipothèſe le parallèle de deux Monarques. Celui-ci, jaloux de ſa gloire & du bonheur de ſes ſujets, a conſtamment les yeux fixés ſur ſes états. Dans toutes les provinces ce ſont des tréſors & des magaſins pour le ſoulagement des peuples. Ce n'eſt point un Roi inviſible : ſa Capitale eſt par tout : il regne en parcourant ſon empire ; & par tout il fait éclatter ſon amour & ſa magnificence : l'intégrité même dicte les arrêts de ſa juſtice : il aime qu'on célébre ſes triomphes ; ce ſont par tout des places de victoire. La perfidie eſt proſcrite de ſa Cour ; & les

pour refuſer de lui rendre hommage ? Comment ma raiſon déſapprouveroit-elle que je devienne tributaire d'un Dieu, tandis qu'elle réclame ſi haut dans mon ame le tribut que je dois au mérite des créatures ? Il y a un Dieu auteur de toutes choſes ; donc je ſuis un injuſte ſi je ne lui rapporte l'amour qui m'attache aux beautés de la terre : Dieu m'aime ; donc je ſuis un ingrat ſi je ne le paie de retour, c'eſt conclcant.

» Eh ! pourquoi Dieu nous » auroit il révelé la gloire » de ſon nom ? n'eſt-ce » pas, répond ſaint Gre» goire le Grand, afin que » nous le connoiſſions, » qu'en le connoiſſant, » nous l'aimions ; qu'en » l'aimant, nous l'imi» tions ; qu'en l'imitant » nous le poſſédions dans » ſon céleſte ſéjour, » *ut valeamus eum audientes cognoſcere, cognoſcentes amare, amantes ſequi, ſequentes ejus viſione perfrui.*

priſons ſont toutes prêtes pour quiconque voudroit attenter ſur ſa perſonne : il regne ; & il fait autant de Rois de ſes fidéles ſujets. L'autre Monarque livre au hazard le gouvernement de ſes états. Il ne s'embarraſſe ni de crime, ni de vertu, ni de calamité publique. Son œil eſt tranquille à l'aſpect d'un monſtre qui à ſa droite égorge ſon fils bien-aimé. il vit caché dans ſon palais ; & il ne lui importe point qu'on reſpecte ſon nom, ou qu'on flétriſſe ſa gloire. Sans courtiſans, ſans favoris, ſans miniſtres, ſans généraux ; tout ſon royaume eſt au pillage ; & il dort avec ſon ſceptre négligemment croiſé ſur ſes pieds. Il regne ; mais ne fallut il remuer que la tête pour faire des bienheureux, il ne daigne pas tourner le regard ſur ſon peuple infortuné. Quel de ces deux Princes vous paroît plus digne d'éloge, répondez, Cléonime! mortel injuſte! refuſez-vous donc à Dieu, des vertus qui ſont la gloire de ſon nom ! & lui attribuez-vous donc des vices qui deſhonorent l'humanité.

Je ne perds point de vue mon ſujet : mais je dois confondre en paſſant l'impiété du ſiécle, & vous faire connoître le Dieu dont je veux vous inſpirer

l'amour. Qu'eſt-ce que Dieu, ce Dieu dont l'ame Chrétienne (1) fait l'objet de ſa tendreſſe? n'eſt-ce pas, diſons nous, *un être indépendant*, c'eſt-à-dire *néceſſaire, qui exiſtant par lui-même poſſéde dans un dégré infini tous les attributs dignes d'un Etre ſouverainement parfait*? voilà l'idée que la raiſon naturelle nous préſente de la Divinité. Que ce Dieu multiplie les univers comme les étoiles du firmament: que comme l'éclair il entraîne la terre vers les aſtres, & la replonge plus vîte encore dans le profond cahos: que de ſa voix tonnante il faſſe entrouvrir de toutes parts l'immenſe voute des Cieux; la

Ariſt. Metaph. 7. T. 39.

(1) Pourquoi entreprendre de pervertir dans le Chrétien les ſentimens que la Divinité lui inſpire? ſi l'impie ſe fait des ſyſtêmes ſur la nature de Dieu, que ne reſte-t'il dans ſon opinion ſans fatiguer les gens de bien par ſon importune & ſacrilége philoſophie? nous n'adorons pas Dieu comme ſimplement auteur de la nature; nous reſſemblerions aux Payens: ni comme diſpenſateur des couronnes de la terre; nous deviendrions Juifs: ni comme rémunérateur de la vertu par un royaume charnel; nous ſerions Mahometans. Notre Dieu a fait tout ſans doute; il gouverne tout; il donne tout: mais c'eſt un Dieu des vertus; un Dieu de miſéricorde & de tendreſſe; un Dieu aimable & familier qui aime à converſer avec nous; qui frappe à la porte de nos cœurs; qui fait de nos ames le trône de ſon amour; qui par l'onction dont il nous pénétre nous rend inſenſibles à tout autre objet: voilà le Dieu que nous adorons. Nous fera-t'on un crime de lui donner un cœur que nous lui devons du moins à titre de reconnoiſſance?

raiſon convient qu'il eſt capable de cet effort de puiſſance. Saiſir d'un coup d'œil l'épouvantable étendue de l'éternité : avoir préſentes toutes les penſées du cœur & de l'eſprit qu'ont enfanté juſqu'ici les ſpirituelles ſubſtances : réunir dans un ſeul oracle l'idée claire & préciſe de la nature & de la grace, des vérités exiſtantes & poſſibles ; la raiſon comprend que ce n'eſt là qu'un rayon de ſa ſcience. Souverainement grand, il regne ſur tous les êtres, & leur preſcrit des loix. Souverainement ſage, il diſpoſe admirablement tout, & conduit tout à ſa fin. Souverainement aimable, il renferme toutes les beautés, & il aime qu'on les adore. Juſte ; il péſe tout au poids de la balance : bon ; il donne ſon cœur à la créature : magnifique ; il aſſocie les hommes à ſon royaume : terrible ; il transforme en Démons ſes rebelles Chérubins : puiſſance, majeſté, ſcience, miſéricorde, juſtice, attributs adorables qui dans le dégré de perfection conſtituent néceſſairement ſon eſſence ; & qu'il n'eſt pas poſſible de ſéparer de l'idée qu'on conçoit de Dieu ſans détruire la Divinité. Ou Dieu eſt un Etre parfait, ou il n'exiſte pas du tout ; c'eſt l'axiome de la philoſophie, c'eſt-

à-dire de la raiſon naturelle. C'eſt donc entre ce Dieu & la créature que la Religion chrétienne établit un commerce d'amour : auriez-vous penſé ! ô homme ! que vos priviléges fuſſent juſqu'à prendre poſſeſſion de ſon cœur ?

Je ne dirai point que le précepte de cet amour eſt tracé dans toutes les écritures ; & que le plaiſir le plus ſenſible de Dieu hors de l'eſſence divine, c'eſt la tendreſſe de ſa créature pour les charmes de ſa beauté. Je dirai que l'ame Chrétienne l'aime ; que lors même qu'elle dort, ſon cœur ſoupire pour lui ; que ſon ſeul ſouvenir la pénétre d'une flamme la plus pure & la plus heureuſe ; que tout ce qui n'eſt pas Dieu lui paroît vil & mépriſable ; & qu'elle préfere un de ſes regards à l'admiration des Anges & des hommes occupés à la contempler. Ainſi, pour mettre le Déiſte ſans replique, je ne lui oppoſe pour argument que le témoignage du Chrétien qui lui proteſte qu'il ſent dans ſon ame que ſon cœur eſt à Dieu : ſentiment qui éleve ſa penſée au-deſſus de tous les objets terreſtres ; qui l'attache à l'éternelle beauté comme ſeule digne de ſes penchans ; qui nuit & jour réveille ſes ſoupirs pour cet

Jerem. c. 32.

objet divin, loin duquel il ne fait que languir; qui lui fait goûter une félicité parfaite par la certitude où il eſt qu'il en eſt aimé, & qu'il l'aime. De quels tranſports n'eſt pas capable le cœur humain! & quel mouvement ne donne pas le charme de la créature aux reſſorts des paſſions! rappellons-nous le délire de l'amour profane. Quels triomphes, ô Chrétien! vous réſervoit une Religion qui dirige vos penchans vers le centre
Joan c. 17. des beautés! qui, en vous donnant un Dieu pour ami, forme un concert d'amour entre ſon cœur & le vôtre! vous l'avez vu ce Dieu dont l'aſpect enleve les Séraphins, prendre ſon nom à témoin de ſa tendreſſe pour vous : ne craignez pas, vous a t'il dit, d'approcher du trône de ma Majeſté : le contrat d'amitié eſt bien plus honorable & plus touchant lorſque la grandeur & la puiſſance accompagnent le ſentiment qui l'inſpire. Ce n'eſt pas à titre de Dominateur des Cieux que ma Divinité s'épanche vers votre ame; je ſçais de qui je dois me faire craindre : c'eſt un pere tendre, c'eſt un ami fidele & généreux qui cherche à vous faire connoître combien il vous aime; combien il déſire que vous l'aimiez à votre tour.

Quoique je me ſuffiſe à moi-même ; & que je jouiſſe d'une félicité parfaite ; j'ai néanmoins un autre intérêt à ménager : vous êtes mon enfant ; c'en eſt aſſez pour que mon cœur ſoit à vous, & pour vous conjurer de ne pas me refuſer le vôtre. Cher enfant ! que mon amour enfante ſans ceſſe ; portez vos regards ſur ma face, & voyez bien qui je ſuis ! c'en eſt peu de vous donner mon ſang ſur la terre ; j'ai réſolu de conſommer l'ouvrage de ma tendreſſe en me donnant dans le Ciel tout à vous, moi, mes délices, ma gloire, mon royaume, mon heureuſe éternité. Iſaï. c. 42.

Ainſi qu'une tendre épouſe qui, rencontrant ſon époux chéri qu'elle croyoit perdu, pouſſe des cris de joie par le plaiſir de le preſſer entre ſes bras : ainſi, & bien plus encore, l'ame chrétienne aux approches de ſon Dieu s'abandonne aux plus doux tranſports. C'eſt dans ſon eſprit un rayon de beautés divines qui l'éclaire, qui l'attendrit, qui l'enflamme : elle s'élance vers ſon bien-aimé avec cette ardeur qu'un enfant affamé colle ſes levres ſur le ſein de ſa nourrice : elle s'abſorbe toute vivante en Dieu qui de ſon côté l'enveloppe dans les flammes de ſon amour : elle ne ſe

contente pas d'aimer ; elle aime autant qu'elle a de penchant, d'eſprit, de force, de courage ; elle s'efforce d'aimer au-deſſus de ce qu'elle a de cœur & de tendreſſe : tous ſes ſoupirs ſont dans leur centre : la joie de l'eſprit la tranſporte hors d'elle-même ; elle ſuccombe de plaiſir ſous le poids de ſon amour. (1)

S. Aug. l. de moríb. Eccleſ.

Que veux-je dire, Cléonime ! eſt-ce donc que le Ciel deſcend ſur la terre? ou que le mortel ſe transforme en bien-

(1) » Vous m'avez prévenu de ces bénédictions par Jeſus-Chriſt votre Fils, ô mon Dieu ! diſoit S. Auguſtin. Vous êtes entré dans mon cœur, vous, votre amour, votre royaume ; & vous y avez pris la place de l'idole de mes plaiſirs ſenſuels : alors toute mon ame a été abſorbée dans l'onction de votre eſprit qui m'a ravi juſqu'aux tranſports d'une ivreſſe toute divine. Je vous vois, Seigneur ! & je ſens que je vous aime autant que je vous connois. O lumiere, qui éclairez mon ame ! ô amour, qui réjouiſſez mes oſſemens ! quel eſt donc ce rayon qui m'éblouit ! d'où viennent ces feux qui me dévorent ! ô amour que vos attraits ſont doux ! quelles flammes n'allumez-vous pas dans mon cœur ! malheur aux yeux qui ne vous voyent pas ! malheur à la créature qui s'obſtine à vous méconnoître ! malheur à moi-même ſi je m'éloigne de vos ſentiers ! ô Dieu de ma vie ! que ne puis-je vous aimer autant que vous êtes adorable ! quand viendra ce jour où je vous verrai face à face pour vous aimer dans la plénitude de mes deſirs : » *quando veniet dies ut videam videntem me faciem tuam, & ſatietur deſiderium meum.*

heureux ? qu'êtes-vous, ame Chrétienne ! qu'eſt-ce que votre cœur dans celui de Dieu, & le cœur de Dieu dans le vôtre ! puis-je donc bien comprendre que mon Créateur m'ouvre ſon ſein ? que je repoſe ſur ſes genoux ? qu'il m'embraſſe de ſa droite, tandis que ſa gauche me ſoutient ? qu'à mon tour je lui donne mon cœur ? que je le faſſe le dépoſitaire de mon ame, de mes penſées, de mes peines, de mes plaiſirs ? que je lui diſe avec confiance, je vous aime, Seigneur ! quel Séraphin brûla d'une flamme plus tendre ! que n'ai-je, Seigneur ! un cœur plus vaſte que les Cieux, des millions de cœurs pour vous, ô Dieu plein de charmes ! que j'aime plus que ne font tous les Cieux enſemble ! oui, du profond des Enfers je vous aimerois, Seigneur ! je me hâte de vous le dire ! mais par vos mains que je preſſe de tendreſſe & de reſpect je vous conjure d'accepter mon amour ! ô Cléonime ! que n'eſt-il donné à l'homme de parler le langage des Anges ! non non, la Religion Chrétienne renferme des myſtères qui attendriſſent le cœur de la nature. C'eſt chez elle qu'on voit le ſpectacle d'un Dieu couché dans une crêche d'amour ; d'un Dieu citoyen du monde

par un commerce d'amour; d'un Dieu verſant ſon ſang ſur une croix d'amour. C'eſt d'elle qu'on apprend à connoître la vraie deſtinée de ſon cœur; à ſe détacher de la créature trop indigne de nos penchans; à ſoupirer pour la vertu, cette fille du Ciel, la couronne des enfans de Dieu. C'eſt par elle que l'homme porte ſon regard vers les aſtres; qu'il s'éleve en eſprit juſqu'au trône de l'ancien des jours; qu'il franchit avec une ſainte hardieſſe les terreurs qui entourent la Divinité; qu'il s'abîme dans cet océan de grandeurs, de miſéricorde, de beautés ineffables; qu'il s'abandonne dans ſon tranſport à tout ce que le cœur humain peut avoir de ſentiment; qu'il maudit le jour où il vécut loin d'un Dieu ſi adorable; & qu'il proteſte de ne jamais ceſſer de s'occuper de ſon amour.

Et dans ce commerce d'amour quels jours céleſtes l'ame chrétienne ne coule-t'elle pas ſur la terre! quelle attention de ſa part pour faire journellement ſes colloques avec le ſeul objet qu'elle aime! quels accès triomphans lorſqu'elle penſe que la ſouveraine beauté devient ſa conquête! quels attraits pour ſa flamme que ces lieux ſolitaires, amis

des ſoupirs, où elle peut librement dire à ſon Dieu : *Me voici, Seigneur ! vous m'appellez ; & c'eſt vous que je cherche !* Quelles délices de fléchir humblement les genoux, tandis que ſa voix, ſes yeux, ſes mains s'élevent vers les airs ! quel raviſſant ſpectacle que ſes larmes d'amour dont elle voit inondée la terre qui l'entoure ! les bienheureux dans le Ciel goûtent ils, Seigneur ! des plaiſirs plus délicieux ?

Ces ruiſſeaux de ſi douces larmes coulent ſouvent d'une ſource qui va vous ſurprendre, c'eſt, Cléonime, le ſentiment de l'ame qui fait du bonheur de Dieu ſa propre félicité. C'eſt-à-dire que le Chrétien ſe félicite de l'empire de Dieu ſur toute créature ; qu'il déſire que ſon régne s'étende encore au-delà de l'éternité ; qu'il regarde comme faits à lui-même les outrages qu'il reçoit, & les hommages qui lui ſont rendus. C'eſt-à-dire que le Chrétien ſeroit inconſolable que ce fût un autre Dieu qui régnât à la place du Dieu qu'il connoît ; que s'il étoit lui-même Dieu, il céderoit la Divinité (1) au Dieu qu'il adore ;

S. Bern. in tr & de dilig. Deo.

(1) » Vous me demandez, Seigneur ! ſi je vous » aime, diſoit S. Auguſtin. » vous le ſçavez, ô mon » Dieu que je vous aime ; » & que ſi par impoſſible

qu'il déſireroit être lui-même Dieu pour exalter en s'anéantiſſant lui-même le Dieu qu'il aime de l'amour le plus ſouverain. O amour ! vos deſcriptions confondent mes penſées ! je ne ſçais ſi je parle d'un Dieu, ou d'un foible mortel ; ſi le Chrétien vit ſur la terre, ou s'il régne dans les Cieux ! quel homme ! quels tranſports ! quelle félicité ! ô amour ! juſqu'où va la puiſſance de vos charmes ! que puis-je dire de vos feux divins qui, par là même qu'ils ſe font ſentir, ne laiſſent plus la liberté de comprendre, moins encore d'exprimer ce qu'ils ſont ?

Et, dans l'yvreſſe de ſi divins tranſ-

» Auguſtin étoit Dieu & » vous Auguſtin, je vou- » drois qu'à la place d'Au- » guſtin vous fuſſiez Dieu » Ce ne ſont pas ici les vœux de l'ame chrétienne dans l'extaſe de ſes tranſports : ce ſont les ſoupirs de ſon cœur paiſible & tranquille : ſentimens qu'elle conſerve dans ces momens même où Dieu l'éprouve par l'idée trop cruelle qu'il lui retrace de ſa baſſeſſe & de ſon iniquité. Le deſir qu'elle a de lui plaire, deſir bien réfléchi, la pénétre même d'un ſentiment plus ſublime encore, mais qui, par je ne ſçais quel reſſort de la grace, ſe convertit pour elle en une douleur quelquefois trop ſenſible ; c'eſt qu'elle ſe condamneroit à rentrer dans le néant, pourvû que par ſon anéantiſſement elle fit le bonheur de Dieu, & qu'en effet elle eſt comme inconſolable de ce qu'à ce prix elle ne peut point faire la félicité de ce Dieu qu'elle voudroit aimer autant qu'il s'aime lui-même. *Donnez-moi une amante de Jeſus-Chriſt ; elle comprendra ce que je veux dire*, da amantem, & ſciet quid dico. *S. Aug.*

ports, de quel œil le Chrétien enviſage-t'il les vanités de ce monde! qu'êtes-vous, pompes du ſiécle! pour un homme que l'amour unit à la Divinité? delà, ce renoncement généreux de la part des Saints à toutes les choſes de la terre : celui-ci à la tiare; celui-là au ſceptre; l'un à la gloire de la renommée; & cet autre à la conquête des cœurs profanes. Le plaiſir d'aimer Dieu leur tenoit lieu de fortune & d'empire : c'étoit pour eux poſſéder le monde entier que ſe dépouiller de tout pour s'enrichir du tréſor de la grace. Par l'amour divin ils étoient époux; ils étoient Pontifes; ils étoient Souverains. Une grotte obſcure entourée des inſtrumens de pénitence leur paroiſſoit un palais où ſéjournent le luxe & les délices : leurs ſanglots vers le Ciel enlevoient leur ame comme les cris de victoire tranſportent les héros : la mort, ce monſtre qui épouvante la nature, étoit leur compagne fidéle, leur intime confidente : ils l'aimoient comme leur épouſe; ils l'invoquoient comme leur protectrice; ils lui obéiſſoient comme à leur Reine : mais non, Dieu étoit avec eux : que leur pouvoit-il manquer, tandis qu'ils

étoient comme dans la jouiſſance du ſouverain bien?

Voilà donc que l'ame chrétienne goûte ici bas les délices d'un Paradis anticipé par le commerce d'amour avec ſon Dieu. Une ſeule choſe fait le contrepoids de ſon bonheur : c'eſt le ſouvenir du paſſé où ſon cœur par une injuſte préférence s'attacha peut-être à la créature. Ici, Cléonime! le coup devient terrible; & le trait qui la perce forme une plaie trop ſaignante. Vous l'avez vue, cette ame, s'abſorbant dans la contemplation des beautés divines; dévouant à Dieu ſes affections avec tous les plaiſirs de la terre; s'entretenant avec ſon bien-aimé comme un ami parle à ſon ami; & plus que tout (1) cela, déſirant que la Divinité jouît, s'il étoit

(1) » Ce deſir par imagination des choſes impoſſibles peut être quelquefois utilement pratiqué parmi les grands ſentimens & ferveurs extraordinaires, dit S. François de Sales. Nous ne pouvons rien déſirer à Dieu d'un vrai deſir; il poſſede tous les biens: mais ſi ce deſir étoit poſſible, ô Seigneur éternel! » continue ce ſaint Evêque; » mon ame voudroit être » ce deſir, & n'être rien » autre que cela; tant elle » déſireroit de déſirer pour » vous ce qu'elle ſe complaît infiniment de ne » pouvoir déſirer, puiſque » l'impuiſſance de produire ce deſir provient de » l'infinité de votre perfection qui ſurpaſſe tout » ſouhait & toute penſée.»

étoit poſſible, d'une félicité plus parfaite : quelle idée ! lorſqu'elle penſe qu'il a été un tems où elle fit de Dieu l'objet de ſes mépris ? où dans ſa malice d'Enfer elle goûtoit d'autant plus de joie qu'elle le chargeoit d'outrages ? *peccavi*, ſe dit-elle ! . . Quelle mere me donna le jour ! malheureuſe que je ſuis ! ai-je donc pû vivre dans l'oubli de mon Dieu, Dieu trop adorable qui fit de moi le chef-d'œuvre de ſa tendreſſe ! .. Artiſans de mon malheur, ſiécle ! plaiſirs ! Démons ! n'y avoit-il donc des foudres dans les Cieux pour vous écraſer, pour me réduire moi-même en poudre ! eh ! quelles mamelles fatales m'allaiterent, nourriſſon d'iniquité, dans les infirmités du berceau !, le Ciel, la terre, mon cœur, votre amour, me reprochent, Seigneur ! ma révolte : mais de ſes mains parricides qui s'armerent contre vous, j'embraſſe vos genoux, ô pere tendre & propice ! .. vois, perfide ! le Dieu de ton cœur, victime de ta haine ! ton ame bienaimée ſouillée des horreurs du crime ! ton innocence malheureuſement perdue ! ce trait meurtrier que rien jamais ſur la terre, ou dans l'abîme n'arrachera de mon cœur, puiſqu'à jamais il ſera vrai de dire que j'ai péché ! . . . oh,

mon crime ! que ton ſouvenir m'eſt amer ! . . . Coulez donc, larmes de pénitence ! oui nuit & jour je vous répandrai par torrens ! . . . vous me pardonnez, Seigneur ! votre tendreſſe l'atteſte par votre ſang ! . . . non, c'en eſt fait ; je ne veux vivre que pour pleurer : je n'aime le jour que pour vivre (1) & mourir de douleur !

S. Greg. l. 3. dialog. Remarquez, Cléonime ! que c'eſt l'amour qui fait ici le ſupplice de l'ame chrétienne ; que ſon crime ne lui devient ſi funeſte que par l'offenſe d'un Dieu qu'elle aime : juſques-là ſa douleur ſe convertit pour elle en vrai plaiſir : c'eſt une douce vengeance qu'elle tire

(1) Cette douleur d'avoir offenſé Dieu eſt pour le Chrétien, il faut l'avouer, un ſupplice au-deſſus de toute penſée ; & ſi la main de Dieu ne le ſoulageoit dans ſon tourment, il n'eſt pas douteux qu'il n'expirât de repentir. Mais qu'eſt-ce que ſouffrir, & mourir pour une ame qui s'ennuie de vivre ; qui donneroit mille vies de n'avoir jamais vécu, puiſqu'elle offenſa ſon Dieu ? de-là par une ſuite naturelle, tout ce qu'on appelle malheurs de la vie ne ſçauroit l'ébranler : riche, pauvre, ſur un trône, ſur un grabat, vivante, morte, enſevelie, rien ne la touche après le malheur d'avoir péché : elle perdroit preſque de vue ſon heureuſe deſtinée, ſi l'autorité de Dieu jointe aux attraits de ſon amour ne la retournoit du côté de l'eſpérance. » Eh bien, Seigneur ! di» ſoit à Dieu ſaint François » de Sales ; ſi je dois être à » jamais perdu, je veux » pourtant vous aimer » dans le tems, puiſque » mes péchés s'oppoſent » que je vous aime pendant » l'éternité. »

de ſon ingratitude qui lui paroît déteſtable, puiſqu'elle outragea un Dieu à qui ſeul elle cherche à plaire. Elle ne pleure point, parce qu'elle abhorre ſon péché; mais parce que ſon péché répugne à l'objet qui aujourd'hui captive ſon cœur. Alors le ſouvenir de ſa révolte la pénétre d'un délicieux répentir : c'eſt un ami qui fait généreuſement tout ſervir à la réparation de l'injure qu'il fit à ſon ami : elle aime à punir ſon cœur de ſes penchans funeſtes par des ſanglots encore plus homicides, car elle préfére infiniment la douleur de ſes jours crucifiés aux plaiſirs de ſes années licentieuſes : diſons même que ſi le péché n'étoit point l'offenſe de Dieu, elle feroit ſes plus chéres délices du regret mortel de ne l'avoir pas toujours aimé. Achevez, Seigneur ! de conſumer la victime qui s'immole ſur l'autel de votre amour ! puniſſez en moi le vieil homme qui ſe révolta contre la loi de votre teſtament ! puniſſez mes yeux qui fixerent des objets dont la ſéduction avilit à mes regards votre éternelle beauté ! puniſſez mon cœur, ce cœur ſacrilége qui pouſſa pour la vile créature des ſoupirs que vous ſeul aviez droit d'exiger, ô vous l'arbitre de mes jours ! ſur-tout humiliez S. Aug. l. de pœnit.

mon corps, vaſe d'ignominie, chair infâme & déteſtable, que je fis ſervir à des œuvres d'iniquité qui contriſterent votre Saint-Eſprit! que tout ce qui eſt en moi tremble, ſuccombe, expire ſous les coups de votre juſtice! mon crime, Seigneur! me rend la vie importune: & j'ai réſolu de déteſter mon exiſtence juſqu'à ce que vous en ſoyiez pleinement vengé!

O, Cléonime! ſi la voix de Dieu ſe faiſoit entendre au fond de votre ame! ſi vos yeux venoient à s'ouvrir ſur vos véritables intérêts! ſi vous goûtiez un ſeul inſtant la douceur de ces tranſports qu'imprime la vertu! quelle ſeroit votre douleur d'avoir connu trop tard un Dieu que vous aimeriez pour ainſi dire d'une tendreſſe ſupérieure à toutes vos forces! quel preſtige vous attache à la terre, dites-nous? pouvez-vous embraſſer des objets dont les plaiſirs les plus pleins, ſi je puis m'exprimer ainſi, laiſſent un vuide immenſe au milieu de votre cœur? n'eſt-il pas vrai que vos penchans n'ont pas trouvé juſqu'ici un point fixe? cette créature qui paroiſſoit devoir vous rendre heureux, eſt devenue l'écueil même de votre bonheur: vous avez trouvé dans ſes charmes je ne ſçais quel dégoût

qui vous a fait changer d'humeur, d'opinion, de volonté. Vous vous êtes réplié vers des objets moins odieux; mais le charme de la bagatelle vous a également trompé : vous ne faites que vous traîner dans la voie des voluptés terrestres; l'esprit d'inconstance vous suit par-tout : & vous avouez malgré vous qu'il ne vaut pas la peine de tant soupirer pour ne gouter que la douceur des plaisirs insipides. Il est donc dans votre ame une passion secrette dont le poids vous entraîne vers des attraits surhumains? vous sentez donc que si rien n'est capable de vous plaire, vous conservez néantmoins le penchant pour la félicité parfaite? or quel pensez vous que seroit votre bonheur, si vous possédiez tout ce que votre ame désire! si vous goutiez autant de joie que vous sentez avoir d'amour & de puissance! si votre cœur seul renfermoit plus de plaisirs que toutes les créatures ensemble n'ont de beautés ou de charmes séducteurs! est-il possible qu'un état si bienheureux ne vous intéresse ni ne vous touche? que pouvant être glorieux & triomphant comme un Dieu, vous préfériez à tant de grandeurs la vie d'un mortel, misérable infortuné? Ce ne sera

pas envain, Seigneur! que vous fites naître dans mon ame des ſentimens d'ambition ſi nobles & ſi ſublimes! vous ſerez à jamais le Dieu de mon cœur, comme vous êtes le véritable objet & le centre de ma félicité : je puiſerai dans votre propre ſein ces douceurs ineffables trop au-deſſus des délices des Rois, Dieu des beautés! que j'aime, j'oſe le dire, d'un amour plus immenſe que l'abîme! & vous, Religion ſainte! qui béatifiez ainſi les amis de Dieu, tenez toujours les Cieux ouverts ſur ma tête! enrichiſſez-moi de plus en plus des tréſors de la grace que cache votre ſanctuaire! & dans cet eſprit d'amour dont vous me réconciliâtes avec le Dieu de miſéricorde, faites, ô mere tendre! réluire aux yeux de votre enfant le Dieu de ſon eſpérance! *ego mater ſanctæ ſpei.*

Eccleſiaſti. Cap. 24.

# CHAPITRE SEPTIEME.

## *L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'eſpérance dont elle conſole la vertu.*

C'EST ici le grand attrait de la nature, le maître reſſort du bonheur des mortels, je veux dire la certitude d'un ſort bienheureux après cette miſérable vie. Le Paganiſme même ſe flattoit de cette douce eſpérance. L'idée qu'il avoit de la magnificence des Dieux, les ſoupirs naturels qu'il pouſſoit même pour l'immortalité, lui perſuadoient qu'à la mort les ames paſſoient à quelque glorieux ſéjour. Regne futur dont la connoiſſance étoit encore obſcure ; mais qui s'eſt éclaircie à meſure que le Ciel a fait entendre ſes oracles. Sous les Prophétes la promeſſe d'un royaume éternel étoit enveloppée ſous les figures : le double ſens de la lettre trompa un grand nombre de Juifs trop charnels : ils regarderent les provinces de Chanaan comme l'héritage deſtiné aux enfans de Jacob.

Jeſus-Chriſt, le docteur des nations, l'attente de tous les ſiécles, Dieu de ſuprême vérité, a développé toute l'etendue d'un objet ſi eſſentiel & ſi conſolant. Il a dit qu'il préparoit à ſes amis des trônes où ils regneroient avec lui pendant l'éternité : qu'ils auroient à ſouffrir dans cette vallée de larmes ; mais que le jour viendroit où ils nageroient dans des torrens de voluptés céleſtes : qu'ils ſoutinſſent encore un moment ; & qu'ils devoient être aſſurés qu'autant que ſon bras avoit de puiſſance, autant leur joie ſeroit parfaite dans la génération de tous les ſiécles. Promeſſe authentique qui s'eſt imprimée dans le cœur du monde chrétien. On a ſenti naître dans ſon ame une ardeur toute divine pour une conquête ſi brillante ; on a regardé les pompes de la terre comme des ombres en concurrence d'une gloire qui couronne la vertu de lauriers immortels ; on s'eſt accoutumé à ſouffrir ſans douleur, dans l'idée qu'on jouiroit bientôt de Dieu dans le ſéjour des bienheureux : ô Cléonime ! de quelles délices doit abonder une ame Chrétienne qui porte gravée dans ſon eſprit & dans ſon cœur la grandeur d'une telle eſpérance !

Luc. c. 22.

Sous quelles couleurs les auteurs ſacrés n'ont-ils pas dépeint les beautés de la Religion Catholique! & par quels cantiques ne célébrerent-ils point la gloire de l'homme Chrétien! il s'agiſſoit de nous dire ce que c'étoit que la grandeur de la mere, & la félicité des enfans; combien la vertu a d'attraits, & combien ſont éclatantes les prérogatives de l'homme vertueux: ils nous l'ont appris; c'eſt beaucoup: nous avons l'avantage de connoître l'excellence du Chriſtianiſme. Mais ont-ils déployé tout ce que l'Evangile a de ſublime & de divin? ont-ils parlé du royaume de Dieu tel qu'en effet le Chrétien le porte dans ſon cœur? ils ne le pouvoient point ſans doute, & nous le pouvons bien moins encore; ce ſont ici les *myſtères du troiſieme Ciel*: le juſte lui-même poutroit-il exprimer tout ce qu'il ſent dans ſon ame de lumiere, de force, d'amour, de délices céleſtes? 2. Corinth c. 12.

L'eſprit, & la fin de la loi évangélique, c'eſt *la charité*; & le plus doux fruit de la charité, c'eſt le triomphe de *l'eſpérance Chrétiennne.* (1) Et d'abord 1pi. ad Timot. 1. c. 1.

(1) » Le Tout-Puiſſant » n'auroit fait que des ou- » vrages peu dignes de lui, » dit M. de Boſſuet, ſi » toute leur magnificence » ne ſe bornoit qu'à des

ouvrons la voute céleſte ; ces palais brillans où regnent le printems & les plaiſirs éternels ; ces tabernacles ſaints où Dieu étale la magnificence de ſon trône ; beauté ancienne & toujours nouvelle dont l'aſpect feroit un Ciel de l'Enfer, des Anges en la perſonne des réprouvés : l'amour des vivans, cette cité fortunée ; l'eſpérance des Rois ; le centre de la félicité ; le ſoupir, l'empire, le repos du cœur humain : eſt-ce aux hommes à dépeindre le bonheur d'une ame qui vit dans l'attente d'un tel royaume ? & qu'eſt ce que cette Religion qui dans un eſpoir ſi doux fait goûter des délices que le cœur lui-même ne peut exprimer ? Nous ne dirons donc point que le joug de Jeſus-Chriſt eſt doux & ſa charge légere ; que la vertu fait la félicité de l'homme ; & que ſi nous ambitionnons le vrai bonheur, c'eſt en Dieu ſeul que nous

» grandeurs expoſées à nos » ſens infirmes. Tout ce » qui n'eſt pas éternel ne » répond ni à la majeſté » d'un Dieu éternel, ni » aux eſpérances de l'hom- » me à qui il a fait con- » noître ſon éternité. Ne » donneroit-il donc à ceux » qu'il aime, ce Dieu de » magnificence, qu'une » ombre de félicité ; qu'une » terre fertile en grains & » en huile ? s'il eſt aſſez » bon pour donner à ſes » ennemis une terre déli- » cieuſe ; combien plutôt » réſerve-t'il à ſes amis un » ſéjour digne de ſa gran- » deur & de leur vertu ? »

devons le chercher. Nous dirons que l'eſpérance en Jeſus-Chriſt enivre, ravit, enleve le ſentiment; qu'elle noye toutes les puiſſances de l'ame dans un fleuve de plaiſirs ineffables; qu'en rempliſſant toute la capacité du cœur, elle le fait ſuccomber de joie ſous le poids de ſes tranſports. Nous dirons que le Chrétien eſt le plus heureux mortel qui reſpire ſur la terre; qu'il le diſpute aux Anges en courage, en amour, en félicité; qu'il goûte les délices d'un Dieu dans la paix en Dieu, le ſoupir de ſa vie : nous dirons tout cela; & le Chrétien nous répondra que nous n'avons rien dit encore. Qu'eſt-ce donc que cet homme qui eſt dans l'attente du ſiécle futur? qui eſpere de regner bientôt dans la cité de Dieu? qui porte dans ſon ſein une réponſe comme certaine de juſtification & d'immortalité? Religion Chrétienne! c'eſt ici que vos victoires ſont au-deſſus de nos penſées! ne les verſerez vous point ces délices dans mon ame! j'embraſſe la croix, c'en eſt fait : j'abandonne la terre : mon cœur ne ſoupire que pour votre eſpérance! Epi. ad Philip. c. 4.

C'eſt donc ici que la nature s'éleve juſqu'à la Divinité. Etat bienheureux

où le Chrétien eſt tout pénétré de l'eſprit de Dieu ; où rien de ce qui l'entoure ne l'occupe ni ne le touche ; où il déſireroit mille fois de mourir, s'il n'étoit expédient qu'il vecût encore. Alors tout cède à la noble ardeur que lui inſpire ſon attente en la vie future. La gloire immortelle qui brille à ſes yeux lui fait eſſuyer ſans murmure (1) ſes courts momens d'opprobre : il endure les diſgraces de ſon pélerinage, comme un étranger ſe conſole des rigueurs du voyage par l'eſpérance de revoir bientôt ſa patrie. Abſorbé ſans relâche dans l'amour du ſouverain bien, à peine s'apperçoit-il qu'il habite ſur la terre : tous ſes ſoupirs ſont pour le Ciel dont le ſeul nom le fait treſſaillir, attendrit ſon ame & le tranſporte : Dieu doit être un jour ſa récompenſe : quel amas de triomphe ne préſente point l'idée d'une telle félicité ! ainſi le diſciple de Jeſus-Chriſt devient ici bas l'image des Elûs glorifiés, par le courage de ſa vertu, par la tranquillité de ſa vie, par

Epi ad Corint. 2. c. 1.

(1) Saint Gregoire encherit ſur cette penſée. » L'éternité qui fait l'eſpérance du Chrétien le » rend même inſenſible, » dit il, aux maux extérieurs qui l'oppriment, » *ſpes in æternitatem animam erigit ; & idcirco nulla mala exterius quæ tolerat, ſentit.*

les raviſſemens de ſon amour. L'Eſprit Saint lui communique ſa paix par le témoignage qu'il rend à ſon eſprit qu'il eſt enfant de Dieu, & le cohéritier de ſon fils : il lui montre dans preſque tout leur éclat la ſublimité de ſa fin, la grandeur de ſa deſtinée, la gloire de ſon héritage. Delà, tout préoccupé de ſon regne à venir, le Chrétien vit d'une vie toute Divine : tout ſon air reſpire quelque choſe de bienheureux au-deſſus de l'humain : dans ſes actions, dans ſa triſteſſe, dans ſes plaiſirs, c'eſt dans ſon ame un retour conſtant qui le ramene au grand objet de ſon eſpérance. Rien ne l'aſſujettit du côté de la créature, fût-ce l'empire de toute la terre ? l'éternité ſeule attire ſes regards ; fixe ſes deſſeins ; enflamme & captive tous ſes deſirs ; & c'eſt à un commerce ſi divin qu'il goûte la douceur d'un repos dont il n'eſt pas permis à l'homme de parler.

Epi. ad Rom. c. 8.

Son eſpérance n'eſt pas accompagnée de ces incertitudes cruelles qui font céder le déſir à la crainte : c'eſt une confiance ferme qui ſe tranquilliſe comme ſi elle poſſédoit déjà ce qu'elle eſpére, *tanquam jam datis*, ſon cœur lui rend ſon témoignage. Ce n'eſt pas

S. Chryſoſt. in Epi. 1. ad Corinth.

ici la promeſſe d'un homme ; c'eſt un Dieu qui engage ſa parole, (1) ce Dieu l'auteur de toute vérité, la fin de la loi & des Prophétes, l'arbitre diſpenſateur des couronnes ſur la terre & dans les Cieux. Je vous prépare un royaume, Luc. c. 22 nous dit-il, où vous ſerez aſſis & où vous mangerez à ma table : Pere adorable & magnifique, que n'ai-je pas réſolu pour glorifier des enfans ſi chers à ma tendreſſe ! c'en eſt peu de vous donner mon humanité dans la crêche, mon ſang ſur la croix, mon corps ſur l'autel : je me propoſe d'être moi-même dans le Ciel votre récompenſe. Je veux donc qu'à jamais vous repoſiez dans mon ſein, ſource d'ineffables voluptés ; que vous goûtiez entre les bras de mon amour tout ce que le ſentiment pourra vous inſpirer d'agréable & de céleſte ; que plus éclatans que les Aſtres, vous regniez autant que je regnerai moi-même ſur les trônes de l'éternité.

(1) Dieu eſt juſte ; donc il doit récompenſer la vertu : il promet la récompenſe ; donc l'événement doit juſtifier ſa promeſſe, puiqu'il eſt la vérité même : voilà plus qu'il n'en faut ſans doute pour fortifier le Chrétien dans ſon eſpérance. » Comment douteroit » il, reprend ſaint Jean-» Chryſoſtôme ; quoi de » plus fort ? ſon eſpérance » eſt fondée ſur la parole » d'un Dieu, » *cum autem Deus teſtatur ; quæ tandem reſtat ambiguitas ?*

J'accomplirai ma promeſſe, n'en doutez point : mon amour pour vous proteſte pour la certitude de ma parole. Math. c. 15.

Terre promiſe qui ſur la parole d'un Dieu a répandu l'ardeur & le courage dans le monde Chrétien. Alors ont paru ces Héros d'élite qui par un nouveau genre de combat & de victoire ſubjuguent le monde, la chair, les Démons. Alors ſe ſont peuplés les déſerts, le cloître, le ſanctuaire, de mondains convertis de tout âge, de tout état, de tout ſexe. Alors le regne des vertus a commencé : la conquête des Cieux a échauffé tous les cœurs; on a pouſſé des ſoupirs redoublés vers cette terre des vivans où triomphe la troupe des bienheureux; où le Dieu des beautés ſe montre à découvert; où tout reluit des ſplendeurs de la gloire; où la joie du cœur s'exprime par les tranſports; où ce que l'œil n'a point vû ſera à jamais l'héritage des ſaints. 1. Corinth. c. 2. Alors par un effort d'eſpérance Chrétienne, pourquoi ne le dirai-je pas? le juſte a remis à Dieu comme en dépôt ſon propre royaume, puiſque Jeſus-Chriſt ſon fils le lui a promis. S. P. Chryſ. hom. in Math. c. 19.

Et ſans cette eſpérance renoncerions-nous donc aux plaiſirs de la vie? nous

cacherions-nous dans des ſépulchres ? abandonnerions-nous parens, fortune, patrie, villes, ſiécle, univers ? anticiperions-nous par la pénitence le terme de nos jours, cette mort effrayante dont la ſeule idée glace l'eſprit & le cœur ? oh ! puiſque d'une main ſi tendre nous creuſons ainſi nos tombeaux ! nous ſçavons donc que tout va bien pour nous ; que nous avons ailleurs une cité permanente ; que nous regnerons un jour avec Jeſus-Chriſt ; que la couronne de vie nous eſt aſſurée, pourvu que nous réſiſtions encore un moment. Heureux oui, ô mon ame ! heureux mille fois ces ſoupirs que l'amour de ta patrie nourrit dans le profond de ton cœur ! tu les chanteras un jour, glorieuſe fille de douleur ! tes anciens cantiques dont le ſouvenir fait couler tes larmes le long des fleuves de Babylone ! le Dieu libérateur, Dieu de ton eſpérance, diſſipera l'ennemi qui tendit ſes piéges ſur les routes de ton ſalut ! ta joie ſera parfaite lorſque tes chaînes briſées, ta jeuneſſe brillera comme les jours du ſiécle ; que d'eſclave miſérable tu ſeras transformée en fille, mere, & Reine de l'éternelle liberté ! » O vie, l'héritage des enfans » de Dieu ! vie pure ! vie tranquille !

Iſaï. c. 3.

Pſal. 136.

S. Aug. l. medit. c. 22.

» vie ſainte ! admirable cité ! où regnent
» l'amour parfait, l'aimable & glorieu-
» ſe paix ; les délices éternelles ! vie
» bienheureuſe, l'objet de mon eſpé-
» rance ! que j'aime à me retracer votre
» ſouvenir ! plus je penſe à vous ; plus
» je languis d'amour pour vos attraits !
» quelles délices dans mon ame, quand
» je me ſouviens de vous ! quand j'en-
» tends parler de vos beautés ! quand
» je décris les merveilles de votre ſé-
» jour ! oh ! ſi pour jouir de vous, je
» dois renoncer à la terre ; dès ce mo-
» ment j'abandonne tout, le monde,
» la fortune, ma patrie ; je déteſte tou-
» te créature ! moi-même je me con-
» damne à la mort : que mon corps pé-
» riſſe, cette priſon funeſte qui tient
» mon ame captive ! O terre des vivans !
» que vos tabernacles ſont beaux ! ne
» vous verrai-je donc encore ! que ſera-
» ce lorſque je vous poſſederai pour
toujours ! »

Ne ſoyez point ſurpris, Cléonime ! de cette joie extatique qui enleve nos cœurs : nous ſçavons à qui nous avons crû, & nous connoiſſons toute l'étendue du bonheur qui nous attend. Les écritures ſont entre nos mains, ces livres divins où la promeſſe d'un Dieu eſt

Epi ad Timot. c. 1.

ſolemnellement conſtatée : nous aimons à les lire, puiſqu'ils nous retracent l'hiſtoire de notre future grandeur : le monde nous raviroit-il (1) ici notre eſpérance ? ou bien voudroit-il déprécier à nos yeux les beautés d'un royaume qu'il ne connoît pas ? la parole de Jeſus-Chriſt eſt expreſſe ; notre eſpérance eſt à nous ; nous ſommes intimement convaincus que le ſoleil avec tout ſon éclat n'eſt qu'un foible rayon de la gloire où nous aſpirons : nous perſuadera-t'il, ce monde, que notre confiance eſt vaine ? & étouffera-t'il cette lumiere vive, cette onction ſainte qui par des impreſſions ſenſibles anticipent dans nos ames les délices du céleſte ſéjour ?

Que les enfans du ſiécle brillent comme des éclairs par l'éclat de l'or & du ſaphir ; que ſous des lambris dorés ils coulent des jours tranquilles & voluptueux ; que la renommée accumule les

(1) L'ame fidéle eſt aſſurée du cœur de Dieu ; ſa juſtice & ſa parole ſont ſes garans. Dans cette idée rien n'eſt capable d'affoiblir ſon eſpérance : que lui importent les railleries des méchans ? Diſons même qu'elle conſerve toute ſa confiance dans ces momens même où il ſemble que Dieu l'oublie : » d'où me » viennent ces terreurs, » diſoit Job ? eh ! pour- » quoi déchirai-je mes pro- » pres chairs ? j'eſpérerai » en lui, quand bien mê- » me il m'arracheroit la » vie, » *etiam ſi occiderit me, in ipſo ſperabo.*

lauriers ſur leur tête : que ſont tous les plaiſirs de la terre auprès de l'objet de notre eſpérance ? un ſéjour admirable où les délices coulent par torrens ; des trônes majeſtueux qu'entourent la puiſſance, la gloire, la paix ; des couronnes éclatantes parſemées des fleurs de l'immortalité ; la poſſeſſion d'un Dieu, le ſpectacle de toute majeſté, le centre de tout amour, la ſource de tout plaiſir : tel eſt le bonheur qui nous eſt promis, & dont nous devons jouir au premier jour. Glorieux, triomphans, face à face de la Divinité, nous célébrerons bientôt nos victoires avec nos amis, avec les Vierges, avec les Séraphins : nous n'aurons avec eux qu'un même eſprit, qu'un même cœur, qu'un même déſir, qu'une même félicité. La pénitence, la douleur, la mort ne ſeront plus : nos ennemis vont diſparoître, la haine, la diſcorde, l'envie, l'intempérie de l'air, la rigueur des ſaiſons. Brillans comme des Anges de Dieu, plus incorruptibles que le diamant, nos jours, nos plaiſirs, nos trophées ſeront marqués au coin de l'éternité : notre beauté ſera toujours éblouiſſante, notre ſanté ſans altération, notre jeuneſſe dans la vigueur de ſon printems : quel regne!

Epi. ad Epheſ. c. 4. notre âge ſera *l'âge parfait de Jeſus-Chriſt.* Nous vous verrons; chere patrie! nous vous verrons bientôt! il n'eſt même qu'un point qui nous ſépare! abaiſſez-vous donc, Cieux! terre! ſouleve mon ame! approchez, cité de Dieu! deſcendez, char de triomphe, le trône de mes victoires comme le prix de mes combats! ô monde! que tes pompes ſont viles . . . . ô mon cœur! quelle main prépara votre deſtinée. . . . . ô vous, ma vertu! quelles délices me réſervoit la grandeur de votre eſpérance!.

Délices paiſibles, nobles, parfaites, mille fois plus douces à l'eſprit que le miel à la bouche; qui tranſportent toutes les puiſſances de l'ame par l'attrait le plus raviſſant; qui portent avec elles je ne ſçais quoi de divin dont l'onction fait comme mourir de plaiſir. (1) Proſpérité du monde, vanité des vanités dont l'inconſtance émouſſe l'agrément; que le reproche de la conſcience accompagne toujours; qui par le vuide qu'elle laiſſe dans le cœur fait autant de malheureux

(1) Sainte Théreſe étoit quelquefois ſi remplie de cette joie céleſte, que ſon cœur ne pouvant la contenir, elle prioit le Seigneur de vouloir la tempérer. *Suſpendez*, diſoit-elle, *ſuſpendez vos faveurs, ô mon Dieu! ou bien je vais mourir.*

que de partisans. Pour la joie de l'espérance en Jesus-Christ, elle est vive, pure, constante, pleine de charmes & d'agréables retours. Elle est pour le Chrétien ce que seroit une couronne pour l'homme de néant : elle lui fait gouter des douceurs au-dessus de la nature, au-dessus de ses désirs, au-dessus de son cœur. Jamais elle ne l'abandonne, non pas même dans ces momens où le devoir de la vertu fait couler de ses yeux des ruisseaux de pleurs. Autant que la gloire distingue un Roi de ses sujets, autant l'espérance en Dieu éleve le disciple de la croix au dessus des Souverains par la pureté de ses lumieres, par la noblesse de son courage, par la flamme de ses transports : c'est une ivresse céleste qui plonge le cœur, l'esprit, & même le corps dans un océan de délices, vrai torrent de la Divinité.

Qu'est ce donc que la Religion Chrétienne ! & quel trésor le Ciel confia-t'il ici à la terre ! ô homme ! si l'espérance en Jesus-Christ est ici-bas la vie du cœur humain ; si sans cette espérance vous êtes la plus misérable des créatures ; comment pour des plaisirs fugitifs vous rendez-vous malheureux jusqu'à ne rien espérer pour l'heureuse

1. Corinth. c. 15.

éternité ! vous l'avez dit ; Seigneur ! que c'étoit ajouter la raillerie à l'offenſe que d'eſpérer en vous en s'obſtinant dans le mépris de vos loix. Vanité perfide, mere de rage & de fureur ! eſt-ce ainſi que tes funeſtes pompes dégradent les enfans de Dieu ! que les droits de leur céleſte origine ſont échangés pour les avantages de ton inconſtante fortune ! qu'en les amuſant ſur cette terre d'exil, tu fais diſparoître à leurs yeux la félicité de leur patrie ! votre ſort, ô homme ! n'étoit-il donc pas aſſez à plaindre ? eh, faut-il que pour des voluptés cruelles & paſſageres vous abandonniez une eſpérance qui dans l'Enfer feroit le Paradis des réprouvés !

Eſpérance Chrétienne ! vous faites le bonheur des mortels ; & la joie dont vous pénétrez les cœurs l'emporte incomparablement ſur tous les plaiſirs de la terre ! c'eſt donc pour vous que j'abandonne toute créature, puiſque vous me faites aſpirer au royaume de mon Créateur. Les vanités du ſiécle pourroient-elles me plaire dans l'attente où je vis d'une telle félicité ? & ne ſuis-je point déjà trop heureux par la paix de Dieu dont vous rempliſſez mon ame ! Le Chrétien a ſon tréſor dans le Ciel : la vertu ſeule

eſt la regle de ſes déſirs : ſon eſpérance en la vie future anticipe dans ſon cœur les tranſports des bienheureux déja glorifiés : quelle créature prétendroit ébranler une ame ainſi fortifiée de l'eſprit de Dieu ? mais qu'eſt-ce que cette Religion qui d'une main ſi bienfaiſante prémunit le juſte contre les malheurs du ſcandale & de la confuſion ! *qui audit me non confundetur.* Eccleſiaſt. c. 24.

## CHAPITRE HUITIEME.

### *L'attrait de la Religion Chrétienne dans la paix de Dieu dont elle remplit l'ame.*

JE voudrois vous rendre heureux, mon cher Cléonime! mais pour vous piquer ici d'émulation, faut-il donc retracer à vos yeux tout ce que l'eſprit de Dieu a d'attraits! quel ſeroit votre bonheur, dites-nous, ſi vous portiez le royaume du Ciel au-dedans de vous-même? ſi les chagrins de la vie ne pouvoient rien contre vous? ſi la joie de l'eſprit vous accompagnoit partout? ſi malgré les infirmités qui vous environnent, vous réuniſſiez dans votre cœur la paix & les délices des Anges? un ſort ſi bienheureux eſt malgré vous le plus cher objet de votre ame; que pourriez-vous ſouhaiter de plus? comment donc vous travaillez-vous dans les voies laborieuſes du ſiécle, tandis que nous vous atteſtons par les cieux que le Chrétien jouit d'une félicité au-deſſus de toute penſée?

achevons,

achevons, s'il eſt poſſible, de déployer toute l'étendue de ſon bonheur : nous aurons du moins l'avantage de vous rendre la Religion aimable, ſi nous n'avons pas la conſolation de vous la faire aimer. Le ſujet qui s'offre encore à notre eſprit, c'eſt la paix de Dieu, cette paix dont le ſeul nom attendrit le cœur humain, mais qui ne ſe communique qu'aux hommes de bonne volonté : que n'avons-nous des paroles toutes de feu, mon cher Cléonime! pour vous faire ſentir le prix de la vertu de Jeſus-Chriſt!

Les opérations de l'Eſprit-Saint dans une ame Chrétienne ſont véritablement un myſtère : voilà d'abord qui diſſipe ici tout préjugé de contradiction. Quels ſoupirs n'arrache pas au juſte le ſouvenir de ſa patrie! de quelles larmes ſes yeux autrefois criminels n'arroſent-ils point le malheur de ſon infidélité! dans quel abîme de langueur ne le plonge pas même l'amour de Dieu, cet amour qui en vivifiant ſon cœur, mortifie, éteint, & détruit ſon corps! que veux-je donc dire? eſt-ce que le Chrétien ne ſent point les coups mortels qui pour ainſi dire le font mourir chaque jour? non; la douleur qui diviſe ici ſes eſ- 2 Corinth. c. 12.

prits, eſt le plus beau triomphe de ſon ame : ſes accès de triſteſſe & de pénitence ſont les plus chers momens de ſa vie : & le ſeul trait qui véritablement le rend ſenſible, c'eſt de ne pouvoir expirer de repentir & d'amour. Il eſt donc une vertu ſecrette qui fortifie le juſte humilié ; qui charme l'ennui de ſes jours ; qui tempere le calice dont Dieu même l'abreuve ; qui le remplit de conſolation lors même que l'abſynthe découle de ſa bouche : & cet antidote ſi ſouverain, c'eſt, mon cher Cléonime ! la paix de Jeſus-Chriſt : j'en ai dit quelque choſe ailleurs ; mais c'eſt comme ſi je n'avois rien dit : & à le prendre à la rigueur, qu'importeroit dans cette matière l'inconvénient de la répétition !

Je vous donne ma paix, diſoit le Sauveur à ſes Apôtres, le jour de la Cène, *pacem meam do vobis* : c'eſt-à-dire, que comme la puiſſance eſt cachée dans ma droite, ainſi vous aurez le pouvoir de braver tout ce qui pourroit vous nuire : votre courage plus terrible que la mort triomphera des ennemis de votre repos : le poiſon infectera votre ſouffle ; mais votre ſouffle animé de mon eſprit étouffera le poiſon ; le ſigne de ma

Joan. c. 14.

croix vous rendra redoutables; & ce ſera pour vous une légere victoire que de tenir les puiſſances d'Enfer abattues à vos pieds. Je vous donne ma paix, *pacem meam do vobis*: c'eſt-à-dire, que comme mon royaume n'eſt pas de ce monde, ainſi vous regarderez la terre comme le lieu de votre exil: les néceſſités de la vie ne vous attacheront qu'autant qu'elles ſeront néceſſaires aux beſoins de votre pellerinage: vous enviſagerez les pompes du ſiécle comme des jeux d'enfans propres à amuſer les hommes inſenſés: le renoncement à toutes les vanités de la terre vous tiendra lieu de fortune: & lorſque tout vous manquera, c'eſt alors que dans la confiance en ma providence vous dormirez d'un ſommeil plus tranquille. Je vous donne ma paix, *pacem meam do vobis*: c'eſt-à-dire, que comme mon unique objet eſt de faire la volonté de mon pere, ainſi vous ferez votre principale affaire de l'obſervance de mes loix: votre cœur ne pouſſera des ſoupirs que pour la vertu dont ma conduite vous offre le modèle: vous préférerez un de mes regards à toute la nature empreſſée de vous payer tribut: votre ame ſoumiſe à mon amour jouira pleinement d'elle-même: & ja-

mais votre joie ne ſera plus parfaite, que lorſque l'autel de mon ſacrifice ſera inondé de vos larmes de ſang. Je vous donne donc ma paix, *pacem meam do vobis* : cette paix qui ne trouve de félicité qu'en Dieu : chers diſciples ! ne vous affligez point ſi je vous quitte ! faut-il pour vous conſoler de mon abſence que je vous rappelle l'amour que vous me devez ? ne ſçavez-vous donc point que je ne me ſépare de vous que pour retourner vers mon pere ? *ſi diligeritis me, gauderetis utique quia ad Patrem vado.*

Joan. c. 14.

Epi. ad Philip. c. 4.

C'eſt donc ce repos en Dieu qui ſurpaſſant tout ſentiment fait ici bas le bonheur de l'homme : paix divine qui tient en reſpect (1) toutes les paſſions du cœur & de l'eſprit ; qui aſſervit le mon-

(1) Plus le Chrétien eſt ſoumis à Dieu, plus il goûte ſa paix, plus il acquiert d'empire ſur ſes paſſions. C'eſt cette ſoumiſſion des paſſions à ſa raiſon, & de ſa raiſon à Dieu qui fait de ſon cœur comme *le royaume de Jeſus-Chriſt*, ſelon l'expreſſion de S Leon le Grand. Dans cette union de l'ame avec Dieu l'homme vit dans une profonde tranquillité, non-ſeulement parce qu'il n'aime & qu'il ne cherche en tout que la volonté de Dieu, mais parce qu'il prend tous les événemens comme venant de ſa part : *je n'ai pas été troublé, Seigneur* ! diſoit le Roi Prophéte ; *je ſçavois que vous dirigiez contre moi les traits de mes ennemis* : eh qui peut ébranler une ame qui ſçait que Dieu eſt dans ſon parti ! *aimez-moi, Seigneur* ! diſoit S. Auguſtin, & *faites de moi tout ce qu'il vous plaira*, ama me Domine, & fac quod vis.

de entier au pouvoir de la vertu ; qui, établiſſant ſon regne ſur le trône de Dieu même, fait du Chrétien, s'il eſt permis de le dire, comme une eſpèce de divinité. Alors, du haut de ſa grandeur ſon ame bienheureuſe regarde l'univers comme l'eſcabeau de ſes pieds : tout eſt néant à ſes yeux à l'aſpect de l'immenſité divine où elle repoſe, & dont elle eſt inveſtie. Comme tous les êtres ſont les témoins de Dieu, tout ce qu'elle voit l'éleve en Dieu, l'objet de ſon amour. Elle admire ſa providence dans les tréſors qui enrichiſſent la terre ; elle contemple ſes beautés dans la ſplendeur des aſtres ; elle triomphe au bruit de ſon tonnerre, comme ſi c'étoit l'effort de ſa propre puiſſance. Tous les élémens ſe déchaîneroient contre elle; ſon Dieu protecteur marche à ſes côtés ; elle ſe joue de la fureur des élémens : c'eſt au milieu d'elle-même une imperturbabilité de courage qui ne s'ébranle pas plus que le trône de Dieu même; qui d'un œil fier & ſerein verroit le firmament s'écrouler. Que ſont les couronnes de la terre? qu'eſt-ce pour elle que vivre ou que mourir? Dieu ſeul eſt ſon plaiſir, ſa richeſſe, ſon empire ; elle ne vit que pour Dieu ; elle déſire de mou-

rir en Dieu ; elle s'anéantira s'il le faut, pourvu que Dieu vive : elle poſſéde la paix de Jeſus-Chriſt ; pourquoi moins timide que Pierre ne marchera-t'elle point d'un pas tranquille au milieu des flots ? pourquoi auſſi courageuſe que Paul ne s'exaltera-t'elle point dans ſes malheurs au nom du Dieu qui la conforte ?

Epi. ad Philip. c. 4.

Quel ſpectacle, que cet homme qui ne tient à la terre que par le corps ? qui regarde les puiſſances du monde comme des atômes ! qui croit la félicité des Rois indignes de ſes ſoupirs ! qui eſſuie toutes les diſgraces ſans pouſſer un ſeul cri ! qui s'élevant au-deſſus des créatures, jouit par participation du repos & de l'immutabilité d'un Dieu ! qu'eſt-ce que cette Religion qui ſuſcite de tels hommes !

Cette tranquillité de l'ame Chrétienne coule comme de ſa ſource de la ſublimité de ſes ſentimens. Je ne dirai pas que ſa volonté eſt ſoumiſe en tout à la volonté de Dieu ; & que par conſéquent elle ne déſire que ce que Dieu veut : ſa vertu eſt encore plus triomphante, je l'ai déjà dit, mais je n'ai pas dit quel étoit le fruit de ſa victoire. Le Chrétien aime Dieu, & dans ſon effort d'a-

mour fait ſon intérêt propre de la gran- S. Bern. tract. de dilig. Deo.
deur de ſa divinité : c'eſt-à-dire que la félicité de Dieu eſt le premier objet qui l'occupe ; qu'il ne ceſſe de faire des vœux pour le regne de ſon heureuſe éternité ; qu'il partage pour ainſi-dire avec lui ſes propres délices par l'idée que la puiſſance & la majeſté n'appartiennent qu'à lui ſeul. Alors ſon ame vit en paix, parce qu'elle ſçait que rien ne manque à celui qu'elle aime : elle ſe conſole de ſes diſgraces par la certitude qu'elle a du bonheur de Dieu, le centre de toutes ſes affections : que ſont pour elle les opprobres de la vie, de-là que ſon bien aimé poſſéde toutes les couronnes ? elle jouit dans ſon infortune d'une eſpèce de béatitude : & ce n'eſt que l'empire de Dieu ébranlé, s'il étoit poſſible, qui fût capable d'altérer la tranquillité de ſon cœur.

De ſi beaux ſentimens vous ſurprennent, mon cher Cléonime ! peut-être même penſez-vous qu'ils ſurpaſſent la ſphère de l'amour divin : mais que nous importe votre étonnement, ou votre incrédulité ! la paix de Jeſus-Chriſt eſt à nous ; & toutes vos rumeurs ne la troubleront pas ſans doute. Le décri que le monde profane fait de la vertu renver-

ſeroit-il donc la fortune de l'ame chrétienne ? des Héros qui dompterent l'univers ſe laiſſeroient-ils abattre par les traits de la cenſure populaire ? eh ! ne comprenez-vous point que vos outrages contribuent de leur côté à faire de nous des hommes admirables par notre patience à les ſupporter ? le Chrétien dont je dépeins l'ame, c'eſt un homme qui s'éleve au-deſſus des préjugés du ſiécle ; qui cherche à plaire au Créateur plutôt qu'à la créature ; qui dévoue ſon propre honneur, s'il le faut, à l'amour de la vertu. C'eſt un homme qui préfére l'humiliant cilice à la pourpre des Rois ; qui ſans rougir fléchit les genoux devant Dieu dans les places publiques ; qui fait ſon plus bel ornement d'une face exténuée par les macérations du corps. C'eſt un homme qui marche tête levée ſur les traces de l'humble crucifié ; qui met au nombre de ſes victoires les railleries d'un monde arrogant & cenſeur ; qui jamais ne goute de plaiſir plus délicat & plus ſenſible que lorſque toute la terre l'abandonne. C'eſt donc cet homme dont l'ame eſt plus inébranlable qne les cieux ; & non le Chrétien (1) foible & puſilla-

Lactan. divin. inſtitu. l. 1.

(1) *La charité parfaite ne craint rien* ; les pacifiques ſont des enfans de Dieu qui en eſprit de con-

nime ; le Chrétien religieux dans l'eſprit, & mondain dans le cœur ; ce Chrétien qui, voulant ſervir Dieu & le monde, allie les maximes d'Epicure avec l'Evangile de Jeſus Chriſt. C'eſt ce lâche Chrétien pour qui la croix eſt un ſcandale ; qui ignore les myſtères de l'amour divin ; qui indigne d'entrer dans les puiſſances du Seigneur, ne mérite pas même de lire l'hiſtoire de ſon peuple : eh ! des hommes qui doutent encore ſi la vertu a autant de charmes que la vanité, pourroient ils même comprendre que le triomphe des paſſions eſt la plus douce volupté du cœur humain !

Richard à S. Vict. l. 1. de contempla.

Mais la parole de Dieu ſera-t'elle donc enchaînée ? & la crainte de paſſer

2pi. 2. ad Timoth. c. 2.

ſance & d'amour repoſent entre les bras de leur Pere céleſte : repos que ne connoiſſent point les enfans des hommes parce qu'ils mettent leur confiance dans les créatures qui, loin de les affranchir, agravent plutôt leurs chaînes. C'eſt être injuſte envers Dieu que de chercher loin de lui ſon bonheur, par la raiſon que l'homme eſt fait pour Dieu, & que tout homme doit lui être ſoumis ; qu'eſt-ce donc que ſecouer impétueuſement ſon joug ? il n'eſt donc pas étonnant que nous vivions dans les plus cruelles perplexités, puiſque nous marchons dans des voies impies, & que nous cherchons le repos loin de ſon centre : *la paix de Dieu n'appartient qu'à l'homme détaché de tout & conſommé dans la ſageſſe*, hæc pax vita conſummati perfectique ſapientis. *S. Aug.*

pour faux Prophétes nous empêchera-t'elle de publier les merveilles du Très-Haut? Que ne pouvons-nous faire retentir le déſert de Cadès, & graver les
Jerem. c. 17. ſentimens de nos cœurs ſur *la corne du diamant*! oui oui, terre! nous en atteſtons les Cieux; nos ames vivent de la vie de Dieu! la gloire du monde entier nous paroît indigne de nos regards! l'univers contre nous augmenteroit notre repos en multipliant nos couronnes! nous reſpectons le glaive de Céſar; mais nous ne craignons ni le fer, ni le feu! quoique compoſés d'argile, notre courage ſe ſoutiendroit ſur le penchant des abîmes, ou ſous l'éclat de mille foudres! C'eſt au milieu de nous une paix douce, tranquille, univerſelle qui nous tranſforme comme en des Elûs glorifiés! ne le comprendras-tu jamais, terre! & ton incrédule ignorance nous empêchera-t'elle de le ſentir, ou même de le redire?

Paix du côté de la conſcience. Nous péchâmes malheureuſement: mais les larmes que nous coute ce ſouvenir effacent nos iniquités; les Prophétes de
Joël. c. 2. Dieu nous l'annoncerent de ſa part. Chaque jour nous ſommes abreuvés du ſang

de Jeſus-Chriſt : nous ſentons qu'il coule dans nos ames ; & qu'à meſure qu'il ſe répand, il nous purifie de nos ſouillures. Mais juſtifiés ou non, le plaiſir de ſervir Dieu nous venge du malheur de l'avoir offenſé. Nous ne ſommes point inquiets ſur la récompenſe de nos ſervices ; nous l'aimons pour l'amour de lui-même ; & par l'intérêt que nous prenons à la gloire de ſa juſtice, nous ſommes toujours prêts à lui ſervir de victimes. Mais non, nos péchés n'irriterent point ſans retour le feu de ſa vengeance : il a eu pitié de nous comme un pere compâtit au malheur de ſon enfant : ſa miſéricorde nous a prévenus même contre notre attente ; & ce n'en eſt pas trop dire, qu'à la douleur près de nos crimes, le ſeul ver qui ronge notre perfide cœur, c'eſt de ſentir qu'il nous a trop tôt pardonnés (1). Pſal. 102.

(1) Je ne parle ici que de la remiſſion de la peine dûe au péché. Le Chrétien qui a eu le malheur d'offenſer Dieu, eſt préparé dans ſon cœur à tout ſouffrir pour réparer ſon outrage : c'eſt dans cette diſpoſition qu'il s'abandonne à une eſpéce de triſteſſe lorſque Dieu ſe communique à lui avec trop d'amour : il ſe perſuade que les conſolations de ſon ame & le repentir de ſon cœur ſont incompatibles, & que ce n'eſt pas vivre en pénitent que d'être chaque jour nourri des délices de la vertu. Auſſi dans l'accès de ſes doux raviſſemens ſainte Théreſe prioit le Seigneur de ne pas oublier ſitôt ſes infidélités paſſées.

Paix du côté de la fortune. Nous pourvoions aux néceſſités de la vie ; mais nous ſçavons nous paſſer de ce qui nous manque. Les richeſſes, les dignités, nous paroiſſent un fardeau dont nous ne ſçaurions ſoutenir le poids. Nous jugeons par la conduite des grands que la proſpérité eſt pour la vertu un écueil trop terrible ; & ce n'eſt que d'une main tremblante que nous tenons quelquefois, mais malgré nous, les rênes du gouvernement. Comme nous ne déſirons rien ; par conſéquent rien ne nous attache ; qu'avons nous à faire du regne de ce monde ? une cellule, un Crucifix, un cilice, un Sanctuaire, ce ſont là nos palais, nos parures, nos provinces : la pauvreté évangélique eſt tout notre tréſor ; & nous n'en céderions point la moindre partie pour tous les empires de la terre : pourrions-nous vivre dans l'opulence à la vûe de notre maître Jeſus-Chriſt qui n'avoit pas même de quoi repoſer ſa tête ?

Luc. c. 9.

Paix du côté des allarmes touchant les fâcheux événemens. Pouvons-nous craindre les accidens de la vie, nous qui ſommes prêts à tout ſouffrir ? Ne nous ſuffit-il pas de ſçavoir que Dieu gouverne tout par ſa ſageſſe, & que par une

providence ſpéciale il a particulierement l'œil ſur nous ? nous ne nous expoſons point témérairement au précipice ; mais nous conſentons que Dieu ſoit le maître de nous y laiſſer tomber ; & ſi le cas arrive, notre chûte ne nous épouvante pas ; nous lui en avions fait le ſacrifice avant l'occaſion même du danger. Ainſi notre eſprit eſt toujours tranquille, parce que nous voulons que ſa volonté s'accompliſſe en tout : nous ſeroit-il permis de nous plaindre, nous qui le prions tous les jours de nous conduire ſelon ſes vues dans les voies de notre deſtinée ?

Paix du côté des penchans. Nous avons des paſſions ; mais nous ſçavons l'art de les ſurmonter. La guerre qu'elles nous font n'eſt pas proprement un combat, ce n'eſt pas ſouffrir que de ſoutenir les droits de Dieu ſur nos cœurs, c'eſt regner. Plus le honteux penchant nous entraîne, plus nous goutons de délices à le ſurmonter ; la vertu eſt l'attribut du grand homme ; elle répond à la dignité de notre rang ; eh, eſt-ce aux Rois à ſe ſouiller de l'iniquité du peuple ! quoi de plus juſte que d'aimer le Créateur en concurrence de la chétive créature ? mais quoi de plus glorieux que de réſiſ-

ter aux charmes de la créature par un effort de courage qui devient, pour ainſi dire, la victoire même du Créateur ?

Paix du côté du monde. Les pompes du ſiécle ſont éblouiſſantes ; mais l'appareil de la vanité n'eſt qu'un ſépulchre blanchi. Nous n'aimons point les plaiſirs qui chargent de fers accablans, & dont la coupe cache un poiſon qui tue l'ame & le corps. Le mondain trouva-t'il jamais la plénitude de ſes deſirs dans les voluptés qui l'environnent ? Pourquoi donc nous repaître de chimères, choiſirions-nous le charme de la bagatelle pour l'objet de notre félicité ? un ſeul regard vers les Cieux avilit à nos yeux toute la gloire du monde : eh ! que ſont les plaiſirs de quelques jours pour des hommes qui marchent à la conquête d'un royaume éternel ? (1)

(1) Pour peu qu'on connoiſſe le monde, il n'en coûte rien de renoncer pour une bonne fois à ſes plaiſirs : comment les hommes peuvent-ils ſe faire une idole d'une vanité cruelle qui jamais ne fit que des miſérables ? » Quel eſt le » mondain, demande S. » Ambroiſe, qui ne ſoit, » ou tourmenté par l'en» vie, ou rongé par la cu» pidité, ou dévoré par » l'ambition, ou perſécu» té par l'injuſtice, ou flé» tri par la médiſance, ou » ſupplanté par la perfidie, » ou ruiné par le luxe, ou » énervé, abruti, deshonoré par les excès de la » débauche ? » Faut-il donc un courage ſi héroïque pour abandonner une terre qui dévore ainſi ſes habitans ? & eſt-ce faire

Paix du côté du Démon. Le Prince des ténébres eſt ruſé ; mais d'un coup d'œil nous découvrons ſes artifices. Le ſigne de la croix ſur nos fronts eſt plus fort que toute ſa puiſſance : ſes terreurs ſuivies de tous les ſpectres ne ſçauroient nous émouvoir ; & s'il le falloit, nous le combattrions en perſonne : que pourroit une bête immonde contre les Athlètes d'un Dieu qui de ſon ſeul regard conſterne les enfers ?

Paix du côté de la mort. Hélas ! nous n'avons juſqu'ici que trop vécu, puiſqu'il fut un tems où nous aimâmes trop la vie ! n'eût-il pas mieux valu pour nous d'avoir été éteints dans les années de notre enfance ? heureuſement le jour de la grace a diſſipé les ténébres de notre jeuneſſe : nous avons cherché la vertu qui par des progrès rapides nous a élevés vers le Ciel en nous détachant de tout objet terreſtre. Aujourd'hui tous nos ſoupirs ſont pour Dieu que nous voudrions aimer, s'il étoit poſſible, autant qu'il s'aime lui-même : l'eſpérance

un ſacrifice que de s'arracher d'entre les bras des furies qui déſeſperent l'humanité ? Ce n'eſt pas un malheur que de renoncer aux vanités du ſiécle ; les mondains eux-mêmes en ſont d'accord ; c'eſt en habile homme prendre un milieu juſte pour n'être point malheureux.

que nous avons de le poſſéder un jour tranquilliſe nos cœurs, & tout enſemble enflamme nos deſirs par la connoiſſance que nous avons d'un tel bonheur. Il nous tarde de voir face à face ce Dieu des beautés dont l'idée ſeule pénétre nos ames d'une onction toute céleſte. Quels accès d'une ſainte triſteſſe lorſque nous voions nos freres juſtes nous précéder dans le royaume éternel, dont les liens de nos corps retardent encore l'avénement! Nous ſommes comme des eſclaves dans des terres barbares que la douleur opprime au départ de leurs amis concaptifs pour leur commune patrie: nous nous plaignons de la diſtance qui ſépare la vie & la mort, comme une épouſe tendre s'inquiete ſur l'abſence trop longue d'un époux bien-aimé. Dès-lors tout ce qui a trait au ſéjour du tombeau réjouit nos eſprits loin de les attriſter: nous parlons de la mort avec cette joie dont un héros guerrier détaille l'hiſtoire de ſes combats: plus nos cheveux blanchiſſent, plus la douceur de l'eſpérance ſe fait ſentir en nos ames par la certitude où nous ſommes que le royaume de Dieu approche: nous viſitons les cavaux des prédeſtinés, morts entre les bras de la vertu, comme qui

entre dans un palais brillant, ou dans un jardin de volupté : là, nos cœurs treſſaillans d'amour, les yeux tout en pleurs, l'ame ſaiſie de je ne ſçais quels tranſports, nous nous abatons ſur cette terre bénite... mais ne révélons point des ſécrets que le Chrétien voulut être cachés dans le profond des ſépulchres; qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir, Cléonime! qu'après le plaiſir de ſervir Dieu, la certitude de la mort eſt pour lui le plus grand bonheur de la vie.

Telle eſt cette paix que Dieu communique ici bas aux hommes de bonne volonté : ô monde! quelle diſtance ſépare tes idolâtres d'avec les diſciples de Jeſus - Chriſt ! eh! voudrois - tu comparer les pompes de tes miſérables vanités avec les privileges de la vertu ! Mais vous, ô homme ! vous dont le cœur eſt ſi fécond en deſirs! vous qui malgré votre mondaine proſpérité vous croiez encore malheureux! vous qu'une main inviſible fera bientôt paſſer à l'autre monde, le corps dans le ſépulchre, & l'ame dans la profonde éternité ! que faites-vous lorſque vous vous montrez inſenſible aux attraits d'une Religion qui aſſure le repos & pour la vie préſente & pour le ſiécle futur? rapellez-

vous tout ce que juſqu'ici vous avez eû à ſouffrir de peines dans l'eſprit, dans le cœur, & même dans le corps. Le détail de vos malheurs ſeroit infini, vous ne ſçauriez le déſavouer : & à ce moment où je vous propoſe la religion comme un remede à tous vos maux, n'avez-vous pas à vous plaindre de votre ſort, ou du côté de la fortune qui renverſe vos projets, ou du côté de la jalouſie qui altère votre tranquillité ? mais ſurtout, la conſcience ne vous importune-t'elle point par ſes remords ? que penſez-vous de ces jours ſans nombre où vous avez vécu dans l'habitude du crime ? de la juſtice d'un Dieu qui a couché dans le livre de mort juſqu'au moindre de vos deſirs injuſtes ? de ce dos recourbé, moins par le poids des années que par le joug de vos iniquités, tête chancelante qui vous avertit que bientôt il vous faudra mourir ? de cet Enfer creuſé ſous le tombeau des mortels ſcélérats, & dont l'idée bien refléchie glace, perce, diviſe le cœur humain ? ô homme ! quelle ſurpriſe jette dans mon ame votre obſtination dans vos malheurs ! ſuis-je donc fait pour frémir & gémir de l'horreur de votre inſenſibilité ?

C'eſt donc pour vous ſeule qu'eſt réſervée la félicité de la terre & des Cieux, pour vous, ame Chrétienne, qui vous fites une loi de vivre & de mourir en eſprit de vertu! Quel attrait pour vous dans ces chaînes précieuſes qui vous attachent à la Religion que fonda le Prince de la paix! C'eſt en elle que vous cherchez la ſageſſe qui fait les Saints, comme c'eſt par elle que vous jouiſſez du plaiſir & du repos céleſte qui font les bienheureux. Vous n'éprouvez plus ces diſgraces humaines qui accablent le reſte des hommes; l'Ange protecteur marche conſtamment à votre droite: vous avez remis à Dieu la deſtinée de vos jours avec une ſoumiſſion de cœur qui vous conforme en tout à ſes volontés. Vous ſentez même que votre bonheur augmente à meſure que vos années s'écoulent: le jour des ſplendeurs éternelles ſe développe à votre eſprit à proportion que la lumiere de vos yeux s'éteint: & tandis que la mort répand la terreur dans l'ame des mortels, vous vous retournez avec amour vers le tombeau comme le dernier ſentier qui aboutit au terme de votre eſpérance; ô Religion! ô vertu! ô peuple

Chrétien! qui peut vous comprendre! Religion ſainte! vous à qui je conſacre mes veilles, ne me ferez vous point ſentir à moi-même vos attraits, comme vous me faites la grace de les connoître?

Tout dans le monde paſſe : la terre n'eſt pour les hommes que le paſſage à l'éternité : ils diſparoiſſent tour à tour, comme ils ſont tous également faits pour une éternelle deſtinée : les bons recevront la récompenſe de leur vertu ; les mauvais porteront à jamais la peine de leur crime ; & c'eſt à la mort que ſe fixe, ou leur victoire complette, ou leur réprobation conſommée : imprimez-vous bien cette vérité, mon cher Cléonime! elle vous regarde perſonnellement. Depuis long-temps le Chrétien en faiſoit le ſujet de ſes méditations : il aimoit à ſe la retracer, parce qu'elle cachoit la grandeur de ſon eſpérance. Le voici enfin au bout de ſa courſe : l'idée d'une mort prochaine le pénetre d'une joie qui juſqu'ici lui étoit inconnue : la Religion qui n'a ceſſé de le fortifier pendant la vie, l'encourage plus encore à la fin de ſes jours en s'offrant à lui ſous de nouveaux charmes :

c'eſt aujourd'hui ſurtout qu'elle lui fait connoître tout le prix de ſon bonheur : ô combien le tombeau doit-il avoir de l'attrait pour une ame qui voit des couronnes immortelles au terme de ſa carrière ! *qui elucidant me, vitam æternam habebunt.* Eccleſiaſt. c. 24.

# CHAPITRE NEUVIEME ET DERNIER.

## *L'attrait de la Religion Chrétienne dans la beauté des ſentimens qu'elle inſpire à la mort.*

LE libertinage & l'erreur pervertiſſent chaque jour les mœurs & la foi, ô crime! ô malheur du ſiécle! la charité de Jeſus-Chriſt eſt refroidie dans preſque tous les cœurs; la terre gémit ſous le poids de l'iniquité de ſes habitans; ô fatalité! l'œil de Dieu compte à peine quelques juſtes dans le dénombrement de ſon peuple! mais les puiſſances ſacriléges ne frémiront pas toujours contre le Seigneur & ſon Chriſt: le tems approche où le Ciel doit exercer la vengeance. Déjà ces tombeaux ſont ouverts où doit couler le premier ſang des victimes: chaque jour la mort parcourt l'univers exterminant tour à tour les ennemis de la Divinité: dans le même ſépulchre ſont épars les oſſemens du blaſphémateur Deïſte & du libertin

Pſal. 2.

impudique : le Dieu vivant s'eſt aſſis ſur ſon trône de feu ; & ſon glaive ne ceſſe de s'enivrer de la ſubſtance des mortels proſcrits : que veux-je dire par une deſcription ſi effraiante ? C'eſt, Cléonime ! qu'il vous faudra bientôt mourir.

Que les attraits de la créature ſoient touchans, ſéducteurs, inſurmontables : que la Religion preſcrive des loix trop ſéveres à la douceur des penchans : que loin de Dieu vous viviez dans une eſpéce d'aimable félicité, tandis que ſes ſerviteurs coulent des jours miſérables, je le veux ; mais il vous faut mourir ! Vous aimez à vous faire illuſion ſur les vérités éternelles : les portraits qu'on vous fait d'un jugement, d'un Enfer, vous paroiſſent trop frappans : vous avez un cœur ; & vous préférez ſes voluptés aux douceurs que nous attachons à la vertu : tous vos raiſonnemens ſont ſublimes, & vos plaiſirs propres à piquer la jalouſie des Rois : mais enfin ſerez-vous donc toujours ſi fier ſur la proſpérité de vos jours ? penſerez-vous de même, lorſque pour la derniere fois la maladie vous étendra ſur un lit de douleur ? il vous faut mourir : arrêt terrible & déſeſpérant ! on ſe hâtera

bientôt de vous cacher ſous terre comme une horreur capable d'infecter les airs : argumenterez-vous alors contre les jugemens de Dieu qu'il vous plaît aujourd'hui de prendre pour des chimeres? non, Cléonime! cette fin de l'homme eſt trop tragique : elle vous rend inexcuſable de vivre au hazard comme vous faites ; & n'y eût il que ce ſeul malheur à craindre, la certitude d'une prochaine deſtruction doit aſſaiſonner d'abſynthe toutes vos délices. Mais il eſt un Dieu dans le Ciel : il eſt un Evangile ſur la terre : il eſt un feu dans l'Enfer : quelle doit être la terreur d'une ame qui rapproche ces vérités qu'elle eſt forcée de croire, des horreurs du trépas qu'elle ne peut éviter ? L'incrédulité n'a point fait ſans doute en vous tous les progrès : votre foible raiſon combat des oracles incompréhenſibles, mais néanmoins aſſez rédoutables pour vous faire craindre les malheurs dont ils vous menacent : vous ne pouvez pas comprendre que des flammes éternelles ſoient réſervées à l'impie ; mais il eſt dans votre ame un deſir caché qui vous fait ſoupirer pour la mort du Chrétien en concurrence de celle du Déiſte : vous aimez à vivre

ſans

ſans vertu ; mais vous ne voudriez pas mourir dans l'iniquité : pourrai-je bien perfectionner en vous ce deſir par le portrait du juſte & du pécheur mourans ? C'eſt pour vous que j'écris, mon cher Cléonime ! ſi vous étiez au lit de la mort, vous conviendriez que je dis la vérité : Me refuſeriez-vous cette juſtice parce que vous êtes en ſanté, ou que vos années ſont dans leur printems? votre injuſte préjugé tomberoit de lui-même : l'expérience parle pour mon ſujet.

C'eſt donc ici la fin de l'homme ; l'écueil de ſa gloire mondaine ; le dernier & le plus terrible de ſes jours. Payen, Mahométan, Déiſte, Chrétien, tout mortel a ſa place dans le tombeau ; & rien ne peut détourner la foudre qui doit les réduire en pouſſière. Mourir ; c'eſt à jamais ſe ſéparer du monde : c'eſt quitter la terre ſans retour, parents, amis, fortune, eſpérances : c'eſt rentrer tout nud dans la vile cendre d'où l'on étoit ſorti. Mourir ; c'eſt laiſſer après ſoi un cadavre hideux dont l'odeur étouffe le ſouffle : c'eſt deſcendre dans le ſépulchre où ſéjournent la triſteſſe & l'horreur : c'eſt ſervir de pâture aux vers

qui, s'engraiſſant de la ſubſtance des os, anéantiſſent les reſtes miſérables de l'humanité. Mourir; c'eſt, nous apprend la foi, c'eſt-à-dire Dieu même, paſſer de la terre à l'incompréhenſible éternité: c'eſt comparoître devant le tribunal de Jeſus-Chriſt pour rendre compte des actions de ſa vie: c'eſt être peſé dans une balance ſuſpendue entre le Ciel & l'épouvantable abîme. Mourir, & mourir pécheur; c'eſt à jamais encourir la malédiction de Dieu & de ſes Anges: c'eſt devenir victime malheureuſe de la fureur des Démons: c'eſt être chargé de chaînes brûlantes dans la profondeur de l'éternelle nuit: c'eſt brûler ſans eſpérance dans des flammes terribles qu'alluma dans ſon courroux l'eſprit du Dieu vivant: eſt ce par des argumens philoſophiques, mon cher Cléonime! qu'on doit ſe précautionner contre des vérités dont le portrait épouvante la nature? qu'en penſez-vous?

Laiſſons pour un moment l'impie ſe travailler dans ſon lit de mort, frémir d'horreur au bruit d'un Enfer rugiſſant dans ſes entrailles, redouter pour la premiere fois un Dieu dont la main vengereſſe le pourſuit &

le ſuffoque : admirons dans le Chrétien mourant la puiſſance de ſa Religion ; c'eſt ici le jour de ſon triomphe.

Depuis longtemps ſon ame gémiſſoit dans l'attente (1) de cette heureuſe journée. Témoin des ſcandales du ſiécle, il mouroit chaque jour par la douleur de voir le Ciel outragé : il lui ſembloit qu'il vivoit trop long-temps ſur une terre corrompue dont il n'étoit pas impoſſible que la contagion infectât ſa vertu. Son cœur, malgré les ſentimens de ſa baſſeſſe, ſoupiroit pour la jouiſſance de ſon bien-aimé : il lui tardoit de le voir dans le

(1) Le mondain craint la mort, parce qu'elle eſt la fin de ſes plaiſirs : le Chrétien la déſire, parce qu'elle eſt le commencement de ſa gloire ; c'eſt naturel. Quoique dans la préparation de ſon cœur le juſte vécut éternellement ſur la terre ſi c'étoit la volonté de Dieu ; la vie cependant, lui devient ennuyeuſe : il lui tarde d'être délivré de ſon corps de mort, puiſqu'il l'empêche de jouir enfin de ce qu'il aime ; l'amour tend ſans ceſſe vers ſon centre ; voilà ce qui rendici les ſoupirs du juſte légitimes. C'eſt dans ce ſens que les plus grands Saints ont déſiré de mourir ; & que Dieu même favorable à leurs vœux a ſouvent anticipé le terme de leur vie. Voir Dieu face à face ! le cœur humain pourroit-il craindre la mort ? eh ! toutes les roues ſeroient-elles capables d'intimider une ame ſaiſie de l'idée d'un tel bonheur. » Excuſez mes tranſports, » diſoit S. Ignace martyr » à ſes diſciples ! je déſire » oui que tous les tourmens » d'Enfer inveſtiſſent mon » ame : pardonnez, mes » chers enfans ! je connois » tout le prix de mes ſou- » haits ; » *ignoſcite, filioli, quid mihi proſit, ego ſcio.*

ſéjour de ſa gloire par le deſir de l'aimer avec moins de froideur & plus de conſtance. Jour fortuné ! jour plus beau que tous les jours du ſiécle ! le trépas vous améne enfin ! les larmes vont donc ceſſer de couler ! la Cour céleſte s'avance, trop heureuſe créature ! le char de triomphe eſt préparé ! Jeſus-Chriſt vient couronner ſa bien-aimée ! quel Ange de Dieu pourroit dépeindre les tranſports du juſte à ce moment ſi déſiré où il va prendre place parmi les bienheureux !

Tel qu'un Roi au jour de ſon ſacre qui s'exalte au milieu de ſa nouvelle Cour ; qui porte par-tout ſon regard triomphant ; qui ſent ſon ame ſe fondre de plaiſir aux acclamations de tous les cœurs pour la proſpérité de ſon regne : ainſi le juſte fait aux jours de ſa délivrance d'indicibles trophées. La maladie qui l'attaque eſt pour lui comme le ſignal de la victoire pour laquelle il combattoit depuis ſi longtemps : il ſe couche dans ſon lit où ſon plus fier tyran, le corps, va être terraſſé, comme un ſoldat ſe jette ſur les dépouilles d'un ennemi vaincu : jamais ſa vertu ne fut plus diſpoſée à ſignaler ſon courage : ſon œil prompt & vigilant a tout prévu : un mi-

niſtre, un crucifix, ſont le ſeul ſecours qu'il reclame pour fortifier ſon cœur & ſoutenir ſon bras.

Ce moment déciſif de la félicité de ſon ſort ne lui procure point la douceur d'un plaiſir inconnu : la certitude où il étoit d'une prochaine délivrance avoit anticipé dans ſon cœur les délices de ſon heureuſe tranſmigration : l'eſpérance de jouir enfin de Dieu étoit pour lui le plaiſir de chaque jour, comme chacun de ſes jours fut la préparation à la mort. Combien de fois ſe plaignit-il de la longueur de ſon ſéjour parmi les habitans de Cédar ! combien de fois lui entendit-on faire l'hiſtoire de ſes funérailles comme de l'événement le plus fortuné de ſa vie ! combien de fois, jaloux du bonheur des Saints, répandit-il ſon cœur enflé de ſoupirs ſur le ſépulchre de ſes freres défunts ! voici donc le jour où ſes yeux apperçoivent la terre de ſa patrie ! je touche enfin, ô Dieu de mon cœur ! à la fin de ma courſe ; & c'eſt par le ſacrifice de ma vie que vous voulez conſommer en moi l'ouvrage de votre amour ! lit triomphant ! vous allez donc être le théâtre de ma victoire, comme vous êtes la fin de mes combats ! Me voici, trône de mes ſoupirs ! voici Pſal. 119

l'eſclave de vos précieuſes chaînes ! mes bras ſont tendus ; ma tête s'incline ! je vous abandonne mon corps ; mais laiſſez mon ame bien-aimée s'envoler ! Adieu, terre ! adieu, mortels ! adieu, miſérable univers ! depuis longtemps vous fûtes témoins de mes pleurs ! le Dieu de miſericorde eſſuie enfin mes larmes. . . . Puis-je donc bien le croire, bienheureux que je ſuis ! mon bonheur commence. . . . ô Dieu de mon eſpérance ! . . . Je vais (1) donc mourir. . . . .

Ce n'eſt donc pas ici un malade importun qui s'irrite des offres mêmes d'une main compatiſſante ; qui dans la terreur dont il eſt ſaiſi déſeſpere tout ce qui l'entoure. Le Chrétien à ce moment eſt comme un enfant qu'on retourne dans le berceau : ſa poſture eſt décente & tranquille : on l'interroge,

(1) Quoi de plus touchant que ces paroles de S. François de Sales au lit de la mort. » Je chanterai » donc à jamais vos louanges, Seigneur ! dit-il dans » ſes tranſports ! mon » cœur & ma chair ſe ſont » réjouis dans le Dieu vivant : mon ame a refuſé » la conſolation : je me » ſuis ſouvenu de vous, ô » mon Dieu ! eh me voilà » conſolé ! Allons, mon » ame ! il eſt tard ; & le » jour va finir ! » C'étoit un Saint, répliquera-t'on ? il eſt vrai : mais ce n'eſt que dans la Religion Chrétienne qu'on voit mourir ainſi.

il écoute : il ſouſcrit à toutes les volontés ; & ſans répugnance il avale l'abſynthe. Sa bouche s'ouvre ; mais c'eſt pour parler à ſon Dieu, pour lui renouvéller ſon amour, pour le conjurer d'accepter ſon ſacrifice. Il ſe tourne ; & d'un air bienfaiſant il tend la main à ſes amis ; il les conſole de ſa perte ; il les entretient de ſon bonheur ; il les exhorte au nom de ſon amitié à chérir la vertu. Il ſe plaint ; mais c'eſt à ſon ame qu'il adreſſe ſes reproches, parce qu'elle fut infidéle à ſon Dieu, parce qu'elle ne l'aima pas aſſez ſouverainement, parce qu'elle n'a pas mille vies pour les lui ſacrifier toutes : il reprend le Crucifix, & demande qu'on le laiſſe tranquille.

Rien ici, mon cher Cléonime ! ne doit vous ſurprendre ; tout eſt attrait dans la mort du juſte : j'ai dû vous en faire le portrait ; peut-être jamais ne vîtes-vous mourir un Saint ? juſqu'ici le Miniſtre a reçu le dépôt de ſa conſcience ; & la bénédiction générale eſt partie de ſa main ſur la victime humiliée. Mais le cœur du malade pouſſe d'inquiets ſoupirs ; ſa mere l'Egliſe l'avoit prévû ; & elle s'empreſſe de le ſoulager. Déjà ſes Lévites ont tout pré-

S. Aug. de gratia novitestamenti.

paré ſelon les intentions de ſon amour; le lit de l'épouſe eſt orné, & la chambre eſt éclairée de la ſplendeur des cierges bénits. Le peuple dévot s'avance d'un pas égal & modeſte : il entre, & voici que le Miniſtre ſe préſente, portant en forme de viatique Jeſus-Chriſt en main ! ici s'offre le plus touchant ſpectacle de la Religion. C'eſt le Chrétien que la mort & l'Enfer s'efforcent d'ébranler; & un Dieu qui s'empreſſe de le ſecourir : le Chrétien qui s'immole comme une victime de douleur & d'amour; & un Dieu qui deſcend en perſonne pour être témoin de ſon ſacrifice: le Chrétien qui plus altéré qu'un cerf ſoupire après les fontaines de vie éternelle; & un Dieu qui pour gage de ſon immortalité lui donne ſon propre ſang à boire : c'eſt le Chrétien moribond qui reclame ſon maître Jeſus-Chriſt; & le doux Jeſus-Chriſt qui viſite dans ſon lit ſon diſciple mourant : prêtez l'oreille, dévote aſſemblée ! & vous, Miniſtre ! ſuſpendez-vous : ici l'Athlète Chrétien eſt ſon propre exhortateur !

Percé juſqu'au fond du cœur; ſaiſi des plus vifs tranſports de foi, d'amour, d'eſpérance, la vertu de ſon ame ſur-

monte (1) la foibleſſe de ſon corps. Il croiſe ſes mains ſur ſa poitrine, tandis que ſon front s'épanche ſur ſes genoux comme pour les accuſer d'irrévérence : un ſilence myſtérieux tient ce ſemble ſes ſoupirs en ſuſpens : l'eſprit de Dieu le ſaiſit ; tout-à-coup ſa bouche s'ouvre, & l'œil fixé ſur l'hoſtie ſacrée... ô jour. . . ô mon ame. . . ô vous, le Dieu de mon cœur ! daignez-vous donc me viſiter encore ! eh ! votre amour vous feroit-il oublier ce que vous êtes, & ce que je ſuis ! je confeſſe, ô mon Dieu ! mes iniquités devant vous : ingrat ! je ne vous connus pas toujours : falloit-il donc un tel malheur à l'infortune de mon ſort ! mais c'en eſt fait ; j'ai reſolu de mourir de douleur ; & je veux que d'un ſtile de ſang le repentir de mon ame ſoit gravé ſur mon tombeau ! je ne vous dirai pas, Seigneur ! que je vous aime : mon cœur eſt entre vos mains : & vous ſçavez que je vous

(1) Saint Pierre Nolaſque ſentant ſa fin approcher demanda le ſaint Viatique : comme il comptit que le Miniſtre avançoit, tout-à-coup il ſauta de ſon lit, ſortit de la chambre ; & s'abbatant ſur la face, il le traîna à genoux juſqu'à l'endroit où étoit le Prêtre avec le ſaint Sacrement : *eſt-il poſſible*, s'écria-t'il, *que mon Dieu daigne me viſiter* ! mais ſon cœur ne pouvant ſoutenir le poids de ſon tranſport, il tomba en foibleſſe.

aime ! je vous dirai, Seigneur ! que c'eſt pour vous que je me condamne à la mort : ô mon divin maître ! pourquoi ne mourus-je pas pour vous au milieu des roues ! eh ! que ne puis-je ſceller ma tendreſſe & ma foi du ſacrifice de mille vies ! vous me promites de m'aſſocier à vos Elûs : votre promeſſe fit le bonheur de mes jours, puiſque vous deviez m'attacher à vous par des liens éternels : qu'attendez vous, Seigneur ! eh ne vous aimerai-je donc jamais dans la plénitude de mon amour ! ô précieux tombeau... ô bien-aimé Miniſtre. . . . . ô céleſte viatique. . . . venez, Seigneur ! entrez dans mon corps ! c'eſt vous ſeul que mon âme déſire ! eh ! que mon cœur s'abîmant dans le vôtre accélere par ſes tranſports le dernier ſouffle de ma vie !

Voilà donc le Chrétien ſeul à ſeul avec Jeſus-Chriſt à ce moment qui va les unir pour l'éternité. Alors, alors tout ce que la vertu peut avoir de divin ſe retrace dans ſon ame : non jamais, non, ſon repentir ne fut plus amer ; ſon humilité plus profonde ; ſon eſpérance plus vive ; ſon amour plus tendre, ni plus ſouverain. Il ne pleure pas ſon péché ; ſon péché le perce, le ronge, le déchire. Son indignité ne l'hu-

milie pas à ſes yeux : il ſe confond ; il ſe rabaiſſe au deſſous du néant. Il eſpéroit en Dieu : à préſent c'eſt une confiance entiere ; c'eſt une paix parfaite ; c'eſt comme une ſécurité pleine, ferme, inébranlable. Ses jours s'écouloient dans l'attente de ſon regne àvenir ; à ce moment il s'arrache de la terre ; il ne veut plus vivre parmi les hommes ; il invite ſon ame à ſortir enfin ; il conjure les Cieux d'ouvrir leurs portes, les Anges de préparer ſes voies, ſon Sauveur J. C. de recevoir ſon dernier ſoupir. Qu'étoit-ce que ſa tendreſſe pour Dieu ? deſirs, effuſions, tranſports ? aujourd'hui c'eſt l'amour, victime, glaive, ſacrificateur : il aime ; mais il veut que ſes feux éclatent par tout ce qu'il a de cœur & de puiſſance. Dans l'ardeur qui l'anime il ſe dépouille de tout ; il prend congé de ſes amis ; il ferme ſans regret les yeux à la lumiere ; il dévoue ſon ame aux ſanglots, ſon corps à la douleur, ſes oſſemens à l'horreur des ſépulchres : plus il ſouffre, plus ſon amour eſt triomphant : il veut que toute la nature enſanglante ſon ſacrifice ; & il ne demande pour le conſommer que le Sacrement des mourans.

Ainſi l'Egliſe prodigue tous ſes tréſors au moment déciſif du ſort de ſes enfans ; elle veut qu'ils paroiſſent ſans tache devant le Dieu de toute pureté. Elle fait couler ſous la forme de l'huile le ſang de Jeſus Chriſt dans leur ame infirme que la violence du mal rendit peut être coupable de quelque foibleſſe. Elle ordonne qu'en faveur de leur ſalut ſes Miniſtres mettent en œuvre tout ce qu'ils ont de zéle, de puiſſance, de vertu. . . . mais voici que le royaume de Dieu approche ! le Chrétien entend la voix de l'époux qui frappe à la porte ; le ſiécle futur va commencer.

Epi. Catho. S. Jaco. c. 5.

Juſtifié, tranquille, plein de jours & de courage, il reprend le Crucifix comme le ſeul tréſor qu'il veut emporter dans le tombeau : ſes yeux preſqu'éteints s'ouvrent ſur ce Chriſt, le plus cher objet de ſon cœur. Alors tout ſon eſprit ſe replie ſur lui-même ; jamais ſon amour ne fit peut-être de plus noble effort : il colle ſes levres ſur cette bouche adorable d'où ſortirent les oracles de ſon eſpérance : il infuſe toute ſon ame dans l'ame du crucifié ; le voilà ſans mouvement ! il a expiré, il n'eſt plus : & ſes mains, ſes levres, ſon cœur, preſſent encore le crucifix d'une ten-

dreſſe (1) vivante... ô mort du juſte, que vos attraits ſont preſſans ! ô mort du juſte, quelle impreſſion faites-vous dans mon cœur ! ô mort du juſte, de quel ſurcroît de triſteſſe opprimez-vous mes malheureux jours ! ô mort ! quand viendra le jour de mon trépas ! eh ! ne repoſerai-je donc jamais ſur mon lit de langueur ! non, non, ma vie ne ſera déſormais qu'un ſoupir éternel ? mort Chrétienne ! vous ferez le ſupplice de mon ame par l'éternité de vos délais ! eh ! que fais-je dans ce miſérable monde où mon inconſtante vertu ne m'attache au Dieu de mon eſpérance que par les liens d'un amour inconſtant !

Ces tranſports de vertu dans le Chrétien mourant ne doivent point vous ſurprendre, Cléonime ! ils ſont l'effet du pouvoir de la mort. A meſure que les ſens s'affoibliſſent, l'ame reprend ſa liberté en briſant les chaînes qui l'attachent aux ſens. Alors l'eſprit devient

S. Bern. de tranſitu Malachi.

(1) Saint Jean-de-Dieu, Fondateur des Religieux Hoſpitaliers, dits de la Charité, ſentant approcher le moment de ſa mort, ſe leva de ſon lit ; mit les genoux en terre ; & preſſant le Crucifix entre ſes bras rendit le dernier ſoupir. Son corps mort demeura à genoux l'eſpace de ſix heures, & dans la même attitude que le Saint avoit expiré : toute la ville de Grenade en Eſpagne accourut, & fut témoin de ce ſingulier ſpectacle. Il mourut ſous le regne de Philippe II fils de l'Empereur Charles-Quint.

plus perçant ; l'imagination plus vive ; la volonté plus abſolue, & moins errante dans ſes deſirs. Supériorité de lumiere qui frappe également l'impie aux approches de la mort : ce n'eſt plus le temps de diſputer ; la crainte ici réſoud tous les doutes & tous les argumens. Il comprend enfin que les convulſions qui l'agitent ſont les efforts d'une ame phyſiquement diſtincte du corps ; qu'une conſcience criminelle eſt un poids dont il faut tôt ou tard ſentir la péſanteur ; qu'en fait de Religion les penſées d'un mourant ſont bien différentes de celles d'un mondain au printems de ſes jours. Delà, c'eſt dans ſon ame comme une furieuſe tempête qui l'enveloppe dans ſes tourbillons. Ce n'eſt plus ce cœur de rocher que rien ne pouvoit amollir, ce front d'airain qui bravoit les menaces du Dieu vivant : il a pâli d'effroi, le miſérable, à l'inſtant même que la maladie l'a frappé : l'idée d'une terre de malédiction (1) a fait frémir tous ſes

(1) L'Enfer, cet Enfer dont il eſt tant parlé dans le monde même impie, n'eſt pas une invention de politique chrétienne ; ſa voix terrible ſe fit entendre dans les ſiécles mêmes de l'idolâtre antiquité, les écrits des Auteurs Payens en font foi. C'étoit alors un lieu d'horreur & de malédiction où ſéjournoient les Erinnes, vengereſſes furies qui tourmentoient les

oſſemens : il s'eſt abattu ſur ſon lit comme une victime tremblante dont le ſang va bientôt couler : il n'a voulu pour confident de ſa peine qu'un Confeſſeur dont pour la premiere fois il baiſa la main : *venez*, *approchez*, *Miniſtre* ! *ma douleur eſt extrême* ! *malheureux impie* ! *je ſuis perdu* !

Il faut donc un Confeſſeur à cet ennemi de toute juſtice qui faiſoit de nos tribunaux des ſiéges de peſtilence ; qui prenoit les Miniſtres du ſanctuaire pour des impoſteurs ; qui dans ſon cœur préféra l'Alcoran du fils impudique d'Abdalla à l'Evangile du fils adorable de l'Eternel ! mais, c'eſt bien de ta bouche que doit partir le témoignage de Prover. c. 1.

ames des mortels ſcélerats. De-là le cruel vautour qui rongeoit le foie du ſacrilége Titie ; la roue homicide qui tournoyant comme la foudre briſoit les membres de l'impudique Ixion ; les furieux ſerpens qui dévoroient juſques dans ſes yeux l'adultere Méduſe. Seroit-il poſſible que la juſtice d'un Dieu qui fit trembler tous les ſiécles ne fût aujourd'hui qu'un jeu parce qu'il plaît aux Ecrivains Déiſtes d'en douter ? eh, ſi leurs doutes ſont ſi bien fondés, d'où vient donc condamnent-ils à la mort l'impiété de leurs ſyſtêmes, & par une rétractation éclatante rendent-ils leur plume & leurs libelles aux Enfers ? le repentir de l'impie ſur ſon lit de langueur eſt pour le public la ſcène de chaque jour : pourquoi donc s'obſtiner pendant la vie dans des erreurs que l'on prévoit devoir honteuſement retracter, & vraiſemblablement en vain, à l'heure de la mort ?

mon auguſte vérité, dit le Seigneur à l'impie! mon nom reſpectable aujourd'hui! mon Egliſe ſainte! mes ſacremens ſalutaires! Tandis qu'autrefois tu vomiſſois le blaſphême contre ma majeſté, & l'épouſe de mon Chriſt! la gloire eſt à moi ſans doute; & toute créature fléchit ſous ma puiſſance: le croiois-tu, maudit! lorſque tu comparois ma vertu avec l'indolence des Dieux inſenſés? vous vites, ma juſtice, Cieux! & vous, terre! quand pour un ſeul crime j'exterminai le plus cher de mes Anges! penſes-tu que ma foudre épargne ta tête, ſclérat infâme! toi, dont les forfaits ſurpaſſent à mes yeux le nombre de tes jours! tes crimes ſont gravés ſur ton front, ſur ma face la noirceur de tes outrages, & dans mon cœur brûle le deſir de la vengeance! va donc, maudit! me ſervir de victime dans l'Enfer! & toi, tombeau! profite de ſes dépouilles! fais de ſon corps la pâture des vers, comme à jamais ſon ame ſera la proie des Démons! eh! que l'univers ſache que je réſerve les mêmes ſupplices à quiconque viole les droits de ma divinité! Ibidem.

Le Souverain Juge a prononcé la ſentence; mais le criminel impénitent reſ-

pire encore : & vous, Cléonime ! croiez en du moins au public qui vit ſi ſouvent l'impie mourir dans ſon déſeſpoir. C'eſt ici, oui, que la crainte le perce juſqu'à la diviſion du cœur ; en ce jour où la vérité l'opprime ; où ſa raiſon combat l'extravagance de ſes ſyſtèmes ; où ſa conſcience devient ſon accuſateur, ſon juge, ſon tyran ; où il éprouve par lui-même qu'il eſt plus aiſé de vivre en ſécurité que de mourir ſans reproche. Ce que le crime a d'infâme, le tombeau de fatal, le Ciel de terrible, l'Enfer de redoutable & déſeſpérant, aſſiége, ſuffoque, partage ſon ame ; à la mort tout change de face. Voyez ; ſa main tremblante cherche un appui dans ſon bras immobile, & ſe replie ſur ſa poitrine pour lui reprocher la cauſe de ſes malheurs : d'un regard farouche il parcourt ce qui l'entoure ; ſes yeux égarés voltigent ; on diroit qu'il cherche un azile dans les airs. . . il s'agite ; il cherche à fuir ; il invoque la mort ; il ne veut ni vivre ni mourir ; la douleur le tranſporte ; ſi on n'accourt, il ſe précipite, & tombe de ſon lit.

Vous ne vites jamais de telle ſcène, repliquez-vous ; le ſpectacle eſt bien frappant. Mais qu'importe que vous

n'ayiez rien vu, delà qu'en effet c'eſt ici le dénouement de la philoſophie profane? je l'ai vu, moi, le Déiſte impie effrayer tous les eſprits par le Démon de fureur qui l'obſédoit dans ſon lit de mort. Ce n'étoit pas ici le ton d'un moribond languiſſant qui s'exprime en de paroles foibles, entrecoupées : une furie, je ne ſçais quelle horreur, l'anima tout-à-coup d'un courage terrible. C'étoit un lion rugiſſant qui faiſoit tout trembler : vous euſſiez dit que des légions de Démons étoient entrées dans ſon corps. Il s'entrecombattoit comme une bête farouche qui ne peut arracher le trait qui la perce : c'étoit, à le voir & l'entendre, ou l'Enfer dans ſon lit, ou ſon lit dans l'Enfer; un réprouvé vivant, victime brûlante dans des flammes que nous ne connoiſſons pas. Vous les exterminerez, oui, Seigneur ! les ennemis de votre nom; ſur votre trône eſt aſſiſe la vengeance! Dieu tout puiſſant, comme Dieu jaloux, Dieu terrible qui d'un regard anéantiſſez les univers, comment les mortels oſent-ils vous oppoſer le front ! les impies ! croient-ils donc échapper à vos pourſuites, vous Dieu immenſe! dont le doigt étendit l'axe du monde? eh! par votre foudre qui

renverſe les tours des remparts, ne devroient-ils pas du moins comprendre, les inſenſés! ce que c'eſt que le tonnerre de votre vengeance?

Et ne fût-ce que les terreurs infernales du trépas, n'en eſt ce donc pas aſſez pour nous apprendre à bien penſer, & à bien vivre? eſt-ce être heureux dans le tems que d'avoir à craindre d'être malheureux pendant l'éternité? entrons dans les ſépulchres des morts: ce n'eſt qu'horreur, que triſteſſe, que fatalité. Mais leurs ames immortelles ou non, que reſte-t'il au mondain de ſes vanités paſſées, je demande? & les oſſemens du juſte ſouffrent-ils d'avoir été les victimes de la vertu? les plaiſirs & la pénitence ne ſont plus: falloit-il donc tant aimer ou craindre la mortification & la ſenſualité du corps qui devoient ſitôt finir? Mais non, les ames des morts ont leur ſupplice ou leur récompenſe: jamais l'eſprit humain ne comprendra que Dieu n'ait fait l'homme que pour ſimplement mourir; & l'on doit travailler à devenir ſage par-là même que l'on doute (1) ſi les méchans obſtinés ſeront

(1) Il n'y a point de paix pour les méchans obſtinés dans le crime, l'Eſprit Saint l'a dit: s'ils ne craignent point les jugemens de Dieu; ils ſont du moins

un jour malheureux; qu'eſt-ce donc, lorſque la raiſon prouve cette importante vérité dans toute ſon évidence? quelle différence entre le bon Chrétien & le ſacrilége impie en matière de vocation & de deſtinée! ô Cléonime! que la Religion Chrétienne a de puiſſans attraits! & que vous ſeriez heureux s'il vous étoit donné de l'aimer un ſeul jour! non, non le zèle qui nous anime ne cherche point à vous tromper: enfans de lumiere & de vérité, nous n'expoſons à vos yeux que ce que nous voïons, & ce que nous ſentons: pourrions-nous ne pas travailler à vous aſſocier à notre bonheur, vous, dont le ſalut intéreſſe la gloire d'un Dieu que nous voudrions pouvoir aimer autant qu'il s'aime lui-même?

tourmentés par l'idée qu'ils ont d'être aſſez malheureux pour ne pas les craindre. » Qui a plus ſujet de » craindre ſa juſtice, de- » mande M. Paſchal, ou » celui qui doute s'il y a un » Enfer, & dans la certi- » tude de ſa damnation » s'il exiſte? ou celui qui » eſt perſuadé qu'il exiſte, » & dans l'eſpérance d'en » être délivré par les mé- » rites de ſa foi? Quicon- » que n'ayant plus que » huit jours à vivre ne pen- » ſeroit pas à ſe prémunir » contre la damnation » éternelle quoique dou- » teuſe, auroit entiere- » ment perdu l'eſprit, c'eſt » toujours M. Paſchal: or » ſi les paſſions ne nous » aveugloient pas, huit » jours & cent ans ſont la » même choſe, puiſque » cent ans de plaiſirs paſ- » ſent, & que l'éternité » malheureuſe peut enfin » commencer. »

Le ſpectacle que vous donne le Chriſtianiſme vous laiſſe la ſurpriſe & l'admiration ; jusques là il devroit vous toucher pour une bonne fois ſans doute. Ne convenez-vous point que la Religion Chrétienne conſtitue eſſentiellement l'homme d'honneur & de bien ? elle eſt, dites-vous, la raiſon humaine parfaitement ſoumiſe au Créateur ; la probité qui fait le bon citoyen ; la juſtice qui dirige le Magiſtrat ; la pudeur qui décore les Vierges ; la regle des mœurs la plus conforme à l'eſprit de l'humanité : douceur, force, courage, gloire, liberté, telles ſont les prérogatives du Chrétien dont malgré vous vous fites cent fois l'éloge. Que diriez-vous s'il vous étoit permis d'entrer dans ſon cœur ? ſi vous pouviez lire l'hiſtoire de ſon ame ſur les lumieres qui l'éclairent, ſur l'amour qui l'embraſe, ſur l'eſpérance qui le fortifie, ſur les délices dont chaque jour il s'enivre ? Alors, alors, vous vous arracheriez du milieu de vous-même : vous tourneriez vos regard vers Dieu : vous ſaiſiriez amoureuſement la croix : vous ne voudriez vivre & mourir qu'en eſprit de vertu : vous ſoupireriez pour l'éternelle beauté, la nuit, le jour, les larmes aux yeux,

les cantiques en bouche, la tendreſſe au profond du cœur! qu'attendez-vous, trop ennemi de votre bonheur! ne comprenez-vous point que tous vos momens d'incertitude & de délai ſont pour vous autant de couronnes perdues?

# CONCLUSION

*de la ſeconde Partie.*

LA Religion Chrétienne fait des heureux ; la paix & la gloire dont l'ame fidéle jouit en ſont la preuve : donc ſi l'homme a de l'amour pour lui même, il doit être Chrétien ; puiſque d'ailleurs hors de l'Egliſe de Jéſus-Chriſt il ne trouve qu'opprobre, que confuſion, que malheur. Combattre le Chriſtianiſme ſoit par l'impiété de ſes ſyſtêmes, ſoit par la corruption de ſes mœurs, c'eſt ſe couvrir ſoi-même d'une honte éternelle : que peuvent l'irréligion & la licence contre la vérité ſuprême ? Prétendra-t'on que la Religion eſt problématique, parce que des hommes audacieux entreprenent de la détruire ou de la deshonorer ? Les prérogatives de l'Evangile ſont pour ainſi parler une affaire d'expérience : par conſéquent tout ce qu'on pourroit lui oppoſer d'impoſtures tombe & ſe confond de ſoi-même. Ne voyons nous point qu'il eſt digne de tous nos éloges par-là même qu'il nous

preſcrit la vertu ? ſa tendreſſe, ſa force, ſon eſpérance, ſa gloire, ne ſont-ce pas là des objets que nous touchons de nos mains, & que nous voions pour ainſi dire de nos yeux ? Quel Philoſophe voudroit perſuader au Chrétien que ſa foi eſt vaine, tandis que le Chrétien ſent dans ſon ame qu'il ne croit pas envain, & que le Philoſophe eſt un fou ? Eſt-ce au Déiſte à faire des commentaires ſur notre foi pratique ? ou plutôt n'eſt-ce pas l'homme ſeul qui
1. Corinth. c. 4. ſçait ce qu'il penſe, & qui ſeul peut rendre compte de ſes ſentimens ? or nous lui donnons pour certain que la Religion Chrétienne eſt le plus cher objet de notre cœur, puiſqu'elle nous conduit à Dieu ; qu'avec elle nous ſommes en état de tout entreprendre & de tout ſouffrir ; que nous aimons mieux couler des jours obſcurs dans la maiſon de Dieu, que briller de tout l'éclat de la gloire mondaine dans les tabernacles des pécheurs ; que chaque jour nous goûtons des délices infiniment ſupérieures aux plaiſirs du ſiécle par la douce flamme qui nous brûle, par la paix qui régne dans nos ames, par l'eſpérance qui nous anime : ſentimens dont nous

ſeuls avons la certitude, puiſqu'ils nous pénétrent, & qu'ils ſont à nous; que l'erreur par ſes ſophiſmes s'efforceroit envain de nous diſputer; & qui ſont dans nos ames des impreſſions beaucoup plus phyſiques que nous n'avons d'expreſſions vives & touchantes pour les décrire.

Et c'eſt cette onction de l'eſprit de Dieu dans nos cœurs qui nous attendrit ſur l'aveuglement des hommes. Je ne dirai pas que leur impiété à cenſurer la Religion contre la raiſon même, nous jette dans la ſurpriſe; ils blaſphêment ce qu'ils ignorent : mais quelle douleur pour nous de voir nos freres en Jeſus-Chriſt ſe rendre miſérables par le mépris d'une Religion ſi propre à faire des bienheureux ! votre ſalut nous a été confié, leur diſons-nous; l'intérêt que Dieu prend à votre bonheur nous rend chere votre félicité pour le preſent & pour l'avenir. Quel n'a pas été juſqu'ici le ſupplice de vos jours, mortels ſtupides ! & de quel poiſon ne furent pas infectés même vos plaiſirs ! Cette créature, le plus tendre objet de votre cœur, ne s'eſt-elle pas changée pour vous en Démon d'Enfer, le tyran

Epi. Catho. S. Judæ.

de votre ame ? & quelque doux que ſoit votre ſort préſent, ne convenez-vous point qu'un ver importun vous ronge en ſecret ? vous vous épuiſez en ſoupirs, en projets, en intrigues laborieuſes : le jour tranſmet ſon infortune à l'autre jour que perſécutent des malheurs encore plus déſeſpérants : vous n'ouvrez la bouche que pour vous plaindre de vos aventures tragiques, & de la fatalité de votre deſtinée : c'eſt toujours ou la haine qui vous attaque ; ou la médiſance qui vous noircit ; ou l'injuſtice qui vous écraſe ; ou votre propre cœur qui vous tourmente par l'ennui, par la jalouſie, par le dépit, par la vengeance ; & tout le remede que vous appliquez à vos maux, c'eſt de conclure dans votre rage qu'il ne valoit pas la peine de naître pour vivre ainſi malheureux : comment donc dans cet état miſérable où vous êtes, n'aimez-vous pas une Religion qui par une vertu toute-puiſſante convertit en plaiſirs les chagrins même de la vie ? n'avez-vous pas oui dire que les Saints jouiſſoient d'une tranquillité parfaite au milieu des orages du monde ? qu'ils faiſoient le bonheur & la gloire des cités ? que l'amour de Jeſus-Chriſt

leur tenoit lieu de fortune, de renommée, d'empire ? & qu'enfin leur mort prétieuſe devant Dieu les a fait paſſer de la terre au ſéjour de l'immortalité ? auriez-vous à vous plaindre ſi, comme eux, vous portiez dans vos cœurs le tréſor de la ſageſſe ? ſi vous étiez honorés au milieu du peuple ? ſi dans la carrière du monde l'Ange du Seigneur marchoit conſtamment à votre droite ? auriez-vous à vous plaindre ſi la terre & l'Enfer ne pouvoient rien contre vous ? ſi vos projets & toutes vos entrepriſes réuſſiſſoient ſelon vos deſirs ? ſi, affranchis de tout eſclavage, vous goûtiez en Dieu les douceurs d'une liberté parfaite ? hé ! ſeriez-vous à plaindre ſi, après avoir coulé ici-bas des jours bienheureux, vous deviez voir à votre mort les Cieux s'entrouvrir ; les Anges célébrer vos victoires ; Jeſus-Chriſt préparer de ſes mains votre couronne, & vous faire aſſeoir au milieu de la Cour céleſte ſur les trônes de l'éternité ? mortels inſenſés ! la Religion Chrétienne vous promet toutes ces choſes ſur la parole d'un Dieu ; hé ! vous vivez comme s'il n'y avoit ni Evangile ſur la terre, ni de récompenſe dans le Ciel, ni même de ſupplices

dans l'Enfer ! eſt-ce là penſer en hommes raiſonnables ? qu'avez-vous à répondre ?

Vos préjugés contre le Chriſtianiſme, vos doutes, votre incrédulité, ne ſçauroient ici juſtifier votre conduite : l'erreur ſans doute ne peut rien contre la vérité. L'homme Chrétien, je vous demande, ceſſe-t'il d'être heureux parce que vous ſuſpectez ſon bonheur ? N'y a-t'il donc plus de royaume éternel à eſpérer, depuis que vous vous êtes mis en tête que notre eſpérance étoit vaine ? eh ! eſt-ce à dire qu'il n'y a ni paix pour le juſte, ni Paradis pour les Saints, parce que vous révoquez en doute les myſtères de la foi & les priviléges de la vertu ?

Vous prétendez que nous exagérons la grandeur de notre félicité : mais que vous faut-il donc pour vous bien convaincre ? attendez-vous que nous entrouvrions nos flancs pour vous faire voir le royaume de Dieu caché dans nos ames ? ne devez-vous pas nous en croire ſur notre parole, nous, qui conſentirions plutôt d'être écraſés par la foudre que de trahir la vérité ? Eh ! comment chercherions-nous à vous tromper,

vous, que la loi nous ordonne d'aimer ſincérement, & à qui nous ſommes toujours prêts de ſacrifier notre propre bonheur ?

Mais encore la parole d'un Dieu ne peut-elle donc rien ſur votre incrédulité? Jeſus-Chriſt n'a-t'il pas dit & redit que ſon joug étoit doux ; & que c'étoit en lui que nous devions trouver le repos de nos ames ? & ſi en effet ſa charge n'étoit point légere, dites-nous donc par quel preſtige la joie de l'eſprit eſt ſi profondément gravée dans nos cœurs humiliés, & ſur nos fronts pénitens ? O Cléonime ! ſi c'eſt un plaiſir que de connoître le don de Dieu ! ſi c'eſt un plaiſir que de s'attacher au ſervice de Dieu ! ſi c'eſt un plaiſir que de vivre dans l'amitié de Dieu ! non, non, toute la nature s'attendrit au ſeul nom du Dieu des beautés : la douceur de ſa préſence arrache de plaiſir l'ame du milieu d'elle-même : & ce n'eſt que par miracle que le cœur humain ſoutient ſans mourir de joie le poids de ſon amour. Math. c. 1

Vous ambitionnez le vrai bonheur ; & vous ne voulez pas comprendre que la ſeule Religion Chrétienne fait des

bienheureux. Qu'allez-vous chercher des plaiſirs qui crucifient l'ame & le corps; & qui par là-même qu'ils ſont hors de Dieu ne ſont que pure vanité? n'avez-vous jamais vû le riche languir au milieu de ſes tréſors? le Héros s'ennuyer de toujours conquérir? le voluptueux ſomneiller dans le ſein de ſes luxures? retournez donc ſur vos pas; vous avez manqué la route: ce ne ſont ni des richeſſes qu'il vous faut, ni des conquêtes de Provinces, moins encore des voluptés brutales. Un cœur ſoumis à la raiſon, & la raiſon à la vertu; voilà le centre de votre félicité. Alors la volonté de Dieu ſera la regle de vos deſirs; vous ne vous occuperez que du ſoin de lui plaire; il ſera votre conſeil, votre protecteur, votre ami; avec le bonheur de le ſervir vous aurez celui de goûter les charmes de ſon amour. Alors rien ne vous manquera: ou ſi quelque choſe vous afflige, ce ne ſeront que les délais de la mort qui retarderont pour quelques momens encore l'avénement de votre regne futur: eſt-il poſſible qu'il faille tant vous preſſer pour vous engager à prendre place parmi les bienheureux!

Eccleſiaſti. 6. 24.

Et n'allez pas vous épuiſer en recherches pour trouver ce Dieu hors du quel il n'y a point de vrai plaiſir ; la ſeule Religion Chrétienne, mon cher Cléonime ! eſt ſon organe & la diſpenſatrice de ſes couronnes. C'eſt à cette Egliſe qu'il a voulu que vous fuſſiez attaché, comme c'eſt elle qu'il a choiſie pour ſon épouſe bien-aimée. Entendez comment le tonnerre gronde ſur la tête des ennemis de la croix : penſez-vous que contre les oracles d'un Dieu ils puiſſent détourner la foudre par des argumens ? Les Sectaires parcourent la terre & les mers pour faire des Proſélites ; leur ſentence de mort eſt portée ; l'Enfer verra groſſir ſes victimes par la damnation des Proſélites & des Sectaires : quel peut être l'héritage des peuples incirconcis qui prétendent arriver au Ciel par des voies que J. C. n'a point tracées ? Ici ſurtout les attraits de la Religion ſont triomphans ; jugez, Cléonime, s'il eſt poſſible de leur réſiſter. Dans la Religion Chrétienne on régle ſes mœurs ſur les préceptes de la raiſon, & les loix de l'humanité : on fait ſa gloire & ſes plus cheres délices de la victoire ſur ſes paſſions : & ſi l'on tombe dans quelque foibleſſe, on trouve des remédes

efficaces pour les infirmités de ſon ame. Hors de la Religion Chrétienne on porte la licence juſqu'à violer le droit des gens : on regarde les penchans comme des préſens d'une nature ſage & prudente : & par un arrêt que dicta le Juge ſuprême, la bénédiction du Miniſtre propice ne ſert de rien pour la grace du criminel. Dans la Religion Chrétienne on vit dans un commerce familier avec Dieu : on coule des jours paiſibles à l'ombre de la vertu : on compte pour le premier titre de ſon rang le caractère d'homme d'honneur & de bien. Hors de la Religion Chrétienne on ignore même ce que c'eſt que la Divinité : on ne jouit de la paix de ſon cœur, ni dans l'amour du crime, ni dans l'étude de la ſageſſe : on rougit de paroître vertueux ; & l'on ſe fait comme une eſpéce de gloire de paſſer pour illuſtre libertin. Dans la Religion Chrétienne on creuſe ſon tombeau d'une main tendre & généreuſe : plus on approche de ſon terme, plus on ſe réjouit dans le Dieu des vivans : on meurt : & l'on commence à vivre & à regner avec Jeſus-Chriſt. Hors de la Religion Chrétienne on s'effraye au ſeul nom du trépas : plus on penche

vers le ſépulchre, plus on ſent frémir d'horreur le profond de ſes entrailles : on expire : & comme l'éclair l'on deſcend dans les flammes de l'éternité. Aveuglement d'eſprit ! qui peut te comprendre ? comment en pervertiſſant la foi du Chrétien, Philoſophie profane ! étouffes-tu les lumieres de la raiſon, cet illuſtre appanage de l'homme !

Mais voici un raiſonnement qui terraſſe toutes les ſectes des impies & des libertins : vous allez en être frappé, vous Cléonime ! ou bien convenez que votre ame eſt obſédée du Démon du vertige & du déſeſpoir. Mais d'abord mettez-vous bien dans l'eſprit que le tombeau eſt la fin de l'homme ; & que de quelque courage que vous vous prévaliez, vous ſerez bientôt parmi les morts de nos cimétieres. Que les vanités du ſiécle ſoient piquantes, ſtériles, douces, inſipides, dignes d'éloge, ou deshonorantes ; les vanités du ſiécle paſſent, & s'enſeveliſſent chaque jour dans le ſépulchre avec le mondain lui-même au milieu de ſes années : c'eſt là que dorment ſous nos yeux les hommes des ſiécles paſſés, Héros, Conquérans, Potentats, tous les Légiſlateurs avec les

peuples qu'ils inſtruiſirent. Vous liſez actuellement mon ouvrage ; mais vous & moi diſparoîtrons bientôt de ce monde ; & nous ne ferons dans un ſombre caveau qu'un amas de mêmes oſſemens : voilà ce qu'aujourd'hui vous devez vous dire & non pas demain, puiſque peut-être demain vous ſerez mort. En mourant dans le péché, votre ame, diſons-nous, deſcend dans l'Enfer pour y brûler à jamais dans des flammes épouvantables : tout meurt avec vous, dit la Philoſophie moderne, vous rentrez dans votre premier néant : juſques-là vous ſentez qu'il s'agit ici de l'affaire la plus importante, de votre intérêt le plus tendre & le plus preſſant. Dans cette diverſité de ſentimens qui forme aujourd'hui un point de controverſe entre les Chrétiens & les impies, repréſentez-vous donc que vous êtes planté au milieu de ce vaſte univers dans une région que nous appellons la terre : que ſous vos pieds eſt allumé pour vous un feu terrible, ſi vous vivez en méchant homme ; comme des couronnes immortelles ſont également ſuſpendues ſur votre tête pour récompenſer votre vertu : que de plus le tems preſſe pour prendre

votre parti ; puiſque la mort qui chaque jour ravage nos villes, & qui peut-être à ce moment eſt cachée dans vos entrailles ſans que vous le ſachiez, eſt le terme où ſe décide votre ſort pour la bienheureuſe ou malheureuſe éternité : voilà d'abord ce que nous, Chrétiens, vous donnons pour poſitif. Votre eſpérance & vos terreurs ſont vaines, vous diſent les incrédules : vous mourrez bientôt ; mais votre ame mourra auſſi ; il ne reſtera de toute votre perſonne que quelques oſſemens dans le creux du tombeau ; ce ſera comme ſi vous n'aviez pas exiſté. A préſent partez de ces deux ſyſtêmes, vous, Cléonime ! il n'eſt pas queſtion de renvoier aux écoles cette importante déciſion ; l'affaire ne regarde que vous ſeul ; vous avez une ame ; c'eſt à vous & non aux Controverſiſtes à pourvoir à ſa deſtinée. Je ne dirai pas que la vie du mondain eſt importune, laſſante, cruelle, bizarre ; & que quand bien-même tout mourroit avec vous, vous devriez vivre en Chrétien, puiſque la vertu a bien plus de charmes que la volupté ſans doute : un objet plus intéreſſant vous touche ; c'eſt une éternité de gloire ou de ſupplices ; tout le

reſte paſſe. (Je ſuppoſe que vous voulez vous entendre ; & que dans une matière ſi ſérieuſe vous ne prétendez point faire l'Eſprit-fort.) Vous convenez bien que la queſtion dont il s'agit ici eſt dumoins problématique ; que rien ne vous convainc pleinement que Jeſus-Chriſt ſoit un impoſteur ; que votre ame meure avec le corps ; que l'Enfer n'exiſte que dans l'imagination ; & qu'après cette vie il n'y ait réellement point d'éternité future : il doit vous ſuffire, pour douter du moins, que tout le monde ne penſe point comme vous ; & vouloir faire ici l'homme perſuadé, c'eſt lâchement trahir ſa penſée, c'eſt hazarder un menſonge impoſſible. Si donc ce n'eſt que d'un peut être que vous faites tout votre appui ; s'il peut arriver qu'à votre mort vous deſcendiez dans le ſein des flammes éternelles ; que faites-vous, lorſque vous confiez à l'incertitude la terrible affaire de votre ſalut ? Ne devez-vous pas du moins chercher à éclaircir vos doutes ſur une matiere qu'il vous importe ſi fort de bien entendre ? eh! ſi comme vous dites, le Chrétien ſera bien trompé s'il n'y a point de Paradis, êtes-vous conſéquent lorſque ſur une telle

ſuppoſition vous renoncez à l'eſpérance en Jeſus-Chriſt, comme ſi en effet Dieu, l'Evangile, la vertu, n'étoient que des chimères ; & que par votre apoſtaſie vous vous expoſez à devenir dans l'Enfer la victime du Dieu vivant ? ſtupidité des mortels ! vous faites pâlir les Cieux ! ô Dieu ! quel Démon nous ſéduit & nous entraîne ! ne reçûmes-nous donc la raiſon que pour nous précipiter en inſenſés dans l'abîme de tous les malheurs ! Que le Pyrrhonien doute de l'exiſtence de Dieu : que le Spinoſiſte proſcrive indiſtinctement toutes les Religions : que le Matérialiſte faſſe ſon Paradis de l'agréable ſéjour de la terre : Pyrron, Spinoſa, & les autres peuvent s'être trompés ; de plus grands génies ſoutiennent l'opinion contraire. Hé ! s'il eſt vrai qu'il exiſte un Etre ſuprême ! s'il eſt vrai que le Fils de Dieu ait donné un Evangile à l'univers ! s'il eſt vrai que dans l'autre monde le genre humain ſe partage en Elûs & en réprouvés ! quel malheur pour vous, Cléonime ! de tomber de votre lit dans l'Enfer ; & de réſoudre vous-même ſon problême étonnant par l'expérience de ſes flammes !

Les doutes philoſophiques vous com-

duiſent ici ſans que vous le ſçachiez à la plus haute extravagance, c'eſt le déſeſpoir; je ne dis pas dans votre cœur, mais dans votre conduite; je veux vous le faire ſentir, & il n'eſt pas douteux que vous n'en ſoyiez effrayé. La Religion Chrétienne n'a pas pour vous tous les dégrés d'évidence, dites-vous: il n'eſt pas étonnant, puiſque vous fermez les yeux à ſa lumiere, & que vous ne liſez que les ouvrages qui la combattent: de là que faites-vous? c'eſt que vous ne croiez ni n'obſervez rien de ce qu'elle preſcrit, & que vous vous endormez tranquillement ſur les dangers dont elle vous menace. C'eſt donc à dire que s'il y a un Paradis à eſpérer, vous vous bornez en attendant aux plaiſirs de la terre: que ſi Dieu doit vous juger en rigueur de juſtice, vous conſentez d'encourir ſa vengeance: que s'il y a un Enfer, vous brûlerez courageuſement au milieu de ſes formidables braſiers. Ce n'eſt pas ici le ſyſtême réfléchi de votre philoſophie; vous n'êtes ni aſſez inſenſé, ni aſſez audacieux; mais c'eſt le langage de vos mœurs, ce qui revient au même. N'eſt-il pas vrai que vous ne ſçavez point d'une ſcience cer-

taine, ſi Dieu à la mort ne récompenſe point les bons, & s'il ne punit point les méchans, vous n'oſeriez répondre ſur l'affirmative : le Ciel, la terre, votre cœur, votre crime ſont contre vous. Quelle eſt donc votre fureur, & à quel malheur vous expoſez-vous, lorſque vous vous mettez dans le cas d'être damné, ſi en effet il y a un lieu de malédiction éternelle ? n'eſt-ce pas comme ſi vous diſiez ; les ſupplices dont la Religion Chrétienne menace les impies font frémir : ſeroit-il donc poſſible que l'homme dût brûler en corps & en ame dans le ſein des flammes dévorantes ? Je ne puis croire que Dieu venge ſon nom par une ſi fatale deſtinée : quoi qu'il en ſoit, ſuivons toujours nos penchans ; l'événement m'apprendra s'ils ſont innocens ou coupables : pourquoi me priver des plaiſirs de la vie pour une gloire ſuſpecte, ou par la crainte d'un châtiment incertain ? mes jours ſur la terre doivent être bien courts ; j'ai déjà paſſé la moitié de ma vie ; & qu'eſt-ce que la vieilleſſe la plus avancée en comparaiſon de l'éternité qu'on me promet & dont on me ménace ? mais vivons toujours au hazard : s'il

n'y a point d'autre monde, j'aurai toujours goûté les douceurs de celui-ci ; & ſi mon ame eſt immortelle. . . & ſi la porte du Ciel m'eſt fermée. . . & ſi du ſépulchre, je dois deſcendre dans l'Enfer.... tu t'arrêtes, Prudence de la chair ! le doute de tes penſées étouffe avec ton ſouffle l'impiété de tes blaſphêmes ! Ainſi, ainſi, ta propre bouche prouve à la face de l'univers le vertige de ton erreur, & par un arrêt de réprobation te dévoue au déſeſpoir de ton ſuplice ! ô preſtige ! ô rage du cœur humain ! depuis quand l'homme ſe roidit-il contre l'excès du malheur ? quel courage infernal ! eh ! ſommes-nous donc des furies ? ſi le jugement ſuit la mort ; mon ſort eſt à plaindre, car je vis en infâme ! s'il y a un Paradis ; infailliblement la porte m'en ſera fermée ; je borne ma félicité aux plaiſirs de la vie ! ſi l'Enfer eſt le prix du libertinage, certainement à jamais je brûlerai avec les Démons, car je ne ceſſe de proſtituer mon corps par les horreurs de la volupté ! je ne ſçais ſi la Religion Chrétienne eſt fauſſe ; mais ſi elle eſt vraie, je ſçais que je ſerai éternellement malheureux, puiſque je m'obſtine

à braver ſes loix! ô Cléonime! pouvez-vous donc (1) pour les plaiſirs de quelques jours ſacrifier ainſi votre ame bien-aimée? comment dans une incertitude ſi fatale vivez-vous tranquille au milieu de vos crimes? eh! que devenez-vous, ſi en effet votre téméraire ſécurité vous coûte bientôt dans l'Enfer les larmes d'un repentir éternel!

Religion Chrétienne! vous êtes l'eſpérance & le déſeſpoir des mortels: vos oracles cachent la vie & la mort; le Ciel, la terre, l'Enfer l'atteſtent! ô oui! l'impie périra; la vérité ſuprême inſé-

(1) » Péſons le gain & » la perte en prenant le » parti de croire qu'il y a » une vie éternelle, dit M. » Paſchal: ſi vous gagnez, » vous gagnez tout; ſi vous » perdez, vous ne perdez » rien; pariez donc ſans » héſiter que Dieu exiſte. » Oui il faut gager, ré- » pondez-vous: mais je » gage peut-être trop: » mais comment! quand » vous n'auriez que deux » vies à gagner pour une; » vous devriez encore ga- » ger: & s'il y en avoit » dix à gagner, vous ſe- » riez imprudent de ne » pas haſarder la ſeule qui » vous reſte pour en gagner » dix à un jeu où il y a pa- » reil haſard de gain & de » perte: mais par rapport » à Dieu il y a une infinité » de vies infiniment heu- » reuſes à gagner avec pa- » reil haſard de perte & » de gain: & la vie mon- » daine eſt ſi peu de choſe » & de ſi peu de durée qu'il » y a de la folie de la mé- » nager & de n'en point » faire le ſacrifice en ſi » belle occaſion. » Ce raiſonnement de M. Paſchal eſt tout-à-fait convaincant, l'incrédule n'en peut diſconvenir: qu'il convienne donc que c'eſt avoir perdu l'eſprit que de ne pas vivre en bon Chrétien ſous le prétexte de ſes incertitudes.

ra l'arrêt de ſon ſupplice dans le tréſor de vos loix! je ſuis donc à vous ; l'amour & la terreur me l'inſpirent : vous êtes trop aimable pour vous refuſer mon cœur ; mais encore trop terrible pour vous abandonner ſans allarmes! Religion Sainte! ſoyez mon guide & mon flambeau dans la carrière du ſalut : c'eſt à vous ſeule que je confie la deſtinée de mon ame.

## *RÉSUMÉ.*

L'Amour eſt plus fort que la mort : je vous aimois en Dieu, ô homme! & à force de vous pourſuivre, j'ai tâché de vous gagner à Jeſus-Chriſt ſon fils. Et d'abord je vous ai oppoſé le ſpectacle de l'univers. Frappé de la gloire qui vous entoure, vous avez fléchi les genoux devant l'auteur qui fit en vous, hors de vous, & pour vous tant de merveilles. Votre cœur pourtant a refuſé de s'humilier à ſon tour : mais ſa réſiſtance a ceſſé de vous ſurprendre par l'hiſtoire de ſon crime que vous avez appriſe : vous avez compris qu'il vous falloit une main divine pour vous conduire & vous affermir dans les ſentiers de la juſtice. En effet le Ciel eſt venu à votre ſecours : il a parlé, & la certitude de ſa parole vous a confirmé dans la foi & l'amour de ſes oracles. Vous avez examiné ces oracles ; tout à-coup le tréſor de la ſcience ſublime s'eſt ouvert à votre eſprit : vous avez vû ce que c'étoient que les deſſeins de Dieu ſur vous, la nobleſſe de votre origine, Cant. c. 8.

ſmaître : alors a commencé l'époque de votre regne ſur la terre. Votre nom eſt monté juſqu'aux Cieux par l'alliance que vous avez faite avec la Religion Chrétienne, cette ſi auguſte ſouveraine. Toutes les richeſſes du monde ne ſeroient pas le prix d'une partie des treſors dont elle vous a enrichi. Les ennemis de votre gloire ſont humblement abattus à vos pieds ; la chair qui troubloit votre repos ; le monde qui vous infatuoit de ſes pompes ; le Démon qui vous endormoit par ſes preſtiges. La loi qui vous dirige vous honore autant qu'elle vous perfectionne : c'eſt la loi de la vertu, loi de la raiſon que dicta l'oracle des loix éternelles. Vos yeux ne verſent plus des larmes ſur les malheurs de vos jours : c'eſt ſur votre tête un caſque impénétrable qui repouſſe tous les traits ; un événement facheux eſt pour vous une victoire : & lorſque le danger vous preſſe, c'eſt alors que votre front devient plus ſerein. Vos projets, vos conquêtes, vos trophées, c'eſt l'amour de J. C. : avec lui vous êtes véritablement Seigneur, véritablement héros, véritablement Roi. Ce ſont dans votre ame des délices céleſtes qui font de vous un

bienheureux : vous regnez ; & vous êtes dans l'attente d'un regne infiniment plus glorieux encore : auriez-vous cru que ſous l'humilité de la croix fuſſent cachés les préſages d'une telle félicité ?

A préſent venez attenter, vous Philoſophes ! ſur la foi de l'homme Chrétien. Dites-lui que ſon eſprit & ſon cœur extravaguent dans l'art de connoître & d'aimer ! hériſſez-vous d'argumens ſophiſtiques pour lui prouver qu'il prend ſes rêves pour des impreſſions de l'Eſprit divin ! faites-lui même un crime de ce qu'il a la foibleſſe de croire, voir & ſentir ce qu'en effet il voit & qu'il ſent ! n'avez-vous pas honte de tyranniſer ainſi le bon ſens ? de combattre en autrui la vérité que vous ne connoiſſez pas ? de deshonorer en votre perſonne & l'Ecrivain avec ſon art d'écrire, & les ſciences avec leurs principes, & le raiſonnement naturel avec ſes élémens ?

La variété des matières a peut-être jetté la confuſion dans votre eſprit, vous Cléonime, pour qui elles ſont écrites ; & tout ce que vous avez peut-être retenu de votre lecture, c'eſt que l'ouvrage eſt intitulé, *le Chrétien par le*

*ſentiment.* Liſez-nous du moins ici d'un œil attentif, voici des réflexions intéreſſantes & conciſes que préſente ce traité de la Religion Chrétienne qu'il vous importe tant de connoître & d'aimer.

Vivre ſans culte, c'eſt combattre l'exiſtence d'un premier être; & combattre l'exiſtence d'un premier être, c'eſt porter la folie au ſuprême dégré de l'extravagance. S'il n'eſt point de Dieu, qui forma donc cet univers dont les beautés vous enlevent? & s'il eſt un Dieu créateur, n'aura-t'il donc, ce Dieu, le pouvoir de ſe faire obéir par ſa créature? L'homme connoît malgré lui qu'il dépend d'une cauſe ſupérieure; il y a donc une loi ſecrette qui lui fait ſentir le devoir de l'obéiſſance: de quel prétexte peut-il s'autoriſer pour étouffer le cri de la raiſon qui reclame dans ſon cœur les droits de la Divinité? Oublier un Dieu bienfaiteur, c'eſt être un monſtre d'ingratitude: méconnoître un Dieu créateur, c'eſt s'établir contradictoirement l'auteur de ſa propre exiſtence.

L'homme porte dans ſon ame une loi de péché; donc il a été vicié par quel-

qu'eſprit ennemi de l'eſprit de Dieu qui fait tout bien, & qui déteſte le mal. Il n'étoit pas en ſon pouvoir de prévaloir contre cet eſprit méchant; il lui eût fallu ſurmonter la nature perverſe qui le tenoit elle-même aſſervi; Dieu ſeul pouvoit l'affranchir, comme lui ſeul pouvoit lui faire connoître le malheur de ſon eſclavage. Quelles étoient les erreurs des ſiécles avant la deſcente du Chriſt? & de quels crimes les peuples idolâtres ne ſouillerent-ils point l'humanité, même par ſyſtême? la connoiſſance parfaite que nous avons aujourd'hui du bien & du mal eſt une preuve certaine que le Ciel a fait entendre ſes oracles. Prétendre que l'eſprit humain peut prévoir l'avenir, c'eſt élever l'homme au-deſſus de ſa ſphère: ne pouvoir combattre la conformité de l'événement avec la prophétie, c'eſt être forcé d'admettre la révélation.

Nous pouvions être punis de notre péché; mais notre ſupplice ne pouvoit point réparer l'offenſe d'une Majeſté infinie: il falloit pour l'entiere réparation la médiation d'une perſonne divine: pourquoi le Verbe ne ſe feroit-il pas offert pour victime, puiſqu'il s'agiſſoit de

de réparer un outrage fait à la Divinité ? La réconciliation de l'homme venoit à la ſuite de l'expiation de ſon crime par le Fils de Dieu ; tout en Jeſus-Chriſt fut d'un mérite & d'un prix infinis. Notre pardon ſcellé de ſon ſang a quelque choſe d'inconcevable : mais la ſurpriſe ceſſe, ſi nous nous formons une juſte idée de la Divinité : le Dieu du Ciel eſt le Dieu d'éternelle miſéricorde.

L'événement a juſtifié les prophéties ; il y a donc eû des hommes inſpirés, puiſqu'il n'appartient qu'à Dieu de connoître l'avenir. Le moindre menſonge détruiroit tout le corps des Prophéties : l'accompliſſement fidèle de leurs prédictions conſtate à la face de l'univers la vérité de leurs oracles prophétiques : par conſéquent Jeſus-Chriſt eſt le meſſie promis. Ce n'eſt pas connoître la Divinité que de prendre la croix pour un ſcandale : il n'y avoit qu'un Dieu qui pût ſouffrir & mourir comme a fait Jeſus-Chriſt. La ſageſſe & la miſéricorde en Dieu ſont des abymes qu'il eſt impoſſible à l'homme de ſonder.

Tous les hommes ſont ſujets à l'erreur. Mais ce que tous les hommes voient ne peut pas être une illuſion.

Comment croions-nous que Jules-Céſar eſt le premier Empereur Romain? les hiſtoriens nous l'ont appris; & nous ſçavons qu'il n'eſt pas poſſible qu'ils nous ayent trompés. L'hiſtoire de la Religion que tous les ſiécles nous ont tranſmiſe, ſeroit elle fauſſe parce qu'il nous en coûte de vivre en Chrétiens? L'hiſtoire profane nous plaît, les vérités évangéliques nous humilient: réfuter celles-ci tandis qu'on reſpecte celle-la, c'eſt ſcandaliſer la raiſon, c'eſt ſe couvrir d'un opprobre éternel.

Les vérités purement humaines ont la raiſon pour appui; les miracles ſont le témoignage ſenſible de la Divinité. Dans la Religion Chrétienne tout eſt miraculeux. Exigeons-nous pour croire que la Divinité ſe montre à découvert, & qu'elle nous accable ſous le poids de ſa Majeſté terrible? comment les martyrs répandirent-ils leur ſang? Quel bras défendit l'Egliſe contre la perſécution des ſiécles? qui a maintenu pendant plus de dix-ſept cens ans le Vicaire de Jeſus-Chriſt ſur ſon ſiége à Rome, tandis que Rome & tous les empires ont ſi ſouvent changé & de maître & de gouvernement? Qu'eſt-ce

que cette nation Juive que nous voions errante dans les Provinces ſans chef, ſans Pontife, ſons Principauté ? tout prêche la vérité Chrétienne ; & nous ne voulons pas être Chrétiens : l'incrédulité peut-elle être dans l'autre monde un crime impuni ?

Que ſont les Fauteurs des ſectes modernes ? des hommes ſans nom ; ou qui ne ſe font connoître que par leurs ſyſtêmes impies. Il n'eſt plus tems de combattre la Religion après l'exemple de tant de Héros Chrétiens qui l'ont ſi vigoureuſement défendue. Des Philoſophiſtes (1) Dithyrambiques balanceroient-ils dans notre eſtime les premiers génies de la terre qui embraſſerent la foi & la cauſe de l'Evangile ? vous aimez la nouveauté, Cléonime ! mais Dieu vous exterminera avec toute la race des novateurs.

La bête a ſon inſtinct, l'homme ſa raiſon, le Démon ſon eſprit, Dieu eſt la ſuprême ſageſſe. Que prétendons-nous lorſque nous faiſons de la foibleſſe

(1) Les dithyrambes étoient des ouvrages d'un ſtyle amphatique, obſcur, embrouillé, vrai galimathias. Ariſtophane appelloit les Auteurs dithyrambiques *de vrais Charlatans preſtigiatores.*

de nos lumieres le prétexte de notre incrédulité ? quelle idée aurions nous de Dieu, s'il ne penſoit & n'agiſſoit qu'à la maniere des cauſes ſecondes ? eſt-il permis de penſer que la Religion ſoit fauſſe, parce qu'elle renferme des myſtères que nous ne pouvons comprendre, comme ſi Dieu ſeroit véritablement Dieu s'il n'étoit incompréhenſible ? ne nous ſuffit-il donc pas pour croire de ſçavoir que Dieu a parlé ? & ſi nous ne le ſçavons pas, pouvons-nous joindre tant de préſomption à une ſi groſſière ignorance ? vous ne pouvez voir votre face, ô homme ! quel orgueil original ! & vous voulez fixer de votre œil de chair les profondeurs de la Divinité !

Point de vrai plaiſir ſans Dieu ; hors de Dieu tout eſt bagatelle & vanité. Que faiſons-nous, ſur la terre, ſi nous perdons de vue la grandeur de notre deſtinée ? voudrions-nous donc mourir ſans avoir aimé une Religion qui nous aſſure que nous devons éternellement vivre ? Dieu eſt le centre de nos ſoupirs ; quelle violence faiſons-nous à notre cœur, lorſque nous l'attachons à la créature contre l'attrait de ſes nobles

penchans! misérables que nous sommes! les beautés terrestres captivent tous nos sens ; & nous nous obstinons à ne vouloir pas même connoître le Dieu des beautés!

Les mystéres de la Religion sont amour, magnificence, miséricorde, vertu : sommes-nous excusables de ne pas chercher à nous enrichir de ses trésors? Le Fils de Dieu est devenu notre frere selon la chair; il nous a donné son sang; il nous offre sa grace ; il nous promet des couronnes immortelles : quel Démon endurcit nos cœurs sur la bonté d'un Sauveur si aimable & si magnifique! Les Payens avoient constamment les yeux tournés vers leurs idoles ; & nous fuions la présence d'un Dieu qui en personne daigne converser avec nous.

Il n'y a qu'un Dieu, qu'une foi, qu'un baptême : les sectes sont des sectes ; l'Evangile est la loi du Dieu vivant. Est-ce la terre qui domine sur le Ciel, ou bien le Ciel sur la terre ? comment donc les hommes prétendent-ils soumettre à leur caprice les oracles divins ? ne nous plaignons donc plus du malheur de nos jours : hors de l'Egli-

ſe de Jeſus-Chriſt il n'y a qu'impoſture & malédiction : quelle contradiction d'eſprit ! nous profeſſons la foi Chrétienne ; & il nous plaît de vivre en Payens.

La plus noble portion de l'homme, c'eſt l'ame ; & le vrai tréſor de l'ame, c'eſt la ſageſſe. Cherchons la vertu ſur la terre, ſi en effet la terre eſt le ſéjour de la vertu. Serions-nous aſſez peu inſtruits pour ignorer que le Dieu des vertus eſt la ſource de toute ſainteté comme le principe de toutes choſes ? quel attrait pour l'homme jaloux de ſon vrai bonheur qu'une Religion qui par des voies ſûres & ſpacieuſes le conduit au terme de ſa deſtinée !

Dieu ſeul eſt un Etre indépendant ; par conſéquent tout ce qui n'eſt pas Dieu eſt ſoumis à la dépendance. Que les mortels ſe transforment donc en divinités ; ou bien qu'ils ſubiſſent le joug que le premier Etre impoſa à toute créature. Dans la Religion Chrétienne l'homme jouit de ſa liberté : plus il eſt ſoumis, plus il s'affranchit de tout ce qui altere le plaiſir de ſes jours. Les loix humaines font des eſclaves ; la légiſlation évangélique fait des enfans.

L'homme ſeroit trop heureux s'il n'avoit point de mauvais penchans. Nous n'aimons point la Religion, parce que nous croions que ſes loix tyranniſent le cœur humain; l'erreur eſt trop groſſiere : eſt-ce ſe rendre malheureux que de maîtriſer les paſſions qui ſont la ſeule ſource de nos malheurs? quelle fureur! nous déteſtons ce qui feroit notre félicité, & nous aimons ce qui fait le ſupplice de la vie!

Servir Dieu, c'eſt regner; qu'eſt-ce donc que lui être uni par les liens de l'amour le plus tendre? nous ne l'aimons point, parce que nous ne le connoiſſons pas : mais que pouvons-nous ambitionner, ſi nous ne cherchons à le connoître? le juſte le connoît, l'aime, & le poſſéde : Qui pourroit dépeindre la grandeur d'une telle félicité? ſi nous n'avions pas été faits pour Dieu; il ne valoit pas la peine de naître : ô crime! nous nous attachons, ce ſemble, à la créature parce que notre deſtinée eſt en Dieu!

L'eſpérance eſt la vie du cœur humain; l'eſpérance d'un royaume éternel ſurpaſſe le ſentiment. Des couronnes immortelles ne méritent-elles donc les ſol-

licitudes qui nous travaillent dans la voie d'une fortune périſſable ? ou bien prétendrions-nous regner dans le Ciel, tandis que nous établiſſons notre Paradis ſur la terre ? nous ne voulons pas être Chrétiens ; l'arrêt eſt porté ; notre portion ſera à jamais avec les hypocrites.

Si nous devons toujours vivre, à la bonne heure, jouiſſons de la vie : mais s'il nous faut mourir, penſons ſérieuſement à la mort. L'idée de ſa propre deſtruction repugne à la nature : le Chrétien, loin de ſentir cette répugnance, s'occupe agréablement du ſouvenir du tombeau ; par conſéquent l'eſprit de ſa Religion cache une vertu ſupérieure à toutes les horreurs de la nature. Attendons nous à méditer les années éternelles lorſqu'il ne ſera plus tems de refléchir ? & nous propoſons-nous d'embraſſer le Chriſtianiſme lorſqu'il ne nous reſtera plus de ſouffle pour invoquer le nom de Jeſus-Chriſt ? quel inconcevable déſeſpoir ! notre deſtinée flotte entre l'heureuſe & la malheureuſe éternité, & nous n'y penſons pas !

Voilà, mon cher Cléonime, les réflexions intéreſſantes que préſente le

tableau de la Religion, & qui ſont moins des productions de mon zèle pour vous que l'expreſſion de la vérité, Croyez-en au témoignage du peuple Chrétien, c'eſt le témoignage de Dieu même : jamais hiſtoire antique ou moderne ne nous parut auſſi certaine que l'hiſtoire de l'Evangile; comme jamais délices ne paſſerent au travers de nos ames avec autant de volupté que les délices de la vertu. Comment n'êtes-vous point jaloux de notre ſort, vous, qui juſqu'ici n'avez trouvé que de l'amertume dans l'amour des créatures, tandis que ſous vos yeux nous goûtons chaque jour les plaiſirs d'un Dieu!

Et n'allez pas vous retrancher dans les détours de l'inſenſé Pyrrhoniſme; c'eſt ſe deshonnorer que de vouloir diſputer où la force de la vérité terraſſe l'eſprit humain. La Religion Chrétienne à certains égards n'eſt plus un myſtère; ſon exiſtence, ſes grandeurs, ſes victoires ſont auſſi conſtantes que la réalité même des ſiécles. Quel amas de beautés; quelles preuves triomphantes! où eſt l'homme d'honneur & de bon ſens qui puiſſe ici douter, tandis que tout ce qu'il y a de lumiere dans le monde com-

bat, éclaire, & réſoud ſes doutes? Religion céleſte; ſon origine vient d'en haut; Dieu lui-même en eſt l'oracle & le fondateur. Religion antique; elle commença avec le temps, & ſon regne embraſſe tous les ſiécles. Religion illuſtre; le bruit de ſon nom remplit toute la terre; c'eſt dans ſon ſein que furent conçus les vrais Héros de l'antiquité. Religion toute puiſſante; la force de ſes attraits a ſubjugué l'univers, les Philoſophes, les Poëtes, les Sénats, les Céſars; l'Enfer lui-même a ſuccombé ſous les efforts de ſa puiſſance. Religion miraculeuſe; ſa fondation a été cimentée par les prodiges; les voies les plus oppoſées à la prudence humaine ont ſervi à ſon établiſſement; & quoiqu'elle eût à frapper les plus terribles coups, elle a tout vaincu ſans le ſecours des armes, les paſſions, les préjugés, la ſuperſtition, l'idolatrie, la politique. Religion univerſelle; ſon empire s'étend d'un pôle à l'autre; & tous les royaumes du monde ſe rangent tour-à-tour ſous ſes étendarts. Religion conſtatée; ſon hiſtoire eſt appuyée ſur des faits qu'il eſt impoſſible d'ébranler. Religion indéfectible; les tyrans, les hérétiques

les Démons ont envain eſſayé de la détruire; tous leurs efforts ont été inutiles; elle a conſtamment conſervé tout ſon éclat. Religion ſainte; toutes ſes loix ſont l'expreſſion même de la ſageſſe; elle ramene l'homme à ſon cœur, à la vertu, à ſa véritable deſtinée. Religion aimable; elle préſente aux yeux purs un ſpectacle de beautés raviſſantes; & le Sage goûte en elle des délices ineffables. Religion protectrice; la force & le courage précedent ſa face; & ſous ſes auſpices les mortels affrontent la nature & l'enfer. Religion pacifique; elle porte la ſérénité dans le profond de l'ame; avec elle l'on jouit de ſa tranquillité au milieu des tempêtes. Religion juſte, ſublime, admirable, quoi de plus raiſonnable que les loix qu'elle preſcrit? quoi de plus grand que les myſtères qu'elle nous révele? quoi de plus beau que l'ordre qu'elle établit ſur la terre? quoi de plus doux que l'onction dont elle pénétre le ſentiment? quoi de plus victorieux que le courage dont elle fortifie l'eſpérance dans le tems & pour l'éternité? oui, toutes ces preuves réunies font une démonſtration ſi lumineuſe, ſi parlante,

ſi phyſique, qu'il faut avoir perdu l'eſprit pour former le moindre doute ſur une Religion ainſi revêtue de tous les caractères de l'évidence.

Mais non, mon cher Cléonime! tout en vous proteſte pour la Religion Chrétienne ſans que vous le ſachiez, le cœur, l'eſprit, la mémoire, la volonté. Le culte qu'elle vous propoſe, les vérités qu'elle vous enſeigne, les vertus qu'elle vous preſcrit, toutes ces choſes ſont l'objet de votre ame. Vous connoiſſez ſa céleſte origine par la ſageſſe de ſes loix; la gloire de ſon nom par l'éclat de ſes merveilles; la certitude de ſon hiſtoire par le témoignage conſtaté de tous les ſiécles. Les autres Religions, vous le voyez, ſont biſarres, ſuperſtitieuſes, impures. La Religion Chrétienne renferme tout ce qu'en matière de culte vous pouvez ſouhaiter de charmes, de nobleſſe, de grandeur, de ſainteté. C'eſt donc elle qui malgré vous a la préférence dans votre eſtime; faut-il que je vous faſſe appercevoir le tribut d'éloges reſpectueux dont vous l'honorez en ſecret ſur toutes les Sectes de la terre?

Quels ſont les plaiſirs raiſonnables,

mais dominans de votre cœur ? n'eſt-ce pas la gloire, la proſpérité, la paix ? vous cenſurez peut-être la conduite de l'homme de bien : mais dans le fonds vous êtes jaloux de ſon bonheur ; vous admirez ſa grandeur d'ame ; vous reſpectez ſa vertu ; vous voudriez marcher ſur ſes traces, dompter comme lui vos honteux penchans, ſurmonter les malheurs de la vie, vivre dans l'union intime avec Dieu ; moiſſonner les couronnes de la bienheureuſe immortalité. La Religion Chrétienne eſt donc l'objet favori de votre ame, cette Religion qui à la face du Ciel & de la terre ſuſcite des Dieux en la perſonne des hommes ? trop ennemi de vous-même ! eſt-ce donc de vos mains que vous préparez ainſi vos fers ? comment privez-vous ſi cruellement votre cœur de l'amour du bien qui lui fait pouſſer tant de ſoupirs !

Oui, Religion Chrétienne ! nous reconnoiſſons enfin que vous deſcendez des Cieux ; que l'erreur ne peut rien contre la certitude de votre foi ; qu'après tant de miracles qui vous confirment, il faut ou embraſſer votre culte, ou ſe reſondre à périr. Le bruit de votre renommée remplit tous les eſpaces de-

puis le ſéjour de la gloire juſqu'au profond abîme. C'eſt par vous que la terre ſe rapproche du Ciel, la nature de la grace, le mortel du céleſte, l'homme de la Divinité. C'eſt vous qui donnez des Saints à la cité de Dieu, des reſpectables Pontifes au ſanctuaire, des dignes Miniſtres à l'Etat, des Monarques débonnaires à l'univers. Par vous le mariage ceſſe d'être un joug, le célibat un ſacrifice, la Magiſtrature un fardeau, le cloître un ſépulchre, l'eſclavage une condition ſervile. Avec vous je dirige prudemment mon conſeil, je régle ſagement mes affaires; je dompte ſouverainement mon caprice; je charme agréablement mes ennuis; je poſſede tranquillement mon ame. Fille du Ciel! que ne puis je dire ici tout ce que le cœur m'inſpire! vous êtes la force des martyrs, la couronne des Vierges, l'honneur du Prêtre, le bouclier des Rois, les délices du genre humain. Comment les mortels s'obſtinent-ils à ne pas vous aimer, Reine adorable, qui devriez enchaîner tous les cœurs? regniez-vous à jamais dans mon ame, ô épouſe du plus beau d'entre tous les enfans des hommes! & que ma main droite ſéche

ſi tous les jours de ma vie je ne me ſouviens de vous, *ſi non meminero tui,* Pſal. 136.
*oblivioni detur dextera mea.*

*Fin de l'Ouvrage.*

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

# TABLE

## DES MATIERES

*Contenues dans le premier Tome ſuivant l'ordre des Chapitres & des Sections.*

### PREMIERE PARTIE.

*La Religion Chrétienne ſenſible à l'eſprit.*


LA Religion Chrétienne eſt connue de toute la terre. *Page* 23

Dans tous les tems les hommes ont dû vivre dans la foi de ſon Fondateur. 24

Les anciens Patriarches tranſmirent à leurs enfans cette foi qui remontant ainſi de nous à Adam, eſt auſſi ancienne que le monde. 24 & 25

La raiſon pervertie par le péché ne ſuffiſoit point pour ramener l'homme à l'eſprit du vrai culte. 25

L'obſervance des loix de la raiſon met l'homme dans les diſpoſitions propres à recevoir

la grace qui conduit à la connoiſſance de la foi. 26
L'obſervance des loix de la raiſon fait faire à l'homme des progrès admirables dans la connoiſſance de la foi. 26
De toutes les ſciences, celle de la Religion Chrétienne eſt la plus ſolide dans ſes raiſonnemens. 27
La Religion Chrétienne eſt rendue ſenſible à l'eſprit par l'examen impartial & judicieux de toute ſon économie. 28

## CHAPITRE PREMIER.

*L'idée d'un Créateur entraîne néceſſairement le devoir du culte.*

### SECTION PREMIERE.

*Le ſpectacle des beautés de la nature inſpire naturellement à l'homme le culte de Dieu.*

DANS tous les tems les peuples eurent des temples & des ſacrifices. 33 & 34
L'exiſtence des créatures prouve qu'il exiſte un premier Etre revêtu de tous les attributs qui conſtituent un Etre eſſentiellement parfait. 33
L'impreſſion que la beauté des créatures fait

dans l'homme qui les contemple ſérieuſement. 36
L'homme adore Dieu malgré lui au ſpectacle que lui préſente tout ce qui compoſe l'univers. 36, 37 & 38
L'homme connoît plus particulierement les attributs de Dieu par l'excellence des créatures. 39 & 40
Envain Dieu eût créé l'univers s'il n'avoit réſolu de ſe faire connoître & adorer. 41 & 42
L'homme comme ſeule créature raiſonnable doit à Dieu le tribut du culte que les autres créatures ne peuvent lui rendre. 43
Dieu pourroit créer mille mondes encore & mille fois plus beaux que cet univers, l'homme ne peut réſiſter à l'idée d'une telle puiſſance. 43, 44 & 45.
L'homme ſe preſcrit le devoir du culte à la ſuite des réflexions judicieuſes qu'il fait ſur la beauté des créatures. 46 & 47

## SECONDE SECTION.

*Les ouvrages de la nature faits pour les beſoins de l'homme lui inſpirent naturellement le culte de Dieu.*

DIEU mit l'homme à la tête des autres créatures parce que telle étoit ſa volonté. 49 & 50
Chaque créature en particulier concourt & ſe

prête aux beſoins de l'homme. 50 & 51
La reconnoiſſance de l'homme envers Dieu doit être proportionnée aux bienfaits qu'il en reçoit. 52
Faux ſyſtêmes des Déiſtes qui prétendent que Dieu dédaigne le tribut de notre amour & de notre reconnoiſſance. 53
L'idolâtre adoroit les créatures en eſprit de reconnoiſſance. 55
L'idolâtre juſtifie ſon culte par les ſentimens qu'inſpire la nature. 55, 56 & 57.
L'homme admire malgré lui la providence d'un Dieu qui a tout fait pour ſon bonheur. 58
C'eſt un trop grand crime que de faire ſervir la créature à des œuvres d'iniquité. 59
L'homme ſe laiſſe pénétrer des ſentimens que lui inſpire la reconnoiſſance envers Dieu. 59

## TROISIEME SECTION.

*La prééminence de l'homme ſur les ouvrages de la nature lui inſpire naturellement le culte de Dieu.*

Le méchaniſme du corps humain prouve qu'il eſt l'ouvrage d'une intelligence ſouverainement éclairée. 63
Ce que c'eſt que l'ame ſpirituelle. 64, 65 & 66
Les tranſports de l'homme qui conſidére attentivement les beautés de ſon ame. 68 & 69

Faux ſyſtême des Déiſtes ſur l'origine de l'ame. 69 & 70
L'homme eſt pleinement convaincu que tout ce qui eſt au-dedans & au-dehors de lui annonce ſa dépendance du Créateur. 72, 73, 74 & 75
La loi du péché combat dans l'homme l'eſprit du culte. 75
Les réflexions de l'homme ſur la cauſe de la contradiction entre ſon eſprit & ſon cœur. 76, 77, & 78
L'homme eſt convaincu de la néceſſité du culte à raiſon même de ſes mauvais penchans. 80 & 81
Les maux que l'homme endure ſont pour lui la preuve d'une juſtice rigoureuſe en Dieu. 82
L'homme cherche à s'éclaircir ſur le contraſte étrange de ſa grandeur & de ſon humiliation. 82 & 83

## CHAPITRE II.

*La révélation a dû ramener l'homme miſérable à l'eſprit du vrai culte.*

Les ténebres de l'idolatrie ne permettoient pas à l'homme de connoître la véritable cauſe de ſes malheurs. 85 & 86
Dieu étoit trop bon pour laiſſer l'homme dans l'ignorance de ſon origine & de ſa deſtinée. 86

Dieu révele à la terre par le miniſtère de Moïſe les myſtères de ſa vengeance & de ſes miſéricordes. 87
Il n'a pas été difficile à l'homme raiſonnable de parvenir à la connoiſſance de la Religion Juive. 88
Les miſeres humaines ont naturellement dû porter l'homme à chercher la vérité. 89

## PREMIERE SECTION.

*La révélation conduit l'homme à l'eſprit du vrai culte par l'hiſtoire qu'elle lui apprend de la cauſe de ſes malheurs.*

Les impreſſions que la lecture des livres ſacrés fait dans l'eſprit de l'homme, 91, 92, 93, 94 & 95
Raiſonnemens naturels par leſquels l'homme eſt convaincu que tout ce que Moïſe lui apprend eſt fondé ſur la vérité. 95, 96 & 97
La Philoſophie profane ne pouvoit pas inſtruire l'homme de la vérité qu'il cherchoit. 98
Raiſons qui engagent l'homme à préférer la Religion Juive à toutes les autres Religions. 99, 100 & 101

## SECONDE SECTION.

*La révélation conduit l'homme à l'eſprit du vrai culte par le rapport de ſa raiſon avec les vérités révélées.*

L'HOMME dans l'état d'innocence n'avoit pas beſoin du ſecours de la révélation. 102
Nous n'avons pas tout perdu par le péché d'origine. 103
La corruption du péché actuel acheva de nous dépouiller des prérogatives de notre premiere innocence. 104
La révélation réveille en nous la lumière naturelle que les paſſions avoient éteinte. 105, 106, 107 & 108
La comparaiſon de la Religion Juive avec les autres Religions attache inviolablement l'homme à la loi de Moïſe. 109, 110 & 111

## TROISIEME SECTION.

*La révélation conduit l'homme à l'eſprit du vrai culte par les caractères de divinité dans les vérités révélées.*

L'HOMME raiſonnable n'a pas dû s'attacher à des Religions qui ne ſe concilient point

avec l'idée naturelle qu'il a de la Divinité. 113 & 114
Tout dans la Religion des Juifs eſt reſpectable & divin. 115, 116, 117 & 118
L'obſervance de la loi de Moïſe rend l'homme irréprochable devant Dieu & devant les hommes. 118 & 119.
C'eſt par voie d'amour que la loi de Moïſe fut donnée au peuple Juif. 120
Dieu le pere engendre ſon fils de toute éternité. 120 & 121
Dieu s'intéreſſoit au bonheur de l'homme, puiſqu'il étoit ici-bas la plus vive image de ſa divinité. 121 & 122
Les preuves d'amour que Dieu donne à ſon peuple. 122, 123 & 124
Tout ce que Dieu fait pour le bonheur de ſon peuple confirme l'homme dans l'idée naturelle qu'il a de la Divinité. 125 & 126

## QUATRIEME SECTION.

*La révélation conduit l'homme à l'eſprit du vrai culte par la certitude des vérités révélées.*

Les extravagances de l'eſprit humain avant les tems de la révélation. 127, 128, 129 & 130
La ſageſſe des oracles divins prouve la folie des ſectes philoſophiques. 130 & 131
Les livres des Juifs ont paſſé juſqu'à nous ſans la moindre altération. 131

L'homme

L'homme a puiſé dans ces livres des lumieres qui lui ont fait connoître la vérité dans l'ordre moral & divin. 131, 132, 133, 134, 135 & 136
La vérité de la révélation eſt conſtatée par l'ignorance où vivoit le peuple Hébreu. 137 & 138
Contradiction du Déiſte qui combat la révélation. 139 & 140
Argument invincible qui prouve la vérité de la révélation. 141
Certitude de la vérité de la révélation par la perſonne même de Moïſe. 142, 143 & 144
Par l'autorité de ſes miracles. 144, 145, 146, 147 & 148
Par l'excellence de ſa loi. 148, 149, 150, 151 & 152
Certitude de la vérité de la révélation par la nature des prophéties. 152
Les prophéties ſont impoſſibles à tout eſprit créé. 152 & 153
Les prophéties ſont certaines & inconteſtables. 153, 154 & 155
Les prophéties ſont graves, majeſtueuſes, terribles. 155 & 156
Les prophéties ſont mutuellement liées & tendantes à la même fin. 156 & 157
Les prophéties ſont juſtes, ſaintes & divines, 157 & 158
L'homme ne peut combattre la vérité de la révélation ſans faire violence au raiſonnement naturel. 160, 161 & 162
Sentimens de l'homme éclairé par les lumieres de la révélation. 162 & 163

## CINQUIEME SECTION.

*La révélation conduit l'homme à l'eſprit du vrai culte malgré la contradiction apparente des vérités révélées.*

L'INCRÉDULITÉ des impies ſert à établir la vérité des prophéties. 164
Dieu châtie ſon peuple ingrat par l'obſcurité des prophéties. 164, 165 & 166
Le fidéle Iſraëlite enviſagea les prophéties dans le ſens figuré & non dans le ſens littéral. 166 & 167
L'homme raiſonnable a compris que les prophéties devoient avoir un ſens figuré. 168
Les prophéties priſes dans le ſens figuré développent aux yeux de l'homme toute l'économie de la Religion. 168 & 169
Des prophéties priſes dans le ſens figuré développent aux yeux de l'homme les grandeurs du Meſſie promis. 170 & 171
Inconſéquence des Juifs qui enviſageoient les Prophéties dans le ſens naturel. 171 & 172
L'oppreſſion des Juifs fut cauſe en partie qu'ils enviſagerent les Prophéties dans le ſens naturel. 172 & 173
L'homme ceſſe d'être Juif & devient Chrétien à la vue de l'accompliſſement ſenſible des Prophéties. 173 & 174

## CHAPITRE III.

*La deſcente du Meſſie prédite par les Prophetes.*

Ce qu'étoient les empires de la terre lors de la naiſſance du Meſſie. 175 & 176

## PREMIERE SECTION.

*L'homme eſt conduit à l'eſprit du vrai culte par les beautés de l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt.*

Faux Meſſies qui parurent du ſiécle de Jeſus-Chriſt. 177
Portrait des vertus de Jeſus-Chriſt. 177 & 178
L'opinion que les peuples eurent de la perſonne de Jeſus-Chriſt. 178 & 179
La Miſſion de Jeſus-Chriſt ſupérieure à celle de Moïſe. 181
L'impreſſion que faiſoit dans les eſprits la ſcience de Jeſus-Chriſt. 182 & 183
La Religion Chrétienne a la préférence ſur toutes les autres Religions par la ſupériorité de Jeſus-Chriſt ſon fondateur ſur tous les Légiſlateurs de la terre. 183, 184 & 185
Jeſus-Chriſt paroît aux yeux de l'homme ſenſé d'autant plus grand qu'il eſt humilié. 186, 187 & 188

La grandeur de Jeſus-Chriſt dans le miracle de ſa Réſurrection. 189 & 190
L'homme reconnoît que Jeſus-Chriſt ſeul eſt le véritable Médecin de ſon ame. 191 & 192

## SECONDE SECTION.

*L'homme conduit à l'eſprit du vrai culte par l'accompliſſement des Prophéties en la perſonne de Jeſus-Chriſt.*

LA plus petite créature devient entre les mains de Dieu l'inſtrument de ſa puiſſance. 193
Les Prophétes annoncent le Chriſt qui doit être la rédemption d'Iſraël. 194
Les mouvemens de la nation Juive lorſque le tems preſcrit pour la deſcente du Meſſie fût près de ſon terme. 195, 196 & 197
Maniere dont l'homme raiſonnable ſe convainc que Jeſus-Chriſt eſt le Meſſie promis par les prophêtes. 198, 199 & 200
Les Nations embraſſent la foi par la conformité des actions de Jeſus-Chriſt avec le écrits prophétiques. 201, 202 & 20
Argument de raiſon qui prouve que Jeſus-Chriſt eſt le Meſſie promis. 20
Impuiſſance des Juifs à combattre les arguemens par leſquels les Apôtres leur prouvoie la Divinité de Jeſus-Chriſt. 205 & 2
Jamais mortel ne donna comme Jeſus-Ch des preuves de ſa céleſte Miſſion. 207, 2 & 2

L'homme convaincu que Jeſus-Chriſt ſeul doit être ſon Oracle & ſon Légiſlateur. 209, 210 & 211

## TROISIEME SECTION.

*L'homme conduit à l'eſprit du vrai culte par la conformité du culte même de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt avec les Prophéties.*

Le goût naturel ne permet pas à l'homme d'accepter indifféremment toute eſpèce de culte. 215 & 216
Le culte de la loi ancienne ne ſuffiſoit point pour honorer la Divinité. 216 & 217
Quelles ſont les Prophéties qui ont déſigné le culte que Dieu ſe propoſoit d'établir. 219 & 220
Les prophéties qui déſignoient un culte ſelon le cœur de Dieu ſe vérifient dans le culte de la Religion Chrétienne 220, 221 & 222
Moïſe annonce aux Juifs un autre Légiſlateur qui établira un culte en eſprit & en vérité. 223
Le Sacerdoce de Jeſus-Chriſt prouve qu'il étoit le Légiſlateur que Moïſe avoit promis. 224, 225 & 226
Les Sacremens de l'Egliſe prouvent qu'elle poſſède le culte que les Prophétes avoient prédit. 228, 229 & 230

## CHAPITRE IV.

*L'homme conduit à l'eſprit du vrai culte par l'authenticité des faits évangéliques.*

BISARRERIE du Pyrrhonien qui doute de la vérité des faits évangéliques. 233 & 234
Argumens de raiſon qui prouvent la vérité des faits évangéliques. 234, 235, 236 & 237
La foi des Apôtres en Jeſus-Chriſt crucifié prouve la vérité des faits évangéliques. 239
Il implique que les faits évangéliques aient été inventés. 240 & 241
Argumens de raiſon par leſquels il eſt prouvé que les faits évangéliques ne peuvent avoir été ſuppoſés. 241, 242, 243 244 & 245
Examen ſérieux que les génies du premier ſiécle firent de la vérité des faits évangéliques. 246 & 247
Authenticité des faits évangéliques prouvée par la droiture & le déſintéreſſement des Evangéliſtes. 248 & 249
Authenticité des faits évangéliques prouvée par l'importance même de ces faits. 249 & 250
Authenticité des faits évangéliques prouvée par le courage des Apôtres à mourir pour Jeſus-Chriſt. 250 & 252

L'opinion qu'on doit avoir des Ecrivains impies qui combattent les faits évangéliques. 252 & 253
L'homme convaincu malgré lui de l'authenticité des faits évangéliques. 253 & 254

## CHAPITRE V.

*L'homme conduit à l'esprit du vrai culte par l'établissement de l'Evangile contre les régles de la prudence humaine.*

Les obstacles qu'il falloit surmonter pour fonder la Religion prouvent que son établissement est le plus grand dessein qui jamais ait été conçu. 256
Les ressorts que Dieu prépara pour l'établissement de l'Evangile. 257 & 258
Dieu choisit les hommes les plus simples pour prêcher l'Evangile par préférence aux Sçavans du siécle. 258 & 259
L'établissement de l'Evangile par des hommes tels que les Apôtres prouve la puissance de Jesus-Christ. 260, 261 & 262
Zéle des Apôtres à prêcher Jesus-Christ crucifié. 262
Les progrès de l'Evangile prouvent que l'établissement de la Religion est l'ouvrage d'un Dieu. 263 & 264
L'établissement du Christianisme paroissoit impossible par l'attachement des Payens à la

passion des plaisirs. 265 & 266
Le zèle de Pierre à prêcher l'Evangile dans Rome. 267 & 268
La défaite de Simon le Magicien par Pierre fut un des motifs qui engagerent Rome à embrasser l'Evangile. 269

## CHAPITRE VI.

*L'homme conduit à l'esprit du vrai culte par l'accomplissement successif des prophéties de Jesus-Christ.*

Jesus-Christ promet à son Eglise le secours de sa protection contre les puissances de la terre. 271 & 272
Les prophéties de Jesus-Christ datent d'une époque connue de tout le monde. 272 & 273
Quelles sont les prophéties de Jesus-Christ. 274
Les Juifs devoient être chassés de leurs Provinces en punition de leur déïcide. 275
Le siége de Jérusalem par Titus. 275
Description des malheurs de Jérusalem assiégée par Titus. 276
La dispersion des Juifs prédite par tous les oracles ne laisse point de doute sur la vérité de la Religion Chrétienne 277 & 278
Le Royaume de Dieu passe des Juifs aux Gentils comme J. C. l'avoit prédit. 278 & 279

Les Empereurs tyrans perſécutent l'Egliſe. 280
L'Egliſe s'agrandit par la perſécution des tyrans. 280 & 281
Le courage des Vierges à répandre leur ſang pour la foi en Jeſus-Chriſt. 281, 282 & 283
Conſpiration des Hérétiques contre l'Egliſe de Jeſus-Chriſt. 284
Le triomphe de l'Egliſe ſur toutes les héréſies. 285 & 286
Jeſus-Chriſt entraîne tout après lui par la vertu de ſa croix, comme il l'avoit prédit. 287 & 288
L'établiſſement de la Religion Chrétienne ſans miracles ſeroit le plus grand des miracles. 290 & 291
Le nombre des bons Chrétiens eſt petit, parce qu'il en eſt peu qui ayent la connoiſſance bien réfléchie des vérités de la Religion. 292 & 293

## CHAPITRE VII.

*L'homme conduit à l'eſprit du vrai culte par la conſidération des grandeurs des hommes religieux.*

LA vérité de la Religion a été ſérieuſement examinée par les plus ſçavans hommes de l'antiquité chrétienne. 294 & 295

Depuis Adam juſqu'à S. Jean-Baptiſte la Religion compte parmi ſes enfans les plus illuſtres perſonnages. 296, 297 & 298
Régle ſûre pour ne pas ſe tromper dans le choix d'une Religion. 299 & 300
Caractere des Héréſiarques. 300, 301 & 302
Doctrine des Héréſiarques. 302
Licence des peuples ſéduits par les Héréſiarques. 303 & 304
Portrait du Chriſtianiſme depuis les Apôtres juſqu'à nous. 304 & 305
Profonde érudition des Docteurs de l'Egliſe. 305 & 306
Vertus admirables des Docteurs de l'Egliſe. 307
Le tableau de l'Egliſe dans la foule des Saints qui l'ont illuſtrée. 308, 309 & 310
L'homme doit embraſſer du moins par reſpect pour lui-même la Religion Chrétienne illuſtrée par la foi des grands hommes. 310 & 311.

## CHAPITRE VIII.

*L'homme conduit à l'eſprit du vrai culte malgré l'obſcurité de la Foi.*

ATTENTAT des Ecrivains déiſtes qui combattent les Oracles divins. 312 & 313
L'ignorance de l'homme eſt une des principales cauſes de ſon incrédulité 314 & 315.
L'homme doit ſoumettre les lumieres de ſa

raiſon à celles de la foi. 315 & 316
Argumens de raiſon qui prouvent que l'homme doit ſoumettre les lumières de ſon eſprit à celles de la foi. 316, 317, 318 & 320
Les lumieres de la foi ne ſont pas contraires aux lumières de la raiſon. 320 & *ſuiv.*
La Religion Chrétienne a dû être voilée de l'obſcurité des myſtères. 323 & 324
La Religion ſeroit entierement défigurée, ſi ſes myſtères devoient ſubir les loix du raiſonnement. 325 & *ſuiv.*
La ſoumiſſion de l'eſprit ramene les ſçavans & les ignorans à l'unité de la foi. 328 & 329.
L'obſcurité des myſtères eſt la preuve de leur divinité. 329 & *ſuiv.*
Sentimens de l'homme pénétré de la vérité de la Religion Chrétienne. 332 & *ſuiv.*

## CONCLUSION

*de la premiere Partie.*

Le Chriſtianiſme eſt la fin de la création, dont l'homme doit être Chrétien. 335
Rien n'eſt capable de juſtifier en matiere de culte le crime de l'incrédulité. 335
Il eſt impoſſible que l'homme raiſonnable s'étourdiſſe ſur la néceſſité du culte. 336
La Religion Chrétienne diſſipe par ſon antiquité toutes les illuſions en matiere de culte. 337
La Religion Chrétienne diſſipe par ſa ſain-

teté toutes les illuſions en matiere de culte. 338
La Religion Chrétienne diſſipe par ſa perpétuité toutes les illuſions en matiere de culte. 338 & 339
La Religion Chrétienne diſſipe par ſon uniformité toutes les illuſions en matiere de culte. 339 & 340
La Religion Chrétienne diſſipe par ſon authenticité toutes les illuſions en matiere de culte. 340 & 341
Pour parvenir à la connoiſſance de la vérité de la Religion, il ne faut que s'aſſurer ſi Dieu a effectivement parlé. 342 & 343
La véracité d'un Dieu ne permet pas à l'homme de douter de la vérité de la Religion. 343 & 344
La vérité de la Religion conſtatée par le témoignage de Jeſus-Chriſt. 345
On doit admettre l'intolérance du Chriſtianiſme puiſqu'il conſte que la Religion Chrétienne eſt la ſeule véritable. 345 *& ſuiv.*
La ſeule Religion Chrétienne inſpire la vraie ſageſſe; donc l'homme doit être Chrétien s'il veut être vraiment ſage. 348
L'homme voudroit vivre éternellement; donc la philoſophie du ſiécle eſt incompatible avec l'amour de ſa félicité. 349
L'homme en matiere de Religion doit conſulter les lumieres d'une raiſon éclairée. 349 *& ſuiv.*
Jeſus-Chriſt nous a été donné de Dieu pour Légiſlateur & pour modèle; donc ſi nous voulons être ſauvés, nous devons croire & faire tout ce qu'a dit Jeſus-Chriſt. 353 & 354

L'ignorance de la vérité fait la honte & le ſupplice de l'homme. 355 & *ſuiv.*
L'averſion pour la vérité eſt un des plus grands crimes. 357 & 358
Contradiction entre la foi & les mœurs des Chrétiens. 359 & 360

*Fin de la Table du ſecond Volume.*

# TABLE

## DES MATIERES

*Contenues dans le ſecond Tome ſuivant l'ordre des Chapitres & des Sections.*

## SECONDE PARTIE.

*La Religion Chrétienne ſenſible au cœur.*

### CHAPITRE PREMIER.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'idée qu'elle nous donne de la Divinité.*


Le Philoſophe payen n'avoit qu'une idée obſcure de la Divinité. 18

La Religion Chrétienne nous fait connoître Dieu autant que par rapport à nous il eſt poſſible de le connoître. 19

Le méchant homme ne mérite pas de connoître Dieu. 20

Les ſentimens qu'imprime la connoiſſance de Dieu. 20 *& ſuiv.*

La Divinité eſt généralement répandue partout. 23 & 24.

## PREMIERE SECTION.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'idée qu'elle nous donne de l'ineffable grandeur de ſes myſtères.*

DANS tous les tems le culte divin a été caché ſous le voile des ombres. 27 & 28.
L'hiſtoire de la création eſt de la part de Dieu un myſtère de ſageſſe. 29 & 30
La création de l'homme eſt de la part de Dieu un myſtère d'amour. 31, 32 & 33
Le Chrétien ſeul apperçoit la main de Dieu dans le myſtère de la réparation. 38, 39, 40, 41 & 42.
La ſimplicité des myſtères fait plus vivement ſentir les opérations de la Divinité. 44 & 45.

## SECONDE SECTION.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'idée qu'elle nous donne du myſtère de l'Incarnation.*

LE myſtère de l'Incarnation eſt le chef-d'œuvre de la miſéricorde de Dieu. 47
Les trois Perſonnes de la Trinité ne font qu'un

ſeul Dieu. 48 & 49
Pourquoi Dieu voulut-il que le Verbe ſe fît homme. 49 & 50
L'Incarnation du Verbe a rendu l'homme véritablement grand. 53, 54, 55 & 56
L'homme doit reſpecter ſa chair par la conſidération du Verbe qui s'eſt rendu ſemblable à lui. 56 & 57
Les ſentimens qu'inſpire à l'homme l'humanité du Verbe. 58, 59, 60 & 61
L'homme étoit une créature trop illuſtre pour que Dieu l'abandonnât à ſon malheur. 61, 62 & 63

## TROISIEME SECTION.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'idée qu'elle nous donne du myſtère de la Rédemption.*

Le myſtère de la Rédemption confond les penſées de l'eſprit humain. 67 & 68
La mort d'un Dieu fait plus vivement ſentir ce que c'eſt que la Divinité. 68 & 69
Depuis le berceau juſqu'au ſépulchre Jeſus-Chriſt fut conſtamment dans un état d'humiliation. 70, 71 & 72
L'homme étoit à jamais malheureux ſi Jeſus-Chriſt ne l'avoit racheté. 73 & 74
C'eſt par amour pour l'homme que Jeſus-Chriſt a voulu donner ſon ſang 76, 77, 78, 79, 80 & 81

Les impreſſions que fit dans tous les Saints la paſſion de Jeſus-Chriſt. 81, 82, 83 & 84

## QUATRIEME SECTION.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'idée qu'elle nous donne du myſtère de la Réſurrection*

Le triomphe de Jeſus-Chriſt au moment de ſa Réſurrection. 85, 86 & 87
La Réſurrection de Jeſus-Chriſt répare le ſcandale & l'opprobre de ſa croix. 87, 88 & 89
La Réſurrection de Jeſus-Chriſt eſt l'objet de l'eſperance Chrétienne. 90, 91 & 92
Le plaiſir que procure au Chrétien l'eſpérance de reſſuſciter avec Jeſus-Chriſt. 92 93, 94 & 95
La gloire de la Réſurrection des corps eſt anticipée dans le Chrétien par la Réſurrection de ſon ame. 96, 97, 98, 99 & 100

## CINQUIEME SECTION.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'idée qu'elle nous donne du myſtère de la Pentecôte.*

Les trois Perſonnes en Dieu ſe ſont miſéricordieuſement partagées l'ouvrage de la Redemption des hommes. 103, 104 & 105

L'Eſprit-Saint deſcend ſur les Apôtres ſuivant la promeſſe que leur en avoit faite Jeſus-Chriſt. 105, 106 & 107
Les dons ſpirituels dont l'Eſprit-Saint enrichit l'ame du Chrétien. 107 & 108
Deſcription des ſept dons du Saint-Eſprit, la crainte, la piété, la ſcience, la force, le conſeil, l'entendement & la ſageſſe. 108 juſqu'à la page 161.

## SIXIEME SECTION.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'idée qu'elle nous donne du myſtère de l'Euchariſtie.*

Le myſtère de l'Euchariſtie eſt un Sacrement d'amour. 165 *& ſuiv.*
Le myſtère de l'Euchariſtie eſt un Sacrement de magnificence. 175 *& ſuiv.*
Les Martyrs avant de ſe préſenter aux tyrans ſe prémuniſſoient comme d'un bouclier du Sacrement de l'Euchariſtie. 180, 181 & 182.
La dignité des Prêtres qui ſeuls ont le pouvoir de conſacrer. 182 & 183
Les opérations de la grace dans l'ame du Chrétien qui ſe nourrit de ce pain céleſte. 283 *& ſuiv.*

## SEPTIEME SECTION.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'idée qu'elle nous donne du ſacrifice de la Meſſe.*

Le Prêtre à l'autel repréſente Jeſus-Chriſt s'offrant à Dieu ſon pere pour victime. 192 & ſuiv.
Le ſacrifice de la Meſſe eſt un ſacrifice de louange. 195 & ſuiv.
Le ſacrifice de la Meſſe eſt un ſacrifice de propitiation. 201 & ſuiv.
Le ſacrifice de la Meſſe eſt un ſacrifice d'expiation. 212 & ſuiv.
Le ſacrifice de la Meſſe eſt un ſacrifice d'impétration. 217 & ſuiv.

## CHAPITRE II.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans ſa prééminence ſur toutes les Religions de la terre.*

Toute Religion qui ne vient pas de Dieu eſt une Religion profane. 225 & 226.

## PREMIERE SECTION.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans la conformité de ſes oracles avec la deſtinée de l'homme.*

LA deſtinée de l'homme eſt éternelle. 229 & 230.
La ſeule Religion Chrétienne pouvoit faire connoître à l'homme ſa véritable deſtinée. 231 & *ſuiv.*
L'inſatiabilité du cœur humain prouve que l'homme eſt fait pour un bonheur ſuprême. 235 & 236
Les oracles de la Religion font déſirer à l'homme la conquête du ſouverain bien. 238 & *ſuiv.*
Combien l'homme eſt coupable de ne s'attacher qu'aux plaiſirs de la terre 241 & 242
Le Chrétien n'eſt uniquement préoccupé que du bonheur de ſa deſtinée. 242 & *ſuiv.*
Contradiction de l'homme qui s'attache à la vie préſente. 246 & *ſuiv.*

## SECONDE SECTION

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans la douceur & la force de ſon amour.*

L'HOMME devoit être naturellement conduit à Dieu par la voie de la douceur. 254 & 255

Oppoſition du culte des nations infidéles avec celui du peuple Chrétien. 256 & *ſuiv.*
Le regne de la Religion Chrétienne devoit être le regne des cœurs. 261 & *ſuiv.*
Le changement que font dans une ame les opérations de la grace. 267 & *ſuiv.*

## TROISIEME SECTION.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'étendue de ſon pouvoir.*

Le culte infidéle ne peut contribuer en rien à la félicité de nos jours. 272 & 273
L'homme a beſoin d'un ſecours ſurnaturel pour échapper aux malheurs de la vie. 273 & 274
L'homme dans ſes malheurs a toujours trouvé un aſile dans la Religion Chrétienne. 274 & 275
L'homme avec la foi peut tout obtenir ſur la promeſſe de Jeſus-Chriſt. 276
Le recours des peuples aux prieres de l'Egliſe dans les malheurs publics. 278 & 279
Le bonheur d'une ame qui vit ſous la protection de Jeſus-Chriſt. 281
Dieu n'exauce point les prieres des pécheurs obſtinés. 281 & 282

## QUATRIEME SECTION.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans la ſurabondance de ſes tréſors.*

LA Religion Chrétienne n'inſpire que la vertu. 284 & 285
Tous les Sacremens de l'Egliſe ſont des Sacremens de vertu. 286 *& ſuiv.*
Les ſeuls Miniſtres de la Religion Catholique ont le pouvoir de remettre les péchés. 290 & 291
Effets admirables de la vertu des Sacremens. 292
L'homme dans tous les états trouve dans la Religion des moyens aſſurés de ſalut. 295 *& ſuiv.*
Le zèle de l'Egliſe à ſoulager les ames des fidéles trépaſſés. 298 *& ſuiv.*

## CINQUIEME SECTION.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans le droit qu'elle donne à la Communion des Saints.*

L'EGLISE, quoique partagée en trois corps, ne forme qu'un même eſprit ſous un ſeul chef, Jeſus-Chriſt qui communique ſa grace à tous les membres. 306 *& ſuiv.*

Dans l'Egliſe de Jeſus-Chriſt le Chrétien en état de grace partage le mérite des autres Chrétiens. 311 & *ſuiv.*
Le pécheur converti fait par la communion des Saints les plus rapides progrès dans la voie de la vertu. 314 & 315
La confiance qu'inſpire au Chrétien la communion des Saints. 315 & 316

## SIXIEME SECTION.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'éclat de ſes beautés.*

Parallèle du culte extérieur des nations avec celui du peuple Chrétien. 318 & *ſuiv.*
Figures ſous leſquelles les Prophétes ont tracé les beautés de la Religion. 323 & 324
L'éclat de la Religion dans les différens corps qui la compoſent. 325 & 326
L'éclat de la Religion dans l'auguſte Sacrement de ſes autels. 326 & 327
L'éclat de la Religion dans le bonheur de ſes enfans glorifiés. 330 & 331

## SEPTIEME SECTION.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'invariable éclat de ſes beautés.*

La Religion Chrétienne remonte au premier âge du monde. 336
Dans tous les ſiécles elle fit entendre ſes oracles aux enfans de Dieu. 336 & 337
Sentimens qu'inſpire au Chrétien l'antiquité de la Religion. 339 & 340
Les Peres de l'Egliſe combattoient la frivolité des ſectes par l'indéfectibilité de l'Egliſe. 342 *& ſuiv.*
L'aveuglement de l'homme qui préfere les ſectes modernes à la Religion Chrétienne. 347 *& ſuiv.*
La Religion devient reſpectable par ſon antiquité même à ſes ennemis. 349 *& ſuiv.*
Le Chrétien eſt aſſuré de la vérité de ſa Religion par-là même qu'elle fut la Religion de tous les juſtes. 351 & 352

*Fin de la Table du ſecond Volume.*

braſſe généralement tous les hommes, comme toujours ſa force dompta les impies ennemis de ſon nom : elle n'a jamais ceſſé de ſe communiquer à ſes enfans, parce qu'elle eut conſtamment pour eux des entrailles de mere. Depuis dix-ſept cens ans, & bien plus longtems encore, ſon trône eſt reſplendiſſant, ferme, inébranlable ; ſon pouvoir également étendu ; ſes beautés, ſes victoires toujours éclatantes (1). Les péchés de la terre qui paroiſſoient devoir ſuſpendre ſes bienfaits, ont au contraire ranimé les feux de ſon amour : elle a laiſſé couler des larmes ſur les ſcandales des hommes prévaricateurs : elle leur a préſenté ſon ſein qui malgré leurs outrages cachoit la flamme la plus pure ;

(1) Parmi tant de Religions & de ſectes qui ont paru juſqu'ici, il n'en eſt pas une qui ait eû une liaiſon réelle, ni même apparente avec les ſiécles qui l'ont précédée. La ſeule Religion Catholique embraſſe tous les tems par un enchaînement admirable : elle remonte ſans interruption de Clément XIII aujourd'hui régnant juſqu'à ſaint Pierre ; d'où en reprenant les Pontifes de l'ancienne loi elle va juſqu'à Aaron & Moyſe ; de là juſqu'aux Patriarches, & juſqu'à l'origine du monde. » Ainſi l'Egliſe » que Jeſus-Chriſt a fondée ſur la pierre, & où » les ſucceſſeurs de ſaint » Pierre doivent préſider » par ſes ordres, ſe juſtifie » elle-même par ſa propre » ſuite, conclud M. de » Boſſuet, & porte dans » ſon éternelle durée le » caractere de la main de » Dieu. »

voici la gloire du Seigneur, leur a-t'elle dit; & voyez par la grandeur de mon nom ce que vous me devez de tendreſſe & de fidélité! c'eſt moi qui fus choiſie de Dieu pour ramener l'homme perdu; je ſuis deſcendue dans le monde qui ne fut créé que pour la gloire du Dieu qui m'envoya: j'ai manifeſté les conſeils de la Divinité aux habitans de la terre que je regarde comme mon héritage: la force qui m'accompagne a ſubjugué l'enfer qui s'efforçoit de détruire mon regne; & c'eſt envain que ſes portes s'armeront contre moi; mon empire eſt fondé ſur les montagnes éternelles. Que prétendez-vous faire en ſecouant mon joug, vous qui à raiſon de mon autorité ſur vous, plus encore de votre miſére, me devez ſans doute le tribut de la dépendance? voyez les peuples que mon amour s'eſt ſoumis! l'univers eſt plein de mes conquêtes; & chaque jour je les fais paſſer au ſéjour de l'immortalité: comment donc repouſſez-vous ma main qui vous offre les mêmes couronnes, vous que je me propoſai ſpécialement de mettre au rang des bienheureux? vous combattez la Divinité de mes oracles, mortels ingrats!

## SECONDE SECTION.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans la douceur du caractère qu'imprime l'esprit de ses loix.*

Ce que c'est que l'homme dont le cœur est reglé par la simplicité évangélique. 35
La douceur de l'esprit doit spécialement caractériser le parfait Chrétien. 36 & 37
La douceur de l'esprit a naturellement des attraits pour l'homme raisonnable. 37 & *suiv.*
Les loix Chrétiennes corrigent les défauts contraires à la douceur de l'esprit. 40 & 41
Les avantages de la douceur de l'esprit. 41 & *suiv.*
Tout dans la Religion Chrétienne inspire la douceur de l'esprit. 43 & *suiv.*

## TROISIEME SECTION.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'amour des ennemis qu'inspire l'esprit de ses loix.*

L'esprit de vengeance est la passion la plus difficile à surmonter. 47 & 48
L'amour des ennemis est un des points essentiels des loix évangéliques. 50 & 51
Il suffit à l'homme Chrétien de sçavoir que Dieu lui commande d'aimer ses ennemis. 52 & 53

Le Chrétien eſt vengé de ſa répugnance naturelle à pardonner par le plaiſir de faire la volonté de Dieu. 54 & 55
Avec le ſecours de la grace l'homme devient maître de tous ſes penchans. 55 & 56
Dieu ſe ſert des méchans pour éprouver les juſtes. 57
Le pardon des ennemis retrace en nous le plus touchant attribut de la Divinité. 59 & 60
Motifs par leſquels la Religion nous engage à aimer nos ennemis. 63 *& ſuiv.*
Situation déplorable de l'homme animé de l'eſprit de vengeance. 66 *& ſuiv.*
Les avantages que l'homme trouve dans le pardon des ennemis. 70 *& ſuiv.*

## QUATRIEME SECTION.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'empire qu'elle donne ſur toutes les paſſions.*

Ce que c'eſt que l'homme eſclave des paſſions. 80 & 81
La grace n'éteint point les paſſions, elle les fait ſurmonter. 82 & 83
Le courage du Chrétien à ſurmonter ſes paſſions. 83 *& ſuiv.*
La douceur attachée à la victoire ſur ſes paſſions. 85 *& ſuiv.*
Paralelle de l'homme eſclave & de l'homme maître de ſes paſſions. 89 *& ſuiv.*
Le bonheur de l'homme qui ſurmonte ſes paſſions. 92 & 93

Faux raiſonnemens des mondains touchant la victoire ſur les paſſions. 94 & 95

## CINQUIEME SECTION.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans ſes ſoins ingénieux à ramener les Prévaricateurs à l'eſprit de ſes loix.*

Le zèle des Miniſtres de Jeſus-Chriſt à convertir le Pécheur. 98
Les vérités de la Religion Chrétienne ſont d'une nature à ſe faire écouter de tout homme qui penſe. 98 & 99
L'Egliſe dans ſes exhortations n'enviſage que le ſalut du Pécheur. 99 & 100
Motifs preſſans qui doivent engager le pécheur à rentrer dans les voies de la juſtice. 100 *& ſuiv.*
La morale Chrétienne, quoique rebutante, touche néanmoins le cœur du Pécheur. 103 *& ſuiv.*

## SIXIEME SECTION.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'uniformité de ſes loix avec le bien de l'État.*

Faux ſyſtême des Écrivains Déiſtes touchant le bonheur de l'État. 109 & 110
La liberté des penchans eſt incompatible avec

le bonheur de l'État. 110 *& ſuiv.*
Les paſſions ſont la ſource de tous les malheurs de l'État. 115 & 116
Jeſus-Chriſt en nous ordonnant de haïr nos ames a coupé la racine de tous les ſcandales. 117 *& ſuiv.*
Les anciens Légiſlateurs ne connoiſſoient pas la véritable cauſe des malheurs publics. 118 & 119
Le tableau de la Religion Chrétienne par rapport au bien public. 120 *& ſuiv.*
La conformité des loix Chrétiennes avec les régles de l'équitable juſtice. 128, 129 *& ſuiv.*
La conformité des loix Chrétiennes avec les maximes de la vertu. 131 *& ſuiv.*
L'eſprit des loix Chrétiennes favoriſe les progrès des ſciences. 133 *& ſuiv.*
L'eſprit des loix Chrétiennes aſſure les avantages de la paix. 135 *& ſuiv.*
L'eſprit des loix Chrétiennes contribue à la population. 137 *& ſuiv.*

## CHAPITRE II.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans le courage qu'elle inſpire contre les malheurs de la vie.*

Il n'eſt point d'homme qui n'ait à eſſuier quelque diſgrace. 142 & 143
Vains efforts des anciens Philoſophes pour

ſurmonter les malheurs de la vie. 143 & *ſuiv.*
Le Chrétien ſous la protection de Dieu ſurmonte les malheurs de la vie. 145 & *ſuiv.*
La Religion Chrétienne eſt le ſouverain & le ſeul remede des maux de la nature. 150 & *ſuiv.*
La conſtance du Chrétien dans l'adverſité prouve qu'il cache une vertu ſecrette qui l'éleve au-deſſus des malheurs de la vie. 152 & 153
Dans la Religion Chrétienne les peines ſe changent en plaiſir. 154 & *ſuiv.*

## CHAPITRE III.

### *L'attrait de la Religion Chrétienne dans le caractère d'honneur qu'elle imprime aux yeux mêmes des hommes.*

Le plaiſir de l'eſprit le plus ſéduiſant & le plus doux, c'eſt celui de la renommée. 157
La ſageſſe ſeule eſt le fondement de la ſolide gloire. 159
Point de ſolide gloire ſi on ne ſe propoſe la véritable fin de la ſageſſe. 159 & 160
L'amour des voluptés terreſtres dépouille l'homme de ſa véritable gloire. 161
Dans les ſiécles même payens les hommes attacherent la gloire à l'amour de la vertu. 162 & 163
La Religion Chrétienne fait l'homme de bien

par excellence, par conſéquent le vrai Chrétien eſt digne de l'immortalité. 163 & *ſuiv.*
Le vrai Chrétien ſe concilia toujours le reſpect & l'amour des peuples. 164 & *ſuiv.*
Erreur des Écrivains Déiſtes ſur le ſyſtême du véritable honneur. 166 & 167
La comparaiſon ſeule de l'homme de bien & du ſcélérat renverſe le ſyſtême des Déiſtes ſur le chapitre de l'honneur. 167 & 168
La naiſſance & la fortune ne ſont point des titres au véritable honneur. 169
Les vertus chrétiennes ſont la matière des plus beaux éloges. 170 & 171
Les vertus Chrétiennes ont des attraits qui rendent ſenſibles les ennemis mêmes du Chriſtianiſme. 171 & 172

## CHAPITRE IV.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans le lien d'amour dont elle unit l'ame avec Dieu.*

C'est détruire la Divinité que la dépouiller des attributs de l'amour. 176 & 177
Dieu nous paroît plus aimable par là-même qu'il aime ſes créatures. 178 & 179
L'amour de Dieu pour la créature entre néceſſairement dans l'idée naturelle que nous avons d'un Etre Suprême. 182 & 183
L'amour de Dieu éleve l'ame au-deſſus de tous les objets terreſtres. 183 & *ſuiv.*

Les transports d'une ame pénétrée de l'amour de Dieu. 185 & *suiv.*
Le plaisir de l'ame dans les transports d'amour qui l'élevent en Dieu. 188 & 189.
L'ame pénétrée de l'amour divin fait son propre bonheur de la félicité de Dieu. 189 & 190
Le plaisir d'aimer Dieu tient à l'ame lieu de toute chose. 190 & 191
Le repentir qu'imprime dans l'ame Chrétienne le souvenir de ses infidélités passées. 192 & 193
L'amour de Dieu convertit en douceur la douleur même de l'avoir offensé. 194 & 195
Perversité de l'homme qui préfère l'amour des créatures à celui du Créateur. 196 & 197

## CHAPITRE V.

### *L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'espérance dont elle console la vertu.*

Sentiment des Payens sur l'espérance d'une autre vie. 199
Il étoit réservé à Jesus-Christ de développer toute la grandeur de notre espérance. 200
Le plaisir de l'espérance en la vie future est au-dessus de tout sentiment. 201
Quel est l'objet de l'espérance Chrétienne. 202 & *suiv.*
L'espérance Chrétienne a pour garant la promesse d'un Dieu. 205 & 206

L'eſpérance en la vie future a répandu la joie dans tout le monde Chrétien. 207
L'eſpérance Chrétienne détache entiérement de l'amour des créatures. 208 & 209
Deſcription de la gloire du Ciel qui eſt l'objet de l'eſpérance Chrétienne. 210 & *ſuiv.*
Il n'eſt point de plaiſir comparable à la joie de l'eſpérance Chrétienne. 212 & 213
Sans l'eſpérance Chrétienne l'homme eſt la plus miſérable des créatures. 213 & 214

## CHAPITRE VI.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans la paix de Dieu dont elle remplit l'ame.*

La paix de Jeſus-Chriſt adoucit toutes ſes amertumes de la vie. 217 & 218
En quoi conſiſte particulierement la paix de Jeſus-Chriſt. 218 & 219
Rien n'eſt capable d'ébranler une ame qui poſſéde la paix de Jeſus-Chriſt. 220 & *ſuiv.*
L'ame Chrétienne vit en paix par la certitude qu'elle a du bonheur de Dieu. 222 & 225
Le vice eſt incompatible avec la paix de Jeſus-Chriſt. 224 & 225
Sentimens d'une ame qui poſſéde la paix de Jeſus-Chriſt. 226
La paix de Jeſus-Chriſt par rapport à la conſcience. 226 & 227

La paix de Jeſus-Chriſt par rapport à la fortune. 228
La paix de Jeſus-Chriſt par rapport aux fâcheux événemens. 228 & 229
La paix de Jeſus-Chriſt par rapport aux paſſions. 229 & 230
La paix de Jeſus-Chriſt par rapport au monde. 230
La paix de Jeſus-Chriſt par rapport au Démon. 231
La paix de Jeſus-Chriſt par rapport à la mort. 232 *& ſuiv.*
La différence entre le ſort des mondains & le bonheur de l'homme Chrétien. 233 *& ſuiv.*

## CHAPITRE VII.

*L'attrait de la Religion Chrétienne dans la beauté des ſentimens qu'elle inſpire à la mort.*

LA certitude de la mort eſt le motif le plus preſſant pour nous engager à bien vivre. 239 & 240
Qu'eſt-ce que mourir ? 241 & 242
Le Chrétien meurt chaque jour par la douleur que lui cauſent les ſcandales de la terre. 243
Le jour de la mort eſt pour le Chrétien le plus beau jour de ſa vie. 244 *& ſuiv.*
La patience du Chrétien au lit de la mort. 246 & 247

Le zèle de l'Egliſe à ſecourir le Chrétien au lit de la mort. 247 & 248
La touchante cérémonie de l'Egliſe lorſqu'elle porte le Viatique au Chrétien au lit de la mort. 248
Dans quelles diſpoſitions le Chrétien au lit de la mort communie en forme de Viatique. 249 & *ſuiv.*
Les ſentimens de vertu qui pénétrent le Chrétien qui a reçu le Viatique. 250 & 251
Avec quels ſentimens de confiance & d'amour le Chrétien rend le dernier ſoupir. 252 & 253
L'ame reprend ſa ſupériorité au lit de la mort. 253 & 254
Les terreurs qu'impriment dans l'ame du pécheur les approches de la mort. 254 & 255
Le pécheur au lit de la mort reclame le ſecours de l'Egliſe. 255 & 256
Le pécheur au lit de la mort devient ſon propre accuſateur & ſon juge. 257
Le ſpectacle frappant d'un pécheur au lit de la mort. 257 & 258
Les terreurs qui obſèdent le pécheur au lit de la mort devroient ſeules nous engager à bien vivre. 259 & 260
Si nous voulions ſérieuſement refléchir, nous vivrions en bons Chrétiens. 261 & 262

## CONCLUSION

*de la ſeconde Partie.*

L'irréligion & la licence ne peuvent rien contre la vérité ſuprême. 263
Le Chrétien ſeul ſent tout le prix de ſon bonheur. 264 & 265
L'aveuglement des hommes dans leur indifférence pour la Religion Chrétienne qui ſeule fait des heureux. 265 *& ſuiv.*
Il n'eſt point de plaiſir comparable au plaiſir de ſervir Dieu. 269
Le cœur ſoumis à la raiſon & la raiſon à la vertu font le bonheur de l'homme. 269 & 270
L'homme ne ſçauroit parvenir au terme du vrai bonheur que par les voies que Jeſus-Chriſt a tracées. 271
La différence entre la Religion Chrétienne & les ſectes profanes par rapport au bonheur de l'homme. 271 *& ſuiv.*
Raiſonnement naturel qui met ſans replique les impies & les libertins. 273 *& ſuiv.*
C'eſt ſe livrer au déſeſpoir que ne pas vivre

conformément aux maximes des vertus Chrétiennes. 277 & *suiv.*
Les oracles de la Religion Chrétienne sont tout ensemble terribles & consolans. 281 & 282.

*FIN.*

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

BNC 2017956

LABORATORIO L. GOTTSCHER
VIA DEL BOSCHETTO 97 - ROMA
1959

Digitized by Google